

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXVI — ANNEE 1999 2° LIVRAISON

TARIFS

Cotisation (sans envoi du bulletin)	90 F
Cotisations pour un couple (sans envoi du bulletin)	180 F
Cotisation et abonnement au bulletin	240 F
Cotisation et abonnement au bulletin pour un couple	330 F
Abonnement au bulletin seul	
(si vous ne souhaitez pas être membre)	270 F
Abonnement au bulletin pour les collectivités	270 F
Droit de diplôme	
(uniquement pour les nouveaux adhérents)	50 F
Prix du bulletin au numéro (fascicule ordinaire)	70 F
Prix du bulletin au numéro (fascicule exceptionnel) se	elon le cas

Il est possible de régler sa cotisation 1999, par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W, ou par chèque bancaire adressé au siège de la compagnie.

Les personnes de moins de vingt-cinq ans désireuses de recevoir le Bulletin sont invitées à le demander à la S.H.A.P.. Ce service est assuré gratuitement.

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 543, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication. Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation écrite du directeur de la publication, laquelle a fait l'objet d'un dépôt légal.

La S.H.A.P. est reconnue d'utilité publique. A ce titre, elle est autorisée à recevoir dons et legs.

© S.H.A.P. Tous draits réservés. Reproduction, adaption, traduction sont interdites, sans accord écrit du directeur de la publication.



BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXVI — ANNEE 1999 2° LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 2º LIVRAISON 1999

Editorial : L'archéologie religieuse1 Compte rendu de la séance	
3 mars 19991	49
7 avril 1999	
5 mai 19991	
 Le voyage de saint Géry en Périgord (début du VII° siècle) 	
(Guy Penaud) 1	67
(Guy Penaud)	75
Un prieure oublie : le Badeix (Pierre Pommarede)	81
Réflexions à propos des six bas-reliefs de l'église paroissiale de Brantôme (Paul Dubuisson). 1	00
de Brantôme (Paul Dubuisson)	99
(B. et G. Delluc)	23
 Les dépendances monastiques étrangères dans l'ancien diocèse 	20
	41
L'église d'Orliaguet (Alain Blondin)	
L'église de Salignac (Alain Blondin) L'église de Salignac (Alain Blondin) 2	
 L'église Saint-Etienne, commune de Saint-Estèphe (Pierre Ortega 	
et Jean-Baptiste Virlet)	275
L'église de Saint-Pierre-de-Chignac	
(Jeanine Rousset et Jacques Lagrange)	295
Calvaires autour du cingle (1ère partie), calvaires de Trémolat	
(Marcel Berthier)	319
• Les dossiers de Vincennes (suite) (André Gaillard, Yves Décima,	
Roselvne Fouhetv)	333
Guerre 1914-1918 : Les monuments aux morts de Ribérac	
et de son canton (Henri de Castellane et Marcel Vergeade)	343
물건 시간 열차가 되었다면 가게 되었다면 하는 것이 되었다면 하지만	
Alberte Sadouillet-Perrin (Sophie Bridoux)	359
 La SHAP et l'informatique (Sophie Bridoux, Jacques Lagrange, 	53
Roland Nespoulet)	361
Vient de paraître : Le Périgord des maisons fortes	
de Jean-Marie Bélingard et al. (Marie-Pierre Mazeau-Thomas)	367
 Notes de lecture : Jacques Lagrange et Marie-Pierre Mazeau-Thomas ; 	307
Le Périgord à table ; Jacques Lagrange : Du crime d'Escoire au Salaire	
de la peur	371
Les petites nouvelles (Brigitte Delluc)	3/3

Le présent bulletin a été tiré à 1 600 exemplaires.

Cette livraison a été conque et réalisée par Jacques Lagrange et Jeannine Rousset, avec la collaboration de la commission de lecture. Ont également participé à la préparation de ce numéro : Dr G. et Mme B. Delluc, M. H. Lapouge. P. Pommarède.

Photo de couverture : Eglise de Carsac, photothèque de la SHAP, don de l'abbé Roger Deltreil.

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Il n'est pas nécessaire, pour être publiés, que les travaux aient fait l'objet d'une présentation en séance publique par leur auteur. On est prié d'adresser les textes (et disquette si possible) à :

M. le directeur de la publication

Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 PERIGUEUX

Les manuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éverituellement insérés dans une prochaine livraison. Sauf demande expresse, il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter.

Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite.

Les bibliothècaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

ÉDITORIAL

L'archéologie religieuse

Avant il y avait Jean Secret. Entre 1950 et 1970, pas une seule livraison de notre *Bulletin* sans que notre ancien président publie une note, une communication ayant trait à l'archéologie monumentale religieuse. Descriptif de l'édifice', programme de construction², relevé au sol (avec l'aide de Guy Ponceau)¹, inventaire des objets mobiliers³, rien ne lui échappait. Chacune de nos séances mensuelles était émaillée d'une ancedote sur le saint patron d'une paroisse³ ou le saint titulaire d'une église.

Avait-il remarqué l'agrandissement d'une petite église de campagne, au XVIII^s siècle, qu'aussitôt il se mettait en quête d'un prix-fait, d'un descriptif ou d'une correspondance comme cette lettre du curé de Saint-Cyrles-Champagnes sollicitant en 1721 l'agrandissement par "deux chapelles latérales afin de donner un plan cruciforme à l'église romane".

Jean Secret, "Les églises en Dordogne de l'ancien diocèse de Limoges", B SHAP, 1951, t. LXXIX, p. 220.

Jean Secret, "L'église et la Tour de la Vierge à Clermont-de-Beauregard", B SHAP, 1956, t. LXXXIII, p 120.

Jean Secret, "Plans insolites d'églises romanes périgourdines", B SHAP, 1958, t. LXXXV, p 41.

Jean Secret, "Saint-Front au XVIII" siècle", B SHAP, 1959, t. LXXXVI, p. 44.
3. Jean Secret, "Réparations aux églises d'Alles, Mollères, Bournique et Cussac au XVIII" siècle", B SHAP, 1966, t. XCIII, p. 127.

Jean Secret, "La chapelle du château de Montréal et son mobilier", B SHAP, 1955, 1.
 LXXXI, p 175.

⁵ Jean Secret, "Confrérie et chapelle Saint-Jacques à Périgueux", B SHAP, 1967, t. XCIV, 118.

Jean Secret, B SHAP, 1960, t. LXXXVII, p 42.

⁶ Jean Secret, B SHAP, 1971, t. XCVIII, p. 156.

Des générations de sociétaires ont été familiarisées avec l'archéologie grâce à ses travaux. Les études de ce type ne s'improvisent pas ; elles sont le fruit de recherches longuement entreprises avec patience et rigueur. Avec passion aussi.

Il faut reconnaître que depuis quelques années, nos livraisons souffrent de l'absence d'articles à l'exemple de ceux que Jean Secret nous a servis durant vingt-cinq ans, même s'il faut savoir gré aux auteurs méritants d'aujourd'hui.

Une constatation s'impose. L'éternité ne se trouve pas dans la pierre, l'éternité c'est la répétition de mêmes gestes, dans de mêmes lieux, conservés par la mémoire collective de nos églises. Cette large palette de formes si éloignées de l'archétype que les gens peuvent avoir d'une église, c'est aussi cela le charme du Périgord.

Ne nous arrêtons pas à un seul plan. La découverte de l'archéologie monumentale, c'est aussi une question d'atmosphère, de couleurs, de lumière. Ne nous dissimulons pas que le style est dicté par la fonction et non par le désir d'imprimer une marque personnelle du bâtisseur. En architecture religieuse plus qu'ailleurs sans doute. Là aussi la beauté ne s'obtient pas sans peine et sans amour.

Avec ces rappels, nous espérons susciter des vocations, afin que l'archéologue, comme l'architecte, devienne le gardien de notre environnement.

La rédaction

Comptes rendus des réunions mensuelles

SEANCE DU MERCREDI 3 MARS 1999

Président : le père Pommarède, président.

Présents: 110. Excusés: 10.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. Hervé Lapouge, réélu président du G.R.Hi.N. de Nontron

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEOUF

Dons

 Chassaigne (J.-J.), 1998 : Deux paroisses, une commune : Couze-et-Saint-Front, multigraphié (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

 Herguido (Annie), 1998 : Savignac-les-Eglises, les chemins de l'histoire, Editions du Roc de Bourzac, Bayac (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

- Mairie de Saint-Pardoux-et-Vielvic (rédigé par F. Poujardieu), s.d.:
 Aperçu de l'histoire de Saint-Pardoux et Vielvic, multigraphié (ouvrage offert par Clochers d'or 24)
- Faure (Marie-Ginette), A l'ombre et à la lumière du clocher de Négrondes, multigraphié (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)
- Faucon (Martial), 1998 : Petite commune chargée d'histoire, Ajat en Périgord, reprographié (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

 Géraud (Rolande), 1997 : Résumé de l'historique de Saint-Orse en Périgord, multigraphié (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

- Bartoli (Jacqueline), Demars (Lucienne), 1998 : Saint-Vincent-de-

Connezac, multigraphie (ouvrage prime et offert par Clochers d'or 24)

- Cabirol (James), 1997 : Antonne et Trigonant, Imprimerie moderne

éditions, Périgueux (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

- Lafont (Christophe), 1997 : Gardonne, Histoire d'un village du Périgord des origines à nos jours, édition à compte d'auteur (ouvrage offert par Clochers d'or 24)
- Lasserre (Mireille), 1997: Cendrieux, mon village, mes racines, Le Luy de France (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

- Décima (Yves), Génis et le plateau de l'Auvézère, multigraphié, 2 vol.

(ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

 Marchou (Louis), Isnard (Jean), s.d.: Le pays de Pazayac, à la recherche de ses racines, édition A.M.S. Sud-Ouest, Brive (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

- Bonnefond (Albin), 1998 : Gabillou au pays d'Ans, Micro-édition Catherine

Clergerie, Lanouaille, 2 vol. (ouvrage primé et offert par Clochers d'or 24)

 Bost (Christophe), 1998 : "Recherches sur le pays d'Excideuil de l'Antiquité au XII^a siècle", Travaux d'Archéologie limousine, t. 18 (photocopie).

- Charles (Isabelle), Coste (Bernard), 1999: Catalogue des acquisitions patrimoniales de l'année 1998, Fonds Périgord et bibliophilie contemporaine, Bibliothèque municipale de Périgueux, imprimerie moderne, Périgueux, 1999 (don de J.-L. Glènisson).
 - Serpette (Maurice), "Foucauld au désert : instruire et civiliser", Notre

Histoire, nº 162 (photocopie, don de Michel A. Rateau).

Acquisitions du mois de février

- Bordeaux et l'Aquitaine, Actes du L° congrès d'études régionales, Bordeaux, 25, 26 et 27 avril 1997, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1998.
- Vignobles et vins d'Aquitaine, histoire, économie, art, Actes du XX^e congrès d'études régionales, Bordeaux, 17, 18 et 19 novembre 1967, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1970.
- Semeilhon (Geneviève), Perouas (Louis), 1995 : Thèses, diplômes, mémoires d'universités et de grandes écoles concernant le Limousin (état au 31 décembre 1992), Rencontres des historiens du Limousin, PULIM, Limoges.

REVUE DE PRESSE

- DRAC Aquitaine, Service régional de l'archéologie, 1998 : Bilan scientifique 1997, ministère de la Culture et de la Communication, direction du patrimoine, sous-direction de l'archéologie : travaux archéologiques menés en 1997 dans la région Aquitaine.
- Le 5-9, Bulletin de liaison de l'amicale des anciens et amis des 5° et 9°
 Chasseurs et A.B.C. Périgord, n° 22, décembre 1998 : historique du mur des fusillés.

 Périgord hebdo, 12 février 1999, n°1318, avec un article sur un mystère venu d'un autre temps, les lanternes des morts par Jean-Louis Galet

(p. 23).

- Bulletin de l'association Wilgrin de Taillefer, novembre 1997, n°3, avec une note sur l'abbé de Salignac-Fénélon 1714-1794; des notices sur Issac et particulièrement sur le château de Montréal, la Peira Sauma, la motte féodale de Labatut, le cluzeau, le laquin (doline), les forges, la charbonnière, le chemin de fer, la résistance ; une note de toponymie sur Maurens ; sur les sites galloromains du Villamblardais (suite et fin) ; et sur une évasion rocambolesque à Villamblard en l'an VIII.

- Bulletin de l'association Wigrin de Tailleter, octobre 1998, n°4, avec des notes sur le philosophe, Jean-Baptiste Bordas-Demoulin (R. Flament, B. Lesfargues) ; à propos de l'abbé de Salignac-Fénelon ; sur l'église Saint-Martin à Beleymas (E. Courtade et C. Paoletti) ; sur un épisode de la Révolution à Beleymas (C. Paoletti) ; sur Laveyssière, dite autrefois Sainte-Marie ou Notre-Dame d'Eyraud (P. Belaud et J.-P. Bordier) ; sur la chaise de Villamblard (D. Marchand) ; labourer l'Isle (C. Pauvert).

- Courrier français, n°2840, 19 février 1999, avec un article sur le

centenaire de la chambre de commerce de Périgueux.

 Lumières en Périgord, journal annuel du syndicat départemental des collectivités publiques électrifiées de la Dordogne, n°1, janvier 1999, avec une note retraçant les débuts de l'éclairage au gaz puis de l'électricité en Dordogne.

COMMUNICATIONS

M. Teyssière, président de la société des Bibliophiles de Guyenne, est invité par le président à coprésider notre réunion.

Le Dr Gilles Delluc rend compte de l'intéressante conférence de M. Bernard Larieux, à laquelle il a assisté à Bordeaux le 18 février dernier en compagnie du P. Pommarède. Cette conférence concernait les 1 700 dessins inédits de Léo Drouyn, retrouvés par M. J.-F. Duclos, après qu'on en eut perdu la trace aux environs de 1916, à la suite de leur vente par le petit-fils de l'auteur. M. B. Larieux a commencé sa conférence en donnant des détails sur la vie de Léo Drouyn qui font mieux comprendre la très belle qualité de ses dessins, plus beaux que les gravures. Léo Drouyn a fait partie de l'Ecole de Barbizon de 1840 à 1842. Il aimait particulièrement dessiner les monuments et les arbres. C'est ainsi que, de retour à Bordeaux, et jusqu'en 1848, il fut employé comme dessinateur à la tâche par la Commission des Monuments historiques de Gironde. Les dessins concernant la Gironde sont en cours de publication dans une collection qui comptera vingt volumes. Trois livresalbums sont déjà publiés. Léo Drouyn fait partie de la Société française d'archéologie, qui se donne pour but de populariser et de faire connaître les monuments français. C'est ainsi qu'il rencontre Desmoulins, de Gourgues et Verneilh. En 1847, il est inspecteur pour la S.F.A. C'est de cette époque que datent ses dessins des monuments de Dordogne, qu'il offrira à notre compagnie par l'intermédiaire de Verneilh. Nous en avons déjà publié une partie en 1978, dans un ouvrage conçu par Jean Secret et préfacé par André Chastel, Le Périgord vu par Léo Drouyn. La publication de l'ensemble est en préparation.

Le président annonce que notre prochaîne soirée, le mercredi 10 mars. sera animée par M. Robert Fayemendy qui parlera des vieux métiers en haut Périgord et en bas Limousin, au XVIIIe et XIXe siècles. Il donne ensuite quelques nouvelles diverses. Le bloc de guartz de Saint-Paul-la-Roche serait, d'après un article lu dans la presse, une partie de la "comète" de Rochechouart, dont la chute serait, pour certains, responsable de la disparition des dinosaures. M. J.-P. Bitard indique que ces explications ne sont pas admises par la majorité du monde savant et que le quartz de Saint-Paul-la-Roche est en fait une météorite. Un jour prochain, M. Cruège nous parlera de cet énorme cristal qui a été presque totalement détruit au cours de son exploitation industrielle. Il y a quelques jours, la nouvelle cloche a trouvé sa place dans le clocher de la cathédrale Saint-Front. Le P. Pommarède a reçu la copie d'une bande dessinée naive réalisée par des enfants de cours élémentaire sur la légende de saint Front et le coulobre (découverte par M. Guy Penaud au cours d'une recherche sur internet). Cette histoire avait été retenue par les enseignants de l'école de Saint-Chamond pour illustrer le thème "air, terre, eau et feu" et enregistrée sur le site de l'association Coménius, qui regroupe des écoles de France, Grèce et Italie, dans un proiet pédagogique commun. Dans le même ordre d'esprit, M. Penaud a découvert, toujours par internet, un curieux tableau représentant Bertran de Born par Salvador Dali.

Le P. Pommarède poursuit ses recherches des épaves de Vauclaire : M. Louis Grillon lui a signalé un tableau qui appartenait au chanoine Latour, ancien aumônier de la Visitation et ancien curé de Ménesplet, représentant le ravissement de saint Bruno, fondateur de l'ordre des chartreux. Contact est pris avec les héritiers du chanoine. Par ailleurs, P. Pommarède a retrouvé les héritiers du préfet Henri Estellé (1900-1910), qui avait acheté les stalles de chœur et les avait entreposées dans sa villa de Saint-Raphaël. Malheureusement ces boiseries ont été vendues à un antiquaire en 1936 (pour 50 000 F). Il s'agissait de 30 stalles d'époque Louis XIII, en noyer, sculptées par Golier et Thibaud de Bordeaux, achetées 6 000 F lors de la vente à l'encan du 29 avril 1906. Elles mesuraient 40 mètres de long et 3,8 mètres de haut, P. Pommarède est sur la piste d'une porte sculptée en Lot-et-Garonne.

Au cours de ses visites des églises et des chapelles pour préparer un ouvrage de présentation des richesses religieuses de notre département, en compagnie du Dr Brachet, le P. Pommarède découvre parfois des objets en péril qu'il signale au plus vite pour obtenir leur conservation, telle cette pietà mutilée du XV°-XVI° siècle abandonnée sur la place d'une église. D'autres objets réservent des surprises, tel le beau retable de Cunèges (XVII° s.), dont il présente la photographie : "dans une niche, un saint, dont l'histoire est obscure, Secondus ou Secondin, vétu d'une armure romaine, casque avec cimier, brandit d'une main une hache redoutable et de l'autre tient un oriflamme sur lequel est peint la devise "Ense et aratro". 150 ans avant la mort du maréchal Bugeaud, cette découverte est inattendue...". Le P. Pommarède

s'interroge sur l'origine de cette devise. Il signale aussi que, dans plusieurs églises (comme à Saint-Jean-d'Eyraud), on peut voir un saint évêque la corde au cou : il s'agit de l'archevêque de Milan, Charles Borromée, qui, comme les bourgeois de Calais, suivait ainsi les processions organisées pour conjurer la

peste.

Mme Maîté Etchechoury, directrice des Archives départementales, nous présente ensuite son service et les dernières acquisitions. Les grandes orientations des années à venir sont l'amélioration de l'accueil du public. grâce à un livret contenant des fiches d'orientation, des séances d'introduction à la recherche et la poursuite des cours de paléographie, et grâce à l'utilisation des nouvelles technologies, par exemple pour la consultation des fonds numérisés (pour les cartes postales, les sceaux et les plaques de verre). Les travaux de classement et d'inventaire concernent actuellement le fonds de Gérard, dont le répertoire fera l'obiet d'une publication, et un fonds public, celui de la guerre 1939-1945 (Cabinet du préfet). Un inventaire des minutes notariales est en cours et le répertoire numérique permettra de mettre en évidence les manques éventuels. Parmi les grandes opérations en cours, le microfilmage des recensements de la population par les mormons est terminé et les premières bobines seront disponibles en juin 1999, après vérification et duplication. Leur numérisation est envisagée pour l'avenir. De même le catalogage du fonds ancien de la bibliothèque des Archives est prévu. Le nº 12 de la revue Mémoire de la Dordogne (sous presse) sera consacré à l'imprimerie et au protestantisme. MM. Louis Grillon et Bernard Reviriego préparent l'édition du cartulaire de Chancelade. Deux expositions sont annoncées pour cette année 1999 : en juillet et août, sur le thème des bouilleurs de cru en Dordogne, autour des aquarelles de Mme Hester Bantock ; en septembre et octobre, sur la conservation préventive et la restauration des documents, en liaison avec les journées du Patrimoine des 18 et 19 septembre. Les dernières entrées aux Archives départementales seront publiées dans le prochain numéro de la revue Mémoire de la Dordogne. On peut citer : le microfilmage des archives de la commanderie de Condat (qui appartiennent aux Archives départementales de Haute-Garonne), la bulle de Léon X de 1519, les archives de la SEITA, des archives de la paroisse de Trémolat, le fonds de M. Bony lavec un dossier familial de préparation au concours de l'agrégation d'histoiregéographie, XIX^e et XX^e s.), un album des asiles John Bost, des photographies du château de Mareuil, des papiers provenant de l'imprimeur Dupont pendant la Révolution (lettres, minutes d'affiches, de placards, des brouillons d'articles), les registres d'appel de l'école de Saint-Aulaye (environ 1940-1960), des papiers du notaire Cabanet de Bergerac à la fin du XVIIII s. concernant la tutelle d'Anne de Larmandie et de son frère, vers 1770. Sont en cours d'achat des archives provenant du château et de la commune de Campagne et un complément du fonds Jean Secret.

M. Guy Penaud interroge Mme Etchechoury sur les difficultés pour obtenir une reproduction de documents aux Archives. Elle indique que les règles sont les mêmes que celles appliquées dans tous les établissements analogues et que les tarifs sont fixés par le conseil général. Les raisons qui limitent les photocopies sont liées à la conservation des documents et il est toujours possible de demander des photocopies en différé. A propos du travail effectué par les mormons, il ne fait pas double emploi avec celui du Cercle de généalogie, car les mormons se contentent de microfilmer les registres. D'autre part, les Archives départementales ne répondent plus aux demandes généalogiques. Cela redeviendra possible lorsque les registres paroissiaux et les registres d'état civil seront numérisés. Des documents infestés sont actuellement indisponibles. Leur désinfection a pris un certain retard du fait de l'entreprise chargée de l'opération.

Le directeur de la bibliothèque municipale de Périgueux indique que le catalogage des fonds anciens de la bibliothèque, en cours, sera regroupé avec celui des Archives et que les conditions d'obtention des photocopies sont les mêmes qu'aux Archives. Il ajoute qu'il est toujours possible à chacun

de faire des photographies.

Le P. Pommarède présente ensuite les débuts de l'aviation en Périgord et illustre son propos par une projection de diapositives très étonnantes : les cartes postales de l'époque relatent en effet souvent en détail ces aventures. Deux évênements anecdotiques sont à l'origine de l'intérêt qu'il a porté à ce sujet : l'acquisition de deux cartes postales rarissimes et la visite d'un journaliste charentais qui recherchait des documents pour illustrer un livre sur les débuts de l'aviation en Charente et Poitou. Il remercie les personnes qui l'ont aidé dans sa recherche et, tout particulièrement, le colonel Rougier et le colonel Delayre, président du musée militaire de Périgueux. Les deux cartes postales représentent l'avion conçu et réalisé par le baron Le Clère de Mareuil. Le Dr Le Clère et son voisin, le brigadier Audrerie, grand-père de notre ancien secrétaire général, ont d'abord construit un modèle réduit d'avion qu'ils ont fait voler en l'attachant derrière une voiture. Mais l'aventure ne s'est pas arrêtée là : le Dr Le Clère a fait construire un véritable avion. Le 20 octobre 1911, sur le "champ des expériences" de Ribérac, il vole sur 50 mètres et se casse. Les Périgourdins ont déjà eu un aperçu de l'aviation. Le 29 octobre 1910, un aviateur a traversé la Dordogne en transit de Charente vers Albi. Le pilote, M. Gibert, devait atterrir sur l'hippodrome de Chamiers pour refaire du carburant. Il se trompe et atterrit dans les prairies de Sallegourde. Il redécolle et atterrit par erreur à Barnabé où l'avion se casse. Des journées aéronautiques ont lieu du 22 au 24 avril 1911 à Chamiers. Le dimanche 23 est marqué par un accident : heureusement le pilote Mallard peut s'extraire de l'épave en escaladant le pylône sur lequel son avion vient de s'écraser. A Terrasson, l'inauguration de l'école, de la mairie et de la maison de retraite, sous la présidence du ministre de l'Agriculture, Pams, est complétée par une exhibition aéronautique par l'aviateur Arondel, qui envoie une couronne depuis son avion devant le ministre : elle le touchera même à l'épaule, mais sans dommage. En octobre 1912, une fête des anciens militaires coloniaux à Mussidan s'achève par un drame : l'avion s'écrase et le pilote Amédée Lacour se tue. On peut citer encore une manifestation à Bergerac, du 1^{et} au 5 janvier 1913, avec les aviateurs Béard et Lacombe, et une autre à Belvès, en septembre de la même année, dont il demeure de superbes clichés dus à Antoine Carcenac. Chacun veut sa fête aéronautique.

P. Pommarède évoque ensuite quelques-uns des officiers d'aviation qui ont laissé leurs noms dans l'histoire de la guerre 14-18, quelques anecdotes plus récentes, comme cet atterrissage de Jean Galmot à Montfort, le 11 novembre 1919, et enfin les raisons qui ont conduit au choix relativement tardif du terrain d'atterrissage de Périgueux à Bassillac, inauguré le 30 mai 1937, après de nombreuses hésitations.

Le président Pierre Pommarède La secrétaire générale Brigitte Delluc

ADMISSIONS

 - Mme Costantini Frédérique Anne, 50, rue Saint-Didier, 75116 Paris, présentée par le père Pommarède et M. D. Audrerie;

 M. Montepin Bernard, maire de Saint-Antoine-d'Auberoche, 24330
 Saint-Antoine-d'Auberoche, présenté par le sénateur-maire Xavier Darcos et le père Pommarède ;

- M. le comte de Roquemaurel Jacques, château de Douillac, 87500

Saint-Yrieix-la-Perche, présenté par M. F. Le Nail et le Dr J. Gay ;

 Le Dr et Mme Dayet Marcel, château de Belet, 24110 Saint-Aquilin, présentés par le père Pommarède et le marquis de Fayolle;

- Mlle Doucet Sandrine, Le Bourg d'Abren, 24130 Saint-Pierre d'Eyraud,

présentée par M. A. Aucouturier et Mile S. Bridoux ;

- M. Brugère Paulin, 32, rue Montaigne, 47000 Agen, présenté par M. A. Ríbadeau Dumas et le père P. Pommarède
- M. André Jean-Michel, La Mesnie, 24320 Verteillac, présenté par Mme
 M. André et Mile M. Boyer;
- M. et Mme Secret Claude, maire de Saint-Laurent-des-Bâtons, présentés par le Dr Imbert et le père Pommarède;
- Mairie de Lanouaille, rue Thomas-Robert Bugeaud, 24270 Lanouaille (abonnement au Bulletin);
- Mme de Lastelle, 34, rue Kléber, 24000 Périgueux, présentée par le marquis de Fayolle et le Dr J. de Lastelle.

SEANCE DU MERCREDI 7 AVRIL 1999

Président : le père Pommarède, président.

Présents: 100. Excusés: 10.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

NECROLOGIE

- Mme Alberte Sadouillet-Perrin, notre vice-doyenne d'âge.

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Dons

- Thuillat (Jean-Pierre), La tour du Plō, Histoire et secrets du plus ancien monument civil de Saint-Yrieix, Histoire et patrimoine en pays arédien, 1998. (don de l'auteur)

- Bitard (Michel), Histoire de bettes, petits riens de prose, Manche-

ouest, 1998. (don de l'auteur)

- Jeune (Simon) (sous la direction de), Stendhal à Bordeaux (1838), Actes du colloque organisé le 18 novembre 1983 par l'Université de Bordeaux III, Société des bibliophiles de Guyenne, 1986, tiré-à-part du n° 44 de la Revue française d'histoire du livre (don de la Société des bibliophiles de Guyenne).

 Mélanges de littérature comparée et de littérature française offerts à Simon Jeune, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1990. (don de

la Société des bibliophiles de Guyenne)

- Glénisson (Jean) et Le Men (Ségolène) (sous la direction de), Le livre d'enfance et de jeunesse en France, Bordeaux, Société des bibliophiles de

Guyenne, 1994. (don de la Société des bibliophiles de Guyenne)

 Dupuigrenet Desroussilles (François) (sous la direction de), La symbolique du livre dans l'art occidental du haut Moyen Age à Rembrandt, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1995. (don de la Société des bibliophiles de Guyenne)

 Trenard (Louis) (sous la direction de), Les bibliothèques au XVIII^o siècle, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1989. (don de la Société des

bibliophiles de Guyenne)

Drège (Jean-Pierre), Ishigami-lagolnitzer (Mitchiko), Cohen (Monique),
 Le livre et l'imprimerie en Extrême-Orient et en Asie du sud, Actes du colloque organisé à Paris du 9 au 11 mars 1983, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1986. (don de la Société des bibliophiles de Guyenne)

 Peter (Rodolphe) et Roussel (Bernard) (sous la direction de), Le livre et le Réforme, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1987 (don de la

Société des bibliophiles de Guyenne)

 Etienne (Robert), Preste (Sesto), Desgraves (Louis), Ausone, humaniste aquitain, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1986 (don de la Société des bibliophiles de Guyenne)

Thuillat (Jean-Pierre), "La limite historique entre Périgord et Limousin",
 Travaux d'archéologie limousine, tome 18, 1998 (tiré à part) (don de l'auteur)

 Andrieux (Nicolas), "Les Périgourdins au bois, présentation graphique", T.E.R, Université de Bordeaux III, U.F.R. d'histoire, février 1990.

Recueil de documents, Hautefort, Notre Patrimoine, t. I (don de l'association).

Dons de documents

- Berthier (Marcel), Répertoire des écrits de Marcel Berthier 1985-1999 (don de l'auteur).
- Royère (Jean-Claude de), Histoires sarladaises, racontées lors de la réunion du 3 février 1999.

Achats

- Le Goff (Jacques), Un autre Moyen Âge, Quarto Gallimard, 1999.
- Guillemain (Bernard), Les papes d'Avignon, 1309-1376, Cerf, 1998.
- Pernoud (Régine), La Vierge et les saints au Moyen Âge, Bartillat, 1998.
- Antoine (Michel), Louis XV, Fayard, 1993.
- Duby (Georges) et Wallon (Armand) (sous la direction de), Histoire la France rurale, Editions du Seuil, 1992 (1975, première édition), 4 tomes : I, Des origines à 1340 ; II : De 1340 à 1789 ; III : De 1789 à 1914 ; IV : Depuis 1914.
- Andrieux (Jean-Yves), Les travailleurs du fer, Editions Gallimard (collection Découvertes Gallimard).
 - Masson (Philippe), Histoire de l'armée française, Perrin, 1999.
- Mayeur(J.-M.), Pietri (Ch. Et L.), Vauchez (A.), Venard (M.) (sous la direction de), Histoire du christianisme, Desclée, 1997, tomes II et III : II, 250-430 : III, 432-610.
- Bordeaux, porte océane, carrefour européen, Actes du L" congrès d'études régionales de la fédération historique du Sud-Ouest, tenu à Bordeaux, les 25-26 et 27 avril 1997, tome II, FHSO, 1999.

REVUE DE PRESSE (en collaboration avec Sophie Bridoux)

- Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord, n°54, mars 1999, avec des notes sur le château de Beynac par Hervé Lapouge, la généalogie de la famille d'Abzac, une nomenclature de notables périgourdins de 1562 à 1624 par Louis Grillon et sur Montignac par J.-R. Bousquet.

 - Pont-sur-l'Isle, n°122, 1999, de courtes notes sur les moulins dans la région de Mussidan (par M. Escaudemaison); sur Saint-Michel-de-Double; sur l'abbé Prosper-Joseph Babylone de Gestas dont le corps repose près de

la Grande Croix.

- Périgueux Magazine, mars 1999, un article sur l'évolution de la

population de Périgueux depuis l'Antiquité.

- Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Sarlat et du Périgord Noir, n°76, 1999, avec la suite de la publication du groupe de travail sur le canton de Saint-Cyprien : la banlieue ouest, sud-ouest, sud, et des articles sur Sirey (suite et fin) par Robert Bouet, la noblesse du Sarladais et de la Dordogne et les municipalités du Consulat à la première Restauration (1800-1814) par Olivier Royon, les idées de Joseph Joubert sur l'éducation par Roger Nouvel et la vie au Roucal pendant la dernière guerre (suite et fin) par Philippe Loiseleur des Longchamps.

- L'Ascalaphe, bulletin de l'association culturelle du pays de Savignac, n°7, février 1999, avec des notes sur les bonnes fontaines et la symbolique de l'eau par Pierre Saumande et une addition à l'inventaire des cabanes en pierre

sèche de Savignac-les-Eglises par Jean-Louis d'Hondt.

 La civilisation urbaine de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule, actes du III^e colloque Aquitania et des XVI^e Journées d'archéologie mérovingienne, Toulouse, 23-24 juin 1995, Aquitania, tome 14, 1996. Le Journal du Périgord, juillet 1998, avec des articles sur la légende de Lascaux par Pascal Serre, sur le capitaine Alphée Mazièras par J.-C. Bonnal, une évocation de mai 1968 en Dordogne par Jacques Lagrange et les chemins de Saint-Jacques de Compostelle par Suzanne Boireau-Tartarat.

- Le Journal du Périgord, novembre 1998, avec des articles sur Antoine Courtois, le pâtissier périgourdin du siècle des Lumières célèbre dans l'Europe entière, par Pascal Serre, le château des Zizards à Coulounieix-Chamiers par Jean-Claude Bonnal, sur une hypothèse concernant le Conquil à Saint-Léon-sur-Vézère par Jean-Luc Aubarbier, sur les jardins de Marqueyssac par Véronique Couzinou, sur le collège La Boétie de Sarlat par Didier Lasserre, sur Maine de Biran par J.-L. Matignon et J.-C. Bonnal, sur Robert Lacoste par Jacques Lagrange, des notes sur la Grande Guerre, saignée dans les campagnes par S. Boireau-Tartarat, une présentation de l'inventaire en cours des monuments aux morts par la S.H.A.P., les dernières paroles des Poilus par Patrick Salinié, une note sur l'abbaye de Chancelade et sur Merlande par Pascal Serre, sur les distilleries Reymond à Villamblard par A. Grelier.

 Périgord hebdo, n°1321, 5 mars 1999, avec l'annonce d'une exposition aux Archives départementales de la Dordogne sur le thème : Voyager en Périgord du Moyen Age à 1940.

- Périgord hebdo, n°1323, 19 mars 1999, avec un article de Jean-Louis

Galet qui retrace l'histoire de l'éclairage en Dordogne.

 Périgord hebdo, n°1325, 2 avril 1999, avec un article de J.-L. Galet qui évoque la mort de Richard Cœur-de-Lion à Châlus, il y a 800 ans.

COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance en évoquant avec émotion le souvenir de Mme Alberte Sadouillet-Perrin, notre vice-doyenne d'âge, qui vient de nous quitter. Elle est décédée le 28 mars, quelques semaines avant ce 17 juillet 1999, où elle aurait fêté son centenaire. Une vingtaine de collègues ont assisté à ses obsèques à Saint-Cyprien : elle était revenue vivre dans la maison de son enfance, la Grange aux Pères, et elle dédicaçait il y a moins d'un an son dernier ouvrage Les Mémoires d'une centenaire.

Le 10 mars, notre soirée à été animée par la conférence illustrée de nombreuses diapositives au cours de laquelle M. Robert Fayemendy, principal honoraire, a présenté les différents métiers des artisans périgourdins du Haut-Périgord et du Bas-Limousin, au siècle dernier et au début du XX^e siècle.

Mgr Briquet, archiviste diocésain, a découvert, dans les souvenirs du chanoine Souillac, des indications concernant le départ vers la fonderie de la cloche de Saint-Front en 1942 : la cloche était félée ; elle a été morcellée dans le clocher et les éclats de bronze ont été recueillis par les enfants comme des reliques.

Le président fait part d'une lettre inquiète de M. Bories : il informe notre compagnie du fait que la future déviation de Bergerac passera sur le domaine de Grateloup.

Le P. Pommarède communique quelques manifestations à ne pas manquer. Le 10 avril, à la bibliothèque municipale, une conférence de M. Lardillet sur Bugeaud. Le 17 avril, à l'occasion du 190° anniversaire de la bataille de Wagram, une série de conférences et une exposition organisées par le "Souvenir napoléonien" : M. Michel Rateau sur les origines et la descendance de Daumesnil et sur des Périgourdins engagés dans l'armée impériale ; la biographie militaire de Daumesnil par M. Alain Pigeard ; la présentation de sa riche collection d'autographes napoléoniens et des maréchaux d'Empire par le chanoine Jardel, en collaboration avec le père Pommarède ; dans la salle des fêtes du collège Saint-Joseph, une maquette de mille soldats de plomb représentant la bataille de Wagram. Au musée du Périgord se tient une superbe exposition sur les fresques de gladiateurs trouvées en 1973 dans la villa des Bouquets à Périgueux et reconstituées tel un puzzle.

Mme Boras a lu dans la revue d'un commissaire-priseur, L'Optimiste, l'annonce de la mise en vente au prix de 600 000 F d'un tableau de Van Dongen intitulé Château-l'Evêque, où l'on voit un personnage devant le château et l'église du village.

Mme Jeannine Rousset a représenté notre compagnie à plusieurs réunions: l'association Fonderie du Pays d'Ans prèpare, pour l'automne 2000, un colloque; l'association Hautefort notre patrimoine continue à chercher tous les documents concernant la famille et le château et vient de publier le premier tome de ce recueil de photocopies; la municipalité de Périgueux organise des réunions de concertation pour les festivités de l'an 2000 et pour préparer la ville de l'an 2010.

La Fédération française d'archéologie, dont notre compagnie est membre, à titre collectif et à titre individuel pour tous les archéologues intéressés, prépare des manifestations pour célébrer son 10° anniversaire.

Mar Briquet commente une communication sur l'avenir des sociétés savantes, plus precisement sur l'avenir des sociétés historiques, par le Pr Guillaume, président de la Fédération historique du Sud-Ouest, publiée dans l'ouvrage Bordeaux et l'Aquitaine, qui regroupe les actes du congrès de Bordeaux d'avril 1997. "Pour faire bref, il me semble que ce texte est écrit sous le signe de l'ouverture. On sent que l'auteur qui remarque, dès les premières lignes, l'indiscutable bonne santé des sociétés savantes en France, porte une préoccupation : à la fois la reconnaissance de la valeur des travaux de ces sociétés, mais en même temps la tache qu'elles sont appelées à assurer de plus en plus, celle d'étendre leur intérêt aux nouveaux problèmes de société et, par conséquent, à dialoguer avec leurs témoins qualifiés. Plus clairement peut-être le Pr Guillaume croit discerner deux tendances dans l'évolution des sociétés savantes au cours de leur histoire : soit l'érudition historique et archéologique avec, pour mission essentielle, la publication de documents inédits, soit des lieux de débats, savants certes, mais volontiers ouverts aux problèmes de société les plus contemporains... Mais les sociétés savantes doivent prendre acte des mutations évidentes du monde contemporain, d'une civilisation de plus en plus technicienne et de la mondialisation. C'est un impératif d'ouverture... A contrario, écrit le Pr Guillaume, les sociétés historiques ne sauraient être des lieux où des survivants d'époques révolues cultivent, en cercle fermé, leurs seules et vaines nostalgies...On concèdera à l'érudit local quelques décennies de survie, mais l'avenir de nos sociétés n'est pas là : elles doivent s'ouvrir à tous ceux et celles qui sont porteurs d'expériences personnelles significatives, de témoignage sur leur vie professionnelle, politique, syndicale, associative ou familiale, et, à l'occasion, militaire... En dépit des questions que peut soulever le texte, conclut Mgr Briquet, il faut lui rendre cette justice, qu'il nous incite de manière optimiste à une réflexion fondamentale sur l'avenir de notre compagnie".

Le Dr Gilles Delluc, d'accord avec l'optimisme de Mgr Briquet pour l'histoire, émet plus de réserves pour l'archéologie, domaine qui subit de

façon importante la tutelle de l'administration.

M. François Labrue, maire d'Annesse-et-Beaulieu, présente ensuite sa commune, située entre Périgueux et Saint-Astier, réunion de deux anciennes paroisses. Les deux églises conservent des vestiges de litres, intérieures et extérieures, avec des blasons de la famille de Montferrand et, peut-être, de Bertin à Annesse. M. Bousquet indique qu'un blason de Bertin semble avoir été dessiné sur un blason de Montferrand.

Une discussion s'ensuit concernant la raison d'être de ces litres. M. Vedrenne demande à quoi correspondent les litres blanches. Pour M. Labrue elles auraient été peintes en noir sur un fond blanc et seul le support serait demeuré. Le P. Pommarède rappelle qu'on peignait parfois des litres blanches pour honorer les bienfaiteurs. Au décès du bienfaiteur, elles pouvaient être peintes en noir. Il existait des règles très précises que l'on pourra retrouver dans des ouvrages à votre disposition à la bibliothèque. Les origines légendaires du village donnent lieu à un échange d'où il ressort que saint Amand ne serait jamais venu et que la vie de saint Hilaire est apocryphe. Mgr Briquet rappelle que Léon Bloy allait à la messe à Annesse. En ce qui concerne Bertin, il venait de façon anecdotique rendre visite à ses sœurs à Rossignol et à Annesse-et-Beaulieu. Le P. Pommarède évoque leurs lettres racontant leurs essais infructueux d'introduction de la pomme de terre.

Le P. Pommarède se réjouit de la présence en notre compagnie de plusieurs élus municipaux, soucieux de la conservation et de la mise en valeur de leur patrimoine, dans le droit fil de l'ouverture souhaitée par le Pr Guillaume, comme nous le rappelait il y a quelques instants Mgr Briquet.

M. Max Jardon présente ensuite le travail de recensement systématique des actes d'état civil de la période 1600-1899, commencé il y a trois ans, dans le cadre du cercle de généalogie. Aujourd'hui le travail est terminé pour 30 communes dans les cantons de Thenon et de Hautefort. Selon les périodes, les registres sont plus ou moins bien tenus : ainsi, ceux de la période 1600-1610 sont bien tenus, surtout pour les naissances. Pour d'autres périodes, les registres ont disparu : c'est le cas pour les registres paroissiaux protestants dont beaucoup ont été détruits au moment de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789. Certains ont pu être sauvés de l'incendie et leurs photocopies sont disponibles aux Archives départementales. A Bergerac, aux archives municipales, une travée est consacrée aux registres catholiques et une autre aux registres protestants. A Saint-Laurent-des-Bâtons, on vient de retrouver un registre paroissial du XVII° s, qui sera remis aux Archives départementales. Le général Le Bot explique comment l'ordinateur a rendu possible ce travail et indique que plusieurs logiciels

très efficaces sont à la disposition des généalogistes. Il envisage, dans un avenir plus ou moins proche, une mondialisation des recherches grâce à internet.

Le président Pierre Pommarède La secrétaire générale Brigitte Delluc

ADMISSIONS

 Le baron et la baronne Le Clère, 24270 Payzac, présentés par le marquis de Fayolle et le comte J.-Cl. de Royère;

- Mme de Labatut Jeanne, Le Marais, 24260 Saint-Chamassy,

présentée par M. R. Alix et le comte J.-Cl. de Royère ;

 M. Cluzeau Claude, maire de Saint-Germain-des-Prés, 24160 Saint-Germain-des-Prés, présenté par le père P. Pommarède et le Dr J. Gay;

- M. Coustillas J.-Claude, maire de Saint-Raphaël, 24160 Saint-Raphaël, présenté par le père P. Pommarède et le Dr J. Gay.

SEANCE DU MERCREDI 5 MAI 1999

Président : le père Pommarède, président.

Présents: 130. Excusés: 5.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

NECROLOGIE

- Mlle Marquerite Dupuv
- Mme Jacqueline Fréchou

FELICITATIONS

- Mme Secondat, veuve de notre regretté collègue, pour son centième anniversaire
- Le Dr Marty, grand cordon d'or de la Société d'encouragement et de dévouement, pour son action au sein des associations humanitaires

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEOUE

Dons

- Bulletin de liaison du Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras, n°20, décembre 1998 (don du GRAHC)
- Barbet (Alix) et alii, Fresques de gladiateurs à Périgueux, catalogue d'exposition, Musée du Périgord, 14 mars-13 septembre 1999, Périgueux, 1999 (don de P. Pommarède).

Cocula (Anne-Marie), Visiter le château de Biron, éditions Sud-Ouest,
 1999 (don de M. et Mme Jean-Denis Fournier).

- Delluc (Brigitte et Gilles), Visiter l'abri Pataud, éditions Sud Quest, 1998

(don des auteurs).

- La Petite Illustration, 30 avril 1932, 7 mai 1932, 14 mai 1932, 21 mai 1932 (Albéric Cahuet, Sainte-Hélène, petite île, I, II, IV) (don du chanoine Manein)
- L'Illustration, 30 nov. 1929, 19 sept. 1931, 7 nov. 1931, 14 nov. 1931, 21 nov. 1931, 28 nov. 1931, 5 janv. 1935, 12 janv. 1935, 19 janv. 1935, 26 janv. 1935, 2 fév. 1935, 9 fév. 1935, 23 fév. 1935, 2 mars 1935, 16 mars 1935, 23 mars 1935, 6 avril 1935, 11 mai 1935, 18 mai 1935, 22 juin 1935, 29 juin 1935, 6 juillet 1935, 13 juillet 1935, 20 juillet 1935, 27 juillet 1935, 7 sept. 1935, 14 sept. 1935, 21 sept. 1935, 20 nov. 1937, 19 nov. 1938, nov. 1947 (don du chanoine Manein).
- L'Illustration, hors-série, 6 avril 1929, fév. 1939 (don du chanoine Manein).
 - Paillet (Patrick), Le Bison dans les arts magdaléniens du Périgord,

XXXIII* suppl. à Gallia Préhistoire, 1999.

 Sous la lampe, petite revue littéraire sous la dir. de J.-A. Graffeuille, Le Coux (Dordogne), 1921, n° 1 et 2 ; 1923, n° 3 ; 1924, n° 2 (don de Mme Geneviève Delluc).

Don de documents

 Archives privées de la famille Courtey concernant les fêtes de l'aviation de Périgueux, le 24 avril 1911 et l'arrivée à Périgueux du bourreau chargé de l'exécution de Jardry, le 20 décembre 1909 (photocopies, don de Mme Courtey).

Achats

- Desgraves (Louis), *Le livre en Aquitaine, XV^e-XVIII^e siècles*, 1998, Atlantica, Centre régional des lettres d'Aquitaine.

- Roquebert (Michel), Histoire des Cathares, hérésie, croisade,

Inquisition du XI^e au XIV^e siècle, Perrin, 1999.

- Lavalade (Yves), Dictionnaire Occitan/Français, Limousin-Marche-Périgord, La Vauzelle, 1999.

- Belingard (Jean-Marie), Lagrange (Jacques), Pommarède (Pierre), Le

Périgord des maisons fortes, Pilote 24, 1999.

- Guéna (Yves), Ecrits et discours, t. II, La Dordogne de demain, 1999.

REVUE DE PRESSE (avec la collaboration de Sophie Bridoux)

- Bulletin de la Société des amis de Montcaret et de sa région, 1999, avec des notes sur l'école de Montcaret, il y a 50 ans, par J. Lagarrigue ; le "pays de nouvelle conqueste, origines et privilèges" par Y. Franc de Férrière ; le château et la famille de Nogaret (1364-1871) par M. Perrot ; la constitution de 1793 et les délégués des cantons par A. de Brianson ; la famille Biget et le Mercure de Lamothe par A. de Brianson ; les tènements de Borie et de Jean

Bonnet au XVIII* siècle et la famille Rivoire par Mme Valadas.

- Bulletin de l'association Wlgrin de Taillefer, n° 5, mars 1999, avec des notes sur le poète, Marc de Maillet par J.-P. Bordier et B. Lesfargues ; sur Pierre de Gay (1758-1819) par J.-Y. Sallier-Dupin ; sur le prieuré de Saint-Marnet (commune de Douville) par J.-P. Bordier ; les souvenirs d'enfance de René "Turlou" Magne dans la vallée de la Crempse ; et quelques notes d'hydronymie.

- Bulletin de la Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime, n°25, 1998, avec des indications sur la voie de Bordeaux à Périqueux dans un article sur l'archéologie gallo-romaine par P. Senilhou.

- Préhistoire ariégeoise, t. LIII, 1998, avec un article de G, Bosinski sur les deux représentations féminines de la grotte du Planchard à Vallon-Pont-d'Arc (Ardèche) et, pour la comparaison, une revue très détaillée des représentations féminines pariétales connues, tout particullèrement celles des grottes des Combarelles, Saint-Cirq, Fronsac et La Font-Bargeix en Dordogne.

- Périgord moun païs, n°776, 1° tr. 1999, une note sur la famille de Saint-Exupéry et une évocation du zoologiste périgourdin Pierre-Paul Grassé (1895-

1985).

- Bulletin scientifique de la Société d'études historiques de Nouvelle-Calédonie, n°119, 2° tr. 1999, avec un article de F. Griscelli sur les déportés de la Commune en Nouvelle-Calédonie, et en particulier sur celle de Jean Beaufort, né à Corder (?) en Dordogne le 15 janvier 1844.

Le Périgord hebdo, n°1326, 9 avril 1999, avec une évocation du parc

du Thot à Thonac par Bernard Delage.

 - Le Périgord hebdo, n°1327, 16 avril 1999, avec une note sur la journée à la gloire de Daumesnil.

 Le Courrier français, n°2847, 9 avril 1999, avec un hommage à Alberte Sadouillet-Perrin.

COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance par quelques mots de bienvenue, en offrant des brins de muguet symbolique à l'une de nos doyennes, Mme Déroulède, et à la plus jeune de nos membres présentes, Mile Sophie Bridoux.

Il se réjouit de la présence parmi nous du maire de Saint-Raphaël.

Après avoir mentionné les entrées d'ouvrages dans notre bibliothèque, les dons de documents et le courrier reçu, il évoque quelques nouvelles lues dans la presse, qui ont retenu son attention : la mise en vente, par le Centre hospitalier de Périgueux, du domaine de Trélissac, avec la gentilhommière, où vécut Stéphanie de Beauharnais, et le château construit entre 1860 et 1870 par Alfred Magne, le fils du ministre Pierre Magne ; les projets municipaux de restauration du château Barrière, où notre compagnie tint séance pendant une quarantaine d'années ; de nouvelles fouilles dans la villa des Bouquets (Mme Claudine Caillat-Girardy viendra nous en parler prochainement). La presse annonce aussi la prochaine commémoration à Prague du souvenir d'un périgourdin, Barrande. Selon son parent, le docteur Barrande, Joachim

Barrande, originaire de Saulgues (Haute-Loire), paléontologue, géologue, fut précepteur du comte de Chambord, petit-fils de Charles X. On lui doit la découverte des trilobites des terrains primaires du Silurien.

Avec Mme Rousset, notre vice-présidente, le président a assisté à une réunion de la municipalité de Périgueux concernant l'aménagement du secteur de Vésone dans le projet 2010 : il a pris la parole pour regretter la verrue que représente le lycée Jay-de-Beaufort et les destructions prévues dans la cité administrative.

Les manifestations consacrées au général Daumesnil, organisées par "le Souvenir napoléonien" les 17 et 18 avril dernier, ont été marquées par deux interventions de membres de notre compagnie : M. Michel Rateau a rappelé l'ascendance et la vie de Pierre-Yrieix Daumesnil ; le chanoine Jardel a présenté vingt-six lettres de maréchaux d'Empire, qui ont été commentées par le Pr Pigeard.

Mme Courtey nous envoie des photocopies d'archives familiales, qui relatent : les fêtes d'aviation de Périgueux, le 24 avril 1911, évoquées au cours de notre réunion du mois de mars ; l'arrivée, dans notre ville, du bourreau chargé de procéder à l'exécution capitale de Jardry, le 20 décembre 1909 : "toute la ville était impressionnée ; on avait reconnu le bourreau sur les boulevards, grâce à sa claudication ; deux cents curieux l'ont accompagné au palais de justice et se collaient aux vitres de la salle à manger de l'hôtel Didon", sur la place André-Maurois, en face de la poste actuelle.

Le P. Pommarède souligne l'intérêt de ces archives privées et indique que notre bibliothèque est très honorée des dépôts qu'elle peut recevoir. Il vient de trouver dans les archives départementales plusieurs documents intéressants : la prise de possession de la chapellenie de Piégut, le 10 juillet 1728, par messire Jean-François Dexmiet (ailleurs Desmiers), docteur en théologie, prêtre du diocèse d'Angoulême ; le procès-verbal de l'état des lieux de la chapellenie de Piégut, le 27 avril 1729 (èglise, maison presbytérale, métairie de Cabanier) ; un devis, en date du 22 janvier 1930, pour construire un clocher en bois pour l'église de Pluviers, dont la cloche s'est effondrée en 1704, avec la description des réparations les plus urgentes à faire dans l'église (AD 3 E 2379 et 3 E 2411) ; la vente d'une source d'eau vive au village de Bridarias (Saint-Estèphe) ; un procès-verbal de l'église et du presbytère d'Abjat en 1738 (AD 3 E 2380).

Le président communique quelques dates à noter sur les agendas : mercredi prochain, le 12 mai, au cours de notre soirée bimestrielle, le colonel Gay nous parlera du canonnier Yot, blessé à la bataille d'Essling et doté par l'Empereur, dont le nom a été retrouvé à Brouchaud sur une inscription ; samedi 26 juin, sortie dans le Nontronnais profond ; samedi 18 septembre, sortie à Lanouaille, pour le 150° anniversaire de la mort du maréchal Bugeaud.

Mme Brigitte Delluc annonce le 10° anniversaire de la Fédération française d'archéologie, fédération de sociétés et non association d'archéologues individuels, qui s'est donné pour tâche de défendre les intérêts des archéologues bénévoles et de leurs associations. Notre société en fait partie depuis sa création. Elle intervient régulièrement auprès du ministère de la Culture et rend compte des actions menées et des résultats dans un bulletin à la disposition de toutes les personnes intéressées.

Mgr Briquet nous présente le superbe ouvrage de J.-M. Bélingard, Le Périgord des maisons fortes, qui vient de paraître, quelques semaines après la mort de son auteur (le 14 décembre 1998). Vingt ans de recherche patiente et passionnée, en compagnie de son épouse, Mme Annie Bélingard, ont permis à J.-M. Bélingard de retrouver des centaines de maisons de la fin du XIV° et du début du XV° siècle, dispersées au travers de notre grande province et d'établir à leur sujet des fiches minutieuses. L'ouvrage est cosigné par P. Pommarède et J. Lagrange, en collaboration avec toute une équipe, dont : Dominique Audrerie, qui a donné l'idée de cette recherche, et Bernard Fournioux pour les cartes.

M. Roland Nespoulet présente ensuite la version informatique de La Mémoire du Périgord. Il s'agit de la valorisation d'un outil existant, le recueil de toutes les tables analytiques de notre Bulletin depuis 1874, réunis dans les deux volumes de La Mémoire du Périgord pour les années 1874-1984, un fascicule pour les dix années suivantes (1985-1994) et les tables annuelles pour les dernières années. La saisie informatique par Sophie Bridoux des 57 443 entrées pour les 125 années du Bulletin est terminée. Son exploitation a été mise en forme par Roland Nespoulet. La phase de test du système est en cours. La version informatique, fusionnée, de toutes ces tables, fonctionne depuis quelques semaines de facon déjà très satisfaisante. R. Nespoulet nous présente ensuite un exemple d'utilisation : la recherche concernant les éclises à coupoles a fourni 25 références en deux minutes. La même recherche sur l'outil papier aurait demandé deux heures. Le gain de temps est évident. La consultation de La Mémoire du Périgord informatisée est d'ores et déjà possible au siège de la société, grâce à l'assistance de ses permanents, Sophie Bridoux et Sébastien Pommier. Selon le mot de Jacques Lagrange, "notre bulletin est résolument engagé dans la voie de la modernité, accomplissant sa mission qui est d'éclairer les esprits".

M. Guy Penaud demande s'il est envisagé de diffuser cette mémoire sur CD Rom. R. Nespoulet répond que cela est souhaitable, mais que cela ne pourra se faire que lorsque les corrections auront été apportées. D'autres

possibilités de consultation sont en cours d'étude.

M. Jean-Pierre Thuillat fait ensuite une communication sur les limites historiques entre le Limousin et le Périgord. Il s'agit de la présentation d'un travail effectué en 1993 et paru sous le titre "La limite historique entre Limousin et Périgord : nouvelle approche d'un problème millénaire" (*Travaux d'archéologie limousine*, tome 18, 1998, p. 49-65). M. Thuillat montre comment cette région, située entre Nontron et Saint-Yrieix, se présente clairement d'un point de vue géologique comme une portion limousine intégrée dans le Périgord, mais comment sa géographie et son histoire amènent à la considérer tantôt plus proche du Limousin, tantôt plus proche du Périgord. En conclusion, M. Thuillat précise que, pour lui, la frontière est bien le causse périgourdin, et non l'actuelle limite administrative.

M. Jean-Loup d'Hondt, directeur de recherches au C.N.R.S., attaché au laboratoire des invertébrés et de malachologie du Muséum National d'Histoire Naturelle, nous entretient ensuite d'un zoologiste d'exception, M. Henri de Lacaze-Dultier. Né à Montpezat (Lot-et-Garonne) le 15 mai 1821, après des

études de médecine (il fut même ancien interne des hôpitaux de Paris), il se consacra totalement aux sciences naturelles, sous la direction de de Blainville. Dans sa bibliographie, on compte 256 publications, la majeure partie consacrée à l'étude du milieu marin. Titulaire de la chaire de biologie marine du Muséum à la fin du XIX^e siècle, on lui doit la création des deux laboratoires de Roscoff et de Banyuls. Un de ses grands mérites est l'idée que les chercheurs doivent pouvoir travailler eux-mêmes sur leur champ de recherche et il est à l'origine des laboratoires de terrain du Muséum. C'est ainsi que les laboratoires de Roscoff et de Banyuls sont équipés non seulement de tous les matériels nécessaires à la recherche mais aussi à l'hébergement des chercheurs. Du point de vue de l'histoire des idées, Lacaze-Dultier était fixiste et il était déconcerté par les théories évolutionnistes de Darwin. Les fouilles de Lartet dans la région des Eyzies l'ont vivement intéressé et c'est à l'occasion d'une visite sur l'un de ses chantiers qu'il découvre l'ancien prieuré de Lasfon à Alles-sur-Dordogne, dont il devient propriétaire. Durant les dernières années de sa vie, il demeurait souvent à Lasfon. Son laboratoire était situé tout en haut de la maison. Il semble même avoir envisagé un moment de participer à la vie municipale. Il y est mort le 21 juillet 1901.

Le président Pierre Pommarède La secrétaire générale Brigitte Delluc

ADMISSIONS

- Mme Arné Christiane, Taillepetit, 24430 Annesse-et-Beaulieu, succède au colonel Arné, décédé;
- M. Mazaudou Jean-Michel, Chaumezie, 24750 Champcevinel, présenté par le père P. Pommarède et M. H. Périchon;
- Mlle Maciak Lillian, département d'histoire, Université de York-Heslington, York YO 10 5DB, Angleterre, présentée par MM. B. Fournioux et P. Ortega;
- M. Hériard Christian, Nadaillère, 24340 Champeau, présenté par MM.
 B. Fournioux et P. Ortega;
- M. Coussy Jérôme, 24360 Champniers-Reilhac, présenté par MM. B. Fournioux et L. Le Carn;
- M. Schmidt René, 41, rue Bousquet, 75007 Paris, présenté par MM.
 M. Rateau et Ch. Turri;
- M. et Mme Pasi Pierre, Mirabel, 24210 La Bachellerie, présentés par M. et Mrne H. Petiteau;
- Mme Toussaint Edith, 77, rue Claude-Bernard, 24000 Périgueux, présentée par MM. J. Gobert et J. Lagrange.

Le voyage de saint Géry en Périgord (début du VII° siècle)

par Guy PENAUD

Comme l'a très justement rappelé Pierre Pommarède dans La saga de saint Front, para en 1997 (page 21) : "les spécialistes s'accordent à désigner La vie de saint Géry comme le premier écrit historique où est mentionné le culte de saint Front".

La vie de saint Géry, personnage vénéré dans le Nord de la France et en Belgique, étant, comme on le voit, intimement liée au culte de saint Front, il m'a semblé intéressant de reconstituer son existence ainsi que les circonstances de sa venue en Périgord.

Saint Géry, de Cambrai, est également connu sous les noms de Gaugéric, Gaugericus ou Guric. Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Géry, évêque de Cahors, en fait Didier (*Desiderius*), qui mourut vers 655.

Si l'on admet pour vraisemblable la première "vie de saint Géry", publiée peu après sa mort (cette biographie fut sans doute écrite par un clerc de la basilique de Cambrai entre 650 et 700), il est probable qu'il est né à Yvois (aujourd'hui Carignan, département des Ardennes), ville située dans le diocèse de Trèves, province de Belgique Première. C'était un bourg où l'on frappait monnaie et qui était situé sur la voie romaine de Trèves à Reims. La population devait principalement être constituée de Lettes germaniques,

soldats barbares installés en garnison par Rome dans ce qui était, en fait, un camp fortifié. Géry est né, quant à lui, de parents romains (son père s'appelait Gaustentius et sa mère Austadiolia) qui devaient être, non pas de famille sénatoriale, mais des gens libres, propriétaires moyens, chargés souvent de fonctions municipales, les curiales.

Dans sa jeunesse, il fut présenté à l'évêque de Trèves, Magnéric, qui occupa le siège épiscopal de ce diocèse de 566/9 au 28 novembre 587. C'est ce même évêque qui lui remit la fonction du diaconat. Or, comme l'on sait par les conciles mérovingiens (dont celui d'Agde de 506) que l'entrée dans le diaconat se faisait vers 25 ans, Géry a eu au moins 25 ans avant 587, date de la mort de Magnéric.

Quelque temps après, l'évêque de Cambrai, Védulphe (Vedulfus), étant décédé, Géry fut élu à sa place par le clergé et tous les anciens de la ville (en fait, les principaux personnages de la cité épiscopale, magistrats municipaux et grands propriétaires). Ce choix fut soumis à Childebert II, roi d'Austrasie (ou France de l'Est) de 575 à 595, qui envoya les lettres de nomination à Aegidius, évêque de Reims. Comme l'on sait que Childebert II ne prit possession de Cambrai qu'après l'assassinat de son oncle Chilpérie I", en septembre 584, et que l'évêque Aegidius fut condamné à l'exil pour crime de trahison, au concile de Metz, en novembre 590, on peut déduire que Géry fut élu évêque de Cambrai entre septembre 584 et novembre 590. On sait également, toujours d'après les textes du concile mentionné au-dessus, que l'accès à la prêtrise ou à l'épiscopat se faisait au plus tôt à 30 ans. Géry avait donc au moins cet âge avant ces dates (584-590).

De toutes ces données, on peut déduire que Géry est né à Yvois avant les années 554/560.

Géry a participé au concile de Paris du 17 octobre 614, réuni par Clotaire II dans la basilique Saint-Pierre, plus tard Sainte-Geneviève, sur la rive droite de la Seine. On notera que l'évêque de Périgueux, Aggus, y participa aussi, de même que l'évêque de Tours. Lors du concile de Clichy, réuni le 27 septembre 626/7, c'est le successeur de Géry, Bertoald (Bertoaldus), qui est présent. L'épiscopat de Géry ayant duré trente neuf années, il n'a pu se terminer qu'entre 623 et 626 puisque nous avons vu qu'il avait commencé entre 584 et 590.

C'est donc entre ces dates (584/590-623/626) qu'il faut placer son voyage en Périgord.

Le séjour de Géry dans le pays des Pétrocores est ainsi décrit dans "la première vie de saint Géry" (traduction par Michel Rouche, professeur à l'Université de Lille III, du texte en latin un peu corrompu, "Vita Gaugerici episcopi Camleracensis", édité par Bruno Krusch dans "Monumenta Germaniae Historica", 1896, t. III, pp. 649-658):

"Il arriva un jour qu'il voyagea pour aller visiter les domaines que son église possédait dans le territoire du Périgord. Comme il était venu prier très dévotement au tombeau du bienheureux confesseur Front, il entra dans l'église et tendit le bâton qu'il tenait régulièrement à la main à ses serviteurs, en portant sa main en arrière. Mais comme ses serviteurs tardaient à le recevoir, et que le bienheureux pontife avait cru que son bâton avait été pris par ses serviteurs, il se coucha en prière sur le sépulcre du bienheureux Front, tandis que, par ordre du seigneur, son bâton se tint debout comme s'il avait été plombé et planté là par l'habilité de l'homme, jusqu'à ce que le bienheureux pontife l'eut pris, il rendit grâce au Seigneur pour avoir daigné faire tenir debout son bâton que ses serviteurs, par leur retard, n'avaient pu retenir".

("Contigit aliquos dies, ut curtis, quas eclesia sua in terraturium Petracorico habetat, accederet visitandum. Et cum ad sepulchrum beati Frontis confessoris devotissime ad oratione venisset, ingressus eclesia, baculum quem in manu adsidue deportabat ministris... porrexit)

Dans ce texte, saint Front n'est pas qualifié d'évêque, mais de "bienheureux confesseur" (on appelait confesseurs, depuis le IIs siècle, ceux qui avaient déclaré leur foi devant un magistrat ou qui avaient été soumis aux supplices), ce qui n'exclut pas qu'il ait pu être évêque. On notera que dans la même "vie", Martin est également qualifié de "bienheureux confesseur" alors qu'il est attesté qu'il avait été élu évêque de Tours en 371. Par contre, les évêques contemporains de Géry, et Géry lui-même, sont désignés par le narrateur sous le qualificatif de "bienheureux pontife".



Saint Géry priant au tombeau de saint Front (extrait de La saga de saint Front, par Pierre Pommarède, 1997, Pilote 24, p. 22)

Le lieu où se trouvait le tombeau de saint Front n'est pas indiqué. Certains ont avancé que ce dernier se trouvait dans une église construite ou reconstruite à Périgueux par l'évêque Chronope (Cronopi), dont au moins le père, si ce n'est un autre aïeul, avait été évêque avant lui, et qui vécut au début du VI^s siècle. Mais rien dans l'épitaphe que lui consacra Venance Fortunat (Honorus Clementianus Venantius Fortunatus), évêque de Poitiers vers 595 (on sait qu'il passa à Périgueux, sans doute, en 566/7, lorsqu'il se rendit de Tours en Espagne), ne fait mention d'une église consacrée à saint Front. Tout juste est-il dit : "... Sans tarder, vous avez rétabli dans leur antique splendeur les temples qui avaient brûlé" ("Templa exusta celer revocasti in culmine prisco").

Saint Géry ne vint pas en Périgord en pèlerinage (contrairement à ce qui justifia son passage à Tours) mais pour un voyage d'affaires. En outre, le biographe de saint Géry célèbre non pas le patron du Périgord, mais les vertus miraculeuses de son protégé.

Enfin, on relèvera qu'il n'est nullement établi que c'est au cours du même voyage que saint Géry vint en Périgord et à Tours, comme beaucoup d'historiens l'affirment. Tout juste peut-on supposer qu'il profita d'un séjour à Tours pour descendre jusqu'au "territoire du Périgord", ou Périgueux, puisque ces deux cités sont les plus méridionales qu'il ait visitées. En effet, outre ces deux villes, l'auteur de la biographie de Géry le fait séjourner à Arras, Reims, Famars (près de Valenciennes), Bruxelles, Chelles (près de Paris) et Trèves, en Allemagne, sans que l'on puisse dater ou classer chronologiquement toutes ces visites.

Comme on l'a vu, il est question "des domaines que son église possédait dans le territoire du Périgord". On sait que beaucoup d'églises du Nord de la Gaule possédaient des terres au sud de la Loire et en Aquitaine. Cette situation résultait de la différence des niveaux de civilisation entre le Nord et le Midi. Les rois mérovingiens, désirant réduire cet écart, avaient accordé aux églises et monastères septentrionaux une partie des richesses méridionales. D'autre part, beaucoup d'églises du Nord avaient acquis des terres grâce aux donations testamentaires faites par les missionnaires aquitains venus exercer une fonction en Gaule du Nord.

L'un d'eux nous est connu : il était, sans doute, originaire du Périgord et il eut en charge les chrétiens de Cambrai avant Védulphe, le prédécesseur de saint Géry. Il s'agit de saint Waast (Vedastus que l'on traduit également par Gaston) dont on connaît un peu la vie. Beaucoup d'auteurs le disent originaire du Périgord (du moins de la région située entre Périgueux et Limoges). On le retrouve prêtre à Toul, en Lotharingie, lorsque Clovis [465-511], le vainqueur de la bataille dite de Tolbiac, décide de se faire

instruire rapidement des vérités de la foi chrétienne (498 ?). Il est désigné pour accompagner le roi à Reims. Satisfait de son catéchisme, Clovis le recommande à saint Rémi, évêque de Reims depuis 459. Il fait, dès lors, partie de l'équipe épiscopale envoyée par ce dernier pour restaurer les églises du Nord de la Gaule particulièrement ravagées par les Barbares. Il se retrouve, dans les premières années du VIs siècle, évêque d'Arras et administre également Cambrai. On remarquera que si Waast a élu domicile à Arras et non à Cambrai, c'est tout simplement parce que "Racagnaire, idolâtre, cousin et devenu ennemi de Clovis, n'aurait pas donné l'entrée dans la capitale de ses états (le Cambrésis) à un évêque qui était envoyé par Clovis, son ennemi". Durant une quarantaine d'années, il se multiplie dans l'évangélisation de son diocèse. Sa mort est attestée en 540.

Il est donc possible qu'il ait apporté ou légué des biens, pour certains situés en Périgord, à son église. Ainsi pourrait s'expliquer le voyage de saint Géry, évêque du même diocèse, dans cette région. On rappellera que l'évêque titulaire du siège épiscopal de Périgueux, en ce début du VI^e siècle, est Chronope lui aussi évangélisateur et reconstructeur de son diocèse,

Lorsque saint Géry accède au siège épiscopal de Cambrai (584-590), la situation est assez confuse en Périgord.

Depuis la mort de Clotaire Ist (561) et surtout celle de Caribert, l'un de ses fils, en 567, Périgueux (avec Saintes, Angoulème, Agen et Oloron) appartient à Gontran (545-592), autre fils de Clotaire I°, sorte de prince superstitieux et cruel, mais qui favorise le christianisme. Carterius occupe depuis quelques années (il n'est pas présent au concile de Paris de 552) le siège épiscopal de Périgueux. En 568, les premières escarmouches opposant les enfants encore vivants de Clotaire Ist commencent à dévaster la région. La guerre civile mettant en présence Chilpéric I" (roi de Neustrie, qui sera assassiné, en 584, sur ordre de Frédégonde maîtresse de Clotaire Iⁿ), Sigebert (roi d'Austrasie, qui sera assassiné, en décembre 575, toujours sur ordre de Frédégonde) et Gontran (roi de Bourgogne et maître de Périgueux) prend de l'ampleur en 571, une fois la peste finie. Après l'assassinat de Sigebert en 575 et, à la suite d'une nouvelle épidémic de peste en 580, Chilpéric Iº fait occuper par le duc de Toulouse, Didier, les possessions aquitaines de Gontran, dont Périgueux, exigeant par la force des serments de fidélité, nommant de nouveaux comtes, et ordonnant que les tributs des villes lui soient apportés. Mais le clergé lui marque son hostilité. On connaît l'épisode fameux de la lettre de l'évêque Carterius interceptée en 580/1 par le comte de Limoges, Nonnich, lettre dans laquelle l'évêque de Périgueux se plaint d'être passé de la domination de Gontran à celle de Chilpéric Iª ("il avait été rejeté du paradis pour tomber en enfer", disait-il). Conduit devant Chilpéric I". Carterius nie être l'auteur des lettres. Un diacre du nom de Frontonius, accusé par lui d'avoir écrit ces courriers, affirme au contraire que ces missives ont bien été dictées par ordre de l'évêque. Il est donc probable que l'évêque était bien l'auteur de ces lettres et on peut en déduire qu'il était du parti de Gontran.

Plusieurs autres éléments confirment cette hypothèse. Nous allons les relater.

Gontran ressaisit la ville de Périgueux vers 584, après l'assassinat de son frère, Chilpéric Ist, au mois de septembre.

En 584/5, l'évêque reçoit sans ménagement l'aventurier Gondovald, qui se dit lui aussi fils de Clotaire Ist. Se rendant d'Angoulême à Toulouse, il était pourchassé par Gontran. Gondovald ne quitte d'ailleurs Périgueux qu'après avoir gravement injurié l'évêque.

En 585, Carterius assiste au concile de Mâcon réuni par Gontran.

Enfin, cette même année, les troupes de Périgueux prennent part, avec celles de Saintes, du Berry et d'Angoulême, aux expéditions envoyées par Gontran contre les Goths du côté de Carcassonne, expéditions qui se terminent en déroute pour les troupes pétrocores du côté de Toulouse.

C'est dire que Gontran règne, de nouveau, dès 584 sans partage sur le Périgord.

La situation allait évoluer quelques années plus tard. En 587, à Andelot (diocèse de Langres), une assemblée d'évêques et de Grands confirme une paix intervenue entre le roi d'Austrasie, et Gontran, roi de Bourgogne. Ce dernier, qui n'avait pas d'enfant, adopte son neveu, le fils de Sigebert, et lui assure sa succession. C'était la paix assurée, dans l'avenir, pour toute la région.

D'ailleurs, en 589, apparaît un nouvel évêque à Périgueux, en la personne de Saffarius. Ce dernier est le premier évêque franc du Périgord. Sa nomination est la suite logique du pacte d'Andelot. Il assiste, cette même année, au concile provincial de Poitiers devant lequel est portée (certainement à la demande de Venance Fortunat qui avait alerté son ami, l'archevêque de Bordeaux) l'affaire de Chrodielde (fille de Caribert) et de Basine, religieuses du monastère de Sainte-Croix de Poitiers, fondé par sainte Radegonde, l'épouse de Clotaire, révoltées contre leur abbesse. A la suite des débats, elles sont excommuniées. On notera que si la sanction fut confirmée par le concile de Chalon-sur-Saône de 589, elles furent reçues en grâce dès le concile de Metz en 590. Il est en outre curieux de noter qu'une pierre, portant le nom de Saffarius, a été découverte par Jouanet, au siècle dernier, au lien-dit "la Ville de Meille", commune du Fleix.

Après la mort de Gontran, le 28 mars 592, comme prévu, Childebert II, fils de Sigebert et fils adoptif du défunt, devient le maître de la région. A sa mort, en 595, Périgueux passe à son fils Thierry II. A la mort de ce dernier,

en 613, son cousin germain, Clotaire II, réunifie enfin, en un seul bloc, tout le royaume des Francs, dans lequel était compris Périgueux. Cette réunification dure jusqu'en 634.

Comme on l'a vu, le 10 octobre 614, un an à peine après cette réunification, c'est le nouvel évêque de Périgueux, Aggus, qui assiste au concile de Paris réuni par Clotaire II. Il s'agit pour ce dernier de s'appuyer sur le clergé pour échapper à l'aristocratie. Que désire l'épiscopat pour apporter son soutien au roi ? Il veut garantir le statut et la puissance de l'Eglise, les statuts des personnes et des biens. Il désire surtout obtenir confirmation de la propriété de toutes les donations faites à l'Eglise. Or, le traité d'Andelot avait accordé à l'Eglise cette confirmation uniquement pour celles faites avant 561. Finalement, le roi accorde aux évêques une confirmation des donations jusqu'en 592, date de la mort de Gontran.

Ainsi, c'est en 614, au concile de Paris, que le roi Clotaire II confirme les donations faites à l'Eglise, concile auquel participe également, outre les évêques de Périgueux et de Tours, celui de Cambrai, saint Géry. On peut imaginer que c'est à la suite de cette décision que l'évêque de Cambrai entreprend son voyage en Périgord "pour aller visiter les domaines que son église possédait dans le territoire de Périgord" et y percevoir certainement les revenus.

Dans "la première vie de saint Géry", il est mentionné que c'est à la demande de Clotaire II que l'évêque de Cambrai entreprend le pèlerinage à Tours. Il n'est pas dit, et cela se comprend, qu'il en fut de même pour son voyage à Périgueux. Il est toutefois probable de penser que saint Géry ne s'aventure pas dans cette dernière contrée avant que Clotaire II s'en soit rendu maître.

Le voyage de saint Géry en Périgord pourrait donc avoir eu lieu entre 614 (date du concile de Paris) et 623/6 (date à laquelle s'est terminé son épiscopat), époque durant laquelle le Périgord était placé sous le contrôle de Clotaire II.

On a vu que la "première vie de saint Géry" a certainement été rédigée entre 650 et 700 par un clerc de la basilique de Cambrai. Il a donc pu connaître, de son vivant, saint Géry, mort peu de temps avant 626. Le narrateur a ainsi, sans doute, pu entendre de la bouche du saint évêque de Cambrai le récit de son voyage en Périgord, et du détour qu'il fit pour aller se recueillir sur le tombeau de saint Front. La relation de cet acte de foi est non seulement le premier témoignage historique du culte rendu au saint périgourdin, mais aussi la première mention du nom même du "bienheureux confesseur" Front (Frontis).

Sources:

- Coens (Maurice), "La vie ancienne de S. Front de Périgueux", dans Analecta Bollandiana, 1930, tome XLVIII, pp. 324 à 360.
- Dessalles (Léon), *Histoire du Périgord*, P.L.B. édit., Le Bugue, 1982, pp. 43 à 80.
- Herbert (Géry), Monseigneur saint Géry, Les Amis du Cambrésis, 1984.
- Ignace (Jean Claude), "Réflexions sur la légende et le culte de saint Front",
 B SHAP, 1969, tome XCVI, pp. 52 à 72.
- Laurette (Sylvie), Le culte de saint Géry durant le Haut Moyen Age, mémoire de maîtrise, Université de Lille III, 1988.
- Pommarède (Pierre), La saga de saint Front, Pilote 24, Périgueux, 1997.
- Rouche (Michel), Vie de saint Géry, Imp. Canquigny, Cambrai, 1984.

Titulaire et patron de l'église de Trémolat

par Marcel BERTHIER

Le temps des apôtres et des martyrs s'acheva pour l'Eglise avec la signature, en 313, de l'édit de Milan par Constantin l'empereur de Rome. Mais déjà Arius, un prêtre d'Alexandrie, commençait à diffuser sa doctrine qui niait la divinité du Christ considérant que le Père seul est le Dieu éternel. Cette doctrine se répandit rapidement à partir de 318, accueillie qu'elle était notamment par les Barbares qui y trouvaient une formulation simplifiée de la foi.

Devant le danger que représentait l'arianisme, Constantin décida d'intervenir et convoqua un concile à Nicée en 325. Ce fut le premier concile œcuménique. De nombreux évêques, surtout d'Orient, y participèrent et parmi eux, aux dires de Théodore "le lecteur", Nicolas l'évêque de Myre en Asie mineure, Celui-ci était né vers 255 à Patara en Lycie et devait mourir le 6 décembre 334. Son corps fut inhumé à Demré près de Myre. Il fut, le 9 mai 1087, transféré à Bari dans le royaume des Deux-Siciles. La tradition orientale veut qu'au début du concile de Nicée, la rudesse de l'opposition de saint Nicolas à Arius ait entraîné son incarcération et la privation de sa dignité épiscopale. La mère de Dieu qui lui apparut le délivra.

Le concile de Nicée affirma solennellement la divinité du Christ et sa consubstantialité au Père, l'arianisme continua cependant à se propager si bien qu'en 381 l'empereur Théodose, en accord avec le pape Damase, convoqua à Constantinople un deuxième concile œcuménique qui définit la Trinité des personnes dans un Dieu unique.

C'est pendant tout le IVe siècle que les Goths véhiculèrent l'arianisme dans la Gaule qu'ils envahissaient. La conviction de saint Athanase et du pape Libère à Rome, de saint Augustin à Hippone ou de saint Hilaire à Poitiers ne suffit pas à enrayer l'hérésic qui persista en Gaule jusqu'au début du VIe siècle et en Espagne jusqu'à la mort de Recarède en 589.

Le donatisme et le pélagianisme apparurent aussi au V° siècle et furent combattus par saint Augustin. Mais c'est la doctrine de Nestorius, évêque de Constantinople, qui se révéla la plus dangereuse pour le monde chrétien. Nestorius niait l'union dans la personne du Christ de la nature divine et de la nature humaine. C'est saint Cyrille d'Alexandrie qui fut son contradicteur le plus déterminé. En 431 avec l'appui du pape saint Célestin Iª, il obtint de Théodose II la convocation du concile d'Ephèse, le troisième concile œcuménique. Celui-ci contribua à définir que la nature humaine et la nature divine sont unies sans confusion dans la personne du Christ. La conséquence directe de cette définition fut que l'on put affirmer que Marie mère de Jésus était aussi mère de Dieu (Théotokos).

Du II^a au IV^a siècle on avait vu évoqué le culte marial par saint Ignace d'Antioche, saint Justin, saint Irénée, Origène ou saint Ambroise mais c'est à partir du concile d'Ephèse que se développa vraiment le culte marial. Non plus seulement dans des fêtes liées à la vie du Christ comme l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Purification mais aussi dans des fêtes propres comme la Dormition et surtout comme la fête de la Théotokos qui fut célébrée le 15 août. Plus tard, c'est à cette date que sera fixée la fête de l'Assomption : à la fin du VII^a siècle en Grèce et un siècle plus tard dans toute l'Eglise par le pape Serge I^a. Ainsi en un peu plus d'un siècle, de 325 à 431, trois conciles œuméniques ont précisé, pour l'essentiel, la doctrine de l'Eglise sur la Trinité et sur l'Incarnation.

Eparchius, connu plus tard sous le nom de saint Cybard, naquit peut-être à Trémolat à l'époque où Clovis par sa victoire sur Alaric au début du VI siècle arrêta l'expansion de l'hérésie arienne. Quand il mourut en 581 sous le rempart d'Angoulème ses disciples restèrent groupés sur le lieu même où il avait été reclus constituant ainsi ce qui deviendra l'abbaye Saint-Cybard d'Angoulême.

Par respect et reconnaissance pour leur saint fondateur les moines d'Angoulême construisirent à Trémolat sur le lieu de sa naissance une églisc monastique et y envoyèrent quelques moines. Un prieuré était ainsi constitué dans la dépendance de leur abbaye. Devenu évêque d'Angoulême en 852 Launus, l'abbé de Saint-Cybard, sollicita du roi Charles le Chauve la confirmation de ce lien entre l'abbaye Saint-Cybard et le prieuré de Trémolat. Le roi fit droit à cette demande par un diplôme du 6 septembre 852 où est cité

parmi les possessions de l'abbaye d'Angoulème : "Trémolat sur la Dordogne où il y a une basilique en l'honneur de Marie, la bienheureuse Mère de Dieu." Ainsi, au milieu du IX° siècle, il est certain que, depuis longtemps déjà, l'église de Trémolat est vouée à la "Théotokos", à celle-là même qu'avait définie en 431 le concile d'Ephèse. Au XI° siècle, lorsque les moines entreprirent de reconstruire l'église de Trémolat, ils laissèrent dans les murs de la nef à la jonction du transept, au nord comme au sud, deux arcs de l'église ancienne qui sont comme un témoignage de la permanence de la maternité de Marie.

Lorsqu'elle fut terminée au milieu du XIIs siècle, l'église monastique était devenue le centre d'un village, d'une paroisse. Un autel paroissial fut érigé dans le croisillon sud du transept et il fut dédié à saint Nicolas, l'évêque de Myre, celui-là même qui aurait participé en 325 au concile de Nicée, celui aussi que la piété populaire avait consacré "pilote de ceux qui naviguent sur la vaste mer" (André de Crête).

C'est une curieuse aventure que ce culte de saint Nicolas dans l'ouest de la France. Il semble bien qu'il faille remonter à Foulques Nerra qui, en 987, devint le cinquième comte d'Anjou. En 1014, Foulques part en Terre Sainte pour la seconde fois. Au retour, au large des côtes de Lycie, une terrible tempête se lève. Foulques invoque saint Nicolas et promet, s'il a la vie sauve de lui élever un église en Anjou. La tempête miraculeusement apaisée, Foulques oublie son vœu et regagne son comté. Une colombe mystérieuse lui rappelle sa promesse et Foulques fait construire une abbaye à la sortie ouest d'Angers. La consécration a lieu le 1st décembre 1020, C'est sans doute le premier sanctuaire consacré en France à saint Nicolas.

En 1087, le 9 mai, lorsque les reliques du saint évêque de Myre seront transférées à Bari dans le royaume des Deux-Siciles, c'est le duc d'Anjou Louis I^e qui était roi de Naples et des Deux-Siciles.

Près de quatre siècles plus tard René II d'Anjou, duc de Lorraine, délivrera Nancy en battant Charles le Téméraire et consacrera son duché, dans l'église Saint-Nicolas, à saint Nicolas du Port (1477) en lui donnant comme emblème la croix à double traverse conservée à l'abbaye cistercienne de la Boissière jusqu'à la Révolution et depuis aux Incurables de Baugé et qu'on appelle "Croix de Lorraine".

Charles Higounet a montré comment, des rives de l'Atlantique, le culte de saint Nicolas a remonté le long de la Garonne et de la Dordogne jusqu'à Toulouse et à Trémolat.

Il est curieux de voir cette église de Trémolat vouée des l'origine à la Mère de Dieu et accueillant plus tard le culte de saint Nicolas évoquant ainsi les conciles de Nicée et d'Ephèse qui sont la base de la foi catholique.

A la fin du XII^s siècle ou au début du XIII^s, Trémolat devint une prévôté, c'est-à-dire un domaine rural confié à des locataires emphytéotiques qui devaient au prévôt cens et acapte. Le prévôt, d'abord moine de l'abbaye Saint-Cybard, devint bientôt commendataire mais semble avoir toujours été clerc, L'un d'eux, Guillaume d'Alesme de Meycourby (1711-1738), vicaire général de Périgueux, laissa notamment à l'église de Trémolat un tableau où il est représenté à genoux devant saint Nicolas ainsi qu'un cœur d'argent renfermant une consécration au Christ sous les auspices de la Vierge Mère, Etrange témoignage d'une double dévotion déjà si ancienne dans cette église.

Lorsque survint la Révolution les tènements loués furent attribués en toute propriété aux locataires laïcs tandis que ceux qui étaient exploités par les moines de Saint-Cybard ou de Cadouin furent vendus. L'église monastique devint paroissiale sous le titre de Saint-Nicolas (voir réponse de l'abbé Bouchereau à l'enquête de Mgr George en 1841). Cependant le père Carles dans son ouvrage Les titulaires et les pairons du diocèse de Périgueux-Sarlat, publié en 1884 indique pour Trémolat : "Titulaire et patronne : Notre-Dame de l'Assomption - 15 août" et il donne comme source un texte de 995 : Ecclesia B. Mariae monasterii qui ne prouve rien quant au vocable de la Vierge Marie.

A peu près à la même époque, vers 1888, le chanoine Brugière indique comme titulaire : "Notre Dame de l'Assomption - 15 août", comme patron "saint Nicolas - 6 décembre (on fête saint Nicolas)" et comme deuxième titulaire "la sainte Vierge titulaire de l'abbaye et de son église." Comme en réalité, il n'y a jamais eu qu'une seule église on ne voit pas comment il pourrait y avoir deux titulaires qui d'ailleurs ne font qu'un : Notre-Dame de l'Assomption et la sainte Vierge sans indication de vocable.

D'autre part, il ne semble pas que saint Nicolas ait jamais été patron de Trémolat dont la fête se célébrait, bien avant la Révolution, le lundi de Pâques en l'honneur de la Sainte-Chemise de l'Enfant Jésus donnée autrefois par Charlemagne selon une ancienne tradition qui n'est évidemment qu'une légende.

Il semble bien qu'il y ait là une double erreur. D'abord dans la terminologie car la distinction entre titulaire d'une église et patron d'un lieu n'est pas passée dans le langage courant. D'autre part, et c'est sans doute plus

^{1.} Le père Carles et le chanoine Brugière ont été abusés peuf-être par la présence au chevet de l'église de Trémolat, d'un grand vitrail représentant l'Assomption. Ce vitrail récent et sans valeur artistique a obligé, pour le poser, à supprimer la partie haute du contrefort. L'église s'en trouve malheureusement fragilisée. Il y a peu d'années, pour permettre de la voir dans sa totalité, on a même coupé les bras de la croix offerte au XVIIII siècle par Guillaume d'Alesme.

subtil, dans la date du 15 août fête à l'origine de Marie, mère de Dieu (aujourd'hui 1^{er} janvier) remplacée à partir du IX^e siècle par la célébration de l'Assomption dont le dogme ne fut défini par Pie XII qu'en 1950.

Il n'y aurait donc aucune raison historique de considérer que Trémolat ait pour titulaire la Vierge Marie sous le vocable de l'Assomption avec fête le 15 août alors que le texte le plus ancien que nous connaissions indique "Marie la bienheureuse Mère de Dieu". On pourrait admettre que l'église monastique étant devenue paroissiale, c'est le titulaire de la paroisse, c'est-à-dire saint Nicolas, qui est devenu titulaire de l'église. Aucun texte, semble-t-il, ne permet de confirmer cette hypothèse mais cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où le département de la Dordogne resta pendant 30 ans sans évêque propre et fut rattaché au diocèse d'Angoulême.

Il convient donc que l'église de Trémolat continue à revendiquer le patronage de saint Nicolas mais sans oublier qu'elle fut monastique et bénédictine sous la titulature de la mère de Dieu pendant près de dix siècles.

M.B.

Bibliographie

- Daniel-Rops, Histoire de l'Eglise du Christ, t. 2 "l'Eglise des apôtres et des martyrs", t. 3 "l'Eglise des temps barbares", Paris, B. Grasset, 1962-1965.
- Marcel Berthier, Saint Cybard, moine et reclus du VI siècle, inédit, 1995.
- P. Dubourg-Noves (s. la dir. de), *Histoire d'Angoulême et de ses alentours*, Privat, Toulouse, 1989.
- Marcel Thiriet, "Foulques Nerra, comte d'Anjou créa en 1020 le premier sanctuaire Saint-Nicolas en France", Ass. Connaissance et renaissance de Saint-Nicolas de Port, *La Gargouille* n°23, sept. oct. 1995.
- Père Carles, Les titulaires et les patrons du diocèse de Périgueux-Sarlat, Périgueux, 1884, rééd. Roc de Bourzac.
- Ch. Higounet, "Saint Nicolas et la Garonne", Annales du Midi, t. 88, n° 129, 4° tr. 1976, pp. 375-382.

and the second contests the account of a service of an experience of an experience of a service of a service of the service of

Un prieuré oublié : Le Badeix

par Pierre POMMAREDE

Le Périgord, comme le dieu Janus, a deux visages : l'officiel et le touristique, celui des agences de voyage et des offices de tourisme. Pour accéder à ces richesses-là il suffit d'un téléphone, d'un fax, d'un pullman confortable et d'un guide stipendié. Mais, pour celui qui veut découvrir les trésors cachés d'un petit pays, il faut arrêter sa voiture à la cafourche d'un chemin et s'enfoncer dans les sous-bois. En Nontronnais, si vous savez longer les taillis et contourner les étangs, vous pouvez faire halte auprès des vestiges d'un prieuré les plus inattendus : Badeix¹.

Ici le temps semble s'être arrêté devant les murs de granit ; dans la brume qui se dissipe surgissent une abside, des fenêtres romanes et des portes ogivales. Dans une salle où s'étire la cretonne des ciels de lit, des piliers massifs et fleuris soutiennent des voûtes d'arêtes ; un escalier, déplacé voici deux siècles, grimpe vers des cellules. Sous un plafond à la française, un étrange oiseau surgit de la verdure murale.

Dans le calme de ce Périgord profond, j'étais ému et ébloui, persuadé que je venais de faire une découverte inédite : il m'a fallu, au retour, humblement déchanter. Non seulement ce prieuré était connu des

Badeix, commune de Saint-Estèphe, jadis paroisse Saint-Etienne-le-Droux.

archéologues depuis cent cinquante ans, mais encore il avait été l'objet de nombreuses recherches, études et de récentes publications, sans compter une excursion de notre Société².





Menhir près du prieuré de Badeix

Vue d'ensemble du prieuré

A la vérité, ces travaux étaient avant tout archéologiques. Il ne semble pas que les historiens se soient attardés dans cette combe "aride, sablonneuse, incapable de produire le froment et le vin, mais seulement le seigle, le blé noir et les châtaignes" : un étang, des bois à l'infini où se dresse, au Fixad³, un "menhir" planté près de l'ancienne route qui, jadis, menait de Périgueux à Poitiers⁵ : un pays pauvre. mais un paradis pour les ermites et les cénobites ; Badeix, un territoire perdu dont on discute l'étymologie, peut-être gauloise", une celle primitive fondée à une date que l'on ignore encore (1150, 1160 ?) où arrivèrent, en un jour que l'on ne

B SHAP, 1904, t. XXXI, p. 419.

Acte du 13 décembre 1701 reçu par Vaugéras, cité par Brugière. Ancien et nouveau Périgard, archives diocésaines.

Fixad, hameau proche de Badeix, commune de Saint-Estéphe. Cf. Sud-Ouest, 2 avril 1999.

Dr Adrien Grezillier: "Vestiges grandmontains" in Bull Sté Arch. et Hist. du Limousin, 1957.
 86, p 423.

^{6.} L'étymologie de Badeix suscita pendant de longues années (1924-1931). l'intérêt des membres de la Société historique du Périgord ; les uns donnaient à Badeix comme origine abbas (abbaye), le romaniste Muret écrivait que c'était un poste d'observation (Locus ubi spectator manet). Géraud Lavergne pensait que ce toponyme s'originait à bosco de Hu (le bois de la cité gauloise d'Agedunom) . B SHAP. 1924, t. Ll, pp. 87, 184, 334, 345 ; 1925, t. Lll, p. 82 ; 1931, t. LVIII, p. 197.

connaît pas, une poignée de disciples de saint Etienne de Muret, implantés à Grandmont?.

C'était l'époque où une foi profonde, une soif d'absolu boursouflaient les terres du Poitou, du Limousin et du Périgord*. Cent cinquante maisons de ces religieux que l'on appellera "les Bonshommes" avaient poussé ça et là, dont neuf dans l'ancien diocèse de Périgueux*.

La première celle du Badeix

Si nous ne savons pas grand chose de la fondation, de la construction de cette celle, du nombre des religieux, un récit de la visite de leur supérieur de Saintonge nous apprend qu'en 1295 vivaient au Badeix quatre Bonshommes¹⁰; ils étaient vêtus conformément aux constitutions de la règle primitive. A l'exemple de leur fondateur ils portaient une cotte de maille en guise de chemise et un grand manteau à épaulières¹¹. Un émail de 1165, provenant vraisemblablement de l'abbaye de Grandmont représente le manteau à capuce, confectionné en "bureau" (bure noire ou brune), la barbe et les longs cheveux des religieux¹².

Les spécialistes de l'architecture grandmontaine savent que toutes les constructions des prieurés et des *celles* se ressemblent¹³. Les vestiges, plus ou moins importants, qui subsistent indiquent le même plan : une église orientée

Grandmont, commune de Saint-Sylvestre, canton d'Ambazac (Haute-Vienne).

- Badeix.

- Beausault (Chalais, Charente), fondé avant 1163.

- Belle-Selve (Tursac) dont il reste des vestiges de l'église.

- Boisset (Saint-Aquilin) : on distingue encore le plan de l'église.

- Bredat (Bredier) paroisse de Queyssac.

- La Faye, fondé en 1194, commune de Jumilhac, dont une partie des bâtiments subsiste encore.

 La Plaigne (1110 ou 1111) à Savignac-Lédrier ; il reste encore un corps de logis. Uni en 1317 à la Faye.

 Rauzel (Rauzé) commune de Combiers (Charente). Son église fait l'objet d'une restauration.

La Veyssière (Vitrac) qui garde des vestiges de son église.

Cf. J. Secret : "Les prieurés grandmontains du diocèse de Périgueux", B SHAP, 1955, t. LXXXII, p. 107.

M. Fougerat : "les Celles grandmontaines en France", Cahier grandmontain, n° 3, 1991, pp. 35-42. A. Grezillier, op. cit., pp. 411-424.

 Louis Guibert, "Destruction de l'ordre de Grandmont", in Bulletin Sté Archiel Hist. du Limousin, 1, 25, 1877, p. 175.

Abbé Lecler : "Histoire de l'ordre de Grandmont", Bull. Sté. Hist. et Arch. du Limdusin, t,
 p, 429.

12. Ibid. t. 57, p. 435.

A de Dion: "L'architecture de l'ordre de Grandmont", Bulletin monumental. 1876,p. 251.

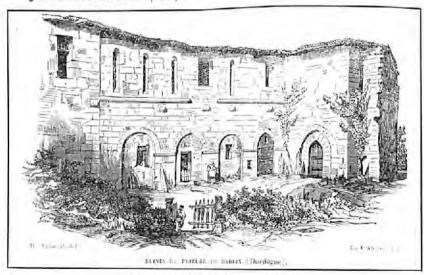
On comptera jusqu'à cent soixante maisons dont six en Normandie et trois en Angleterre.
 Cf. abbé Lecler: "Histoire de l'ordre de Grandmont", Bull. Sté. Arch. et Hist. du Limousin, t. 58, p. 463.

sur laquelle se greffe un corps de logis comprenant le couloir des morts (par lequel on accédait au cimetière), la salle capitulaire, la cuisine et les salles basses; on accédait au premier étage par un escalier extérieur. Le dortoir était éclairé par des fenêtres romanes. En retour d'équerre, un bâtiment nord servait de réfectoire avec, à l'étage, l'appartement du prieur. Des bâtiments à usage de granges et d'écuries terminaient le quadrilatère dans lequel se trouvait, au centre, le cloître. Ainsi, le Badeix dont le plan a été publié par le père Aussibal dans la revue Zodiaque de 1986 et par M. Fougerat¹⁴. Il ne reste

plus, hélas, que l'église et le bâtiment est.

La salle capitulaire, gravure de F. de Verneilh (1850).

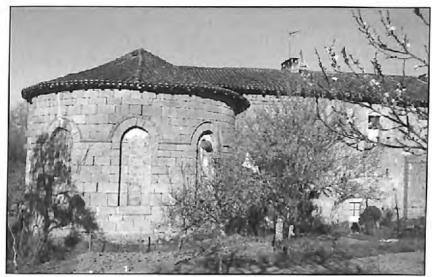
En 1850, Félix de Verneilh-Puyrascau, en voisin, était venu visiter ces vestiges. Nous possédons le récit de sa venue au prieuré et, fort heureusement, deux croquis du bâtiment et de la salle capitulaire¹⁵.



Gravure de Félix de Verneilh (1850).

M. Fougeral, op. cit., pp, 35-41 Je remercie l'éditeur M. Bresson de m'avoir permis de réproduire de plan, paru dans les Cahlers grandmontains (n° 3).

Félix de Vernellh: "L'architecture de la Dordogne comparée à celle du Calvados", Bull monumental, 1850, pp. 415-419.



L'abside de l'église de Badeix



Christ du prieuré conservé dans l'église de Saint-Estèphe.



Intérieur de l'église du prieuré.

L'église du prieuré a une nef de 18 m de longueur sur 6 m de large ; sa longueur a été amputée et le mur ouest reconstruit¹⁶. Les murs présentent une épaisseur de 1,90 m. En 1850 Félix de Verneilh avait remarqué sa voûte (aujourd'hui effondrée) en "dalles de calcaire" et l'abside, comme dans toutes les chapelles grandmontaines, plus large que la nef. Sous les bottes de paille qui la garnissent actuellement, j'ai trouvé, au sud, des piscines jumelées, et, dans le mur nord, une armoire, peut-être eucharistique. Cette église était dédiée à saint Jean devant la porte latine!".

Jusqu'à la Révolution cette fête fut célébrée à Badeix et à Saint-Estèphe le 6 mai¹⁸. Du mobilier de l'église il ne reste qu'un grand et beau christ conservé actuellement en l'église de Saint-Estèphe¹⁹. Le corps de logis accolé à l'église contient un "couloir des morts" avec accès au cimetière ; un escalier intérieur, à rampes droites, y a été aménagé au XVII⁶ siècle ; la salle capitulaire est encore voûtée d'arêtes qui retombent sur deux piliers dont les chapiteaux sont ornés de feuilles d'eau, sculptures qu'affectionnaient beaucoup les Grandmontains. Elle est actuellement divisée en deux appartements, et a été classée monument historique en 1938. La façade principale présente alternativement des arcades en plein-cintre et en ogives qui étaient des ouvertures permettant d'accéder au cloître, aujourd'hui démoli. Sur cette façade existe encore une rangée de corbeaux qui supportaient une poutre soutenant les chevrons de la charpente du toit du cloître.

A l'étage, l'ancien dortoir, éclairé de fenêtres romancs, a été aménagé en cellules. L'escalier extérieur a été déplacé et remonté plus au nord pour donner accès aux cellules. Sous un plafond à la française, sur le mur d'une de ces cellules est peint un étrange oiseau au milieu de feuillages.

Badeix rattaché au prieuré de Ravaud

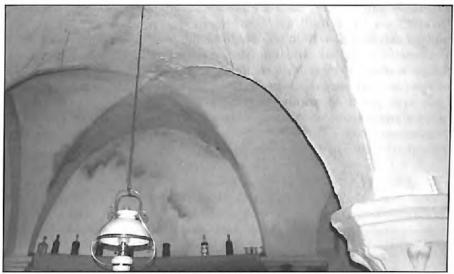
Par une bulle du 15 décembre 1317, le pape Jean XXII décidait que les cent cinquante-deux celles ou correctoires de Grandmont seraient regroupées en trente-neuf prieurés conventuels et le nombre des religieux

A. Greziller, op. cit. p. 416.

^{17.} Selon saint Jérôme et Tartullien, en l'an 95, saint Jean l'Evangéliste aurait été plongé (à Ephèse ou à Rome) dans une chaudière d'huile bouillante et en serait sorti "comme un athlète frotté d'huile et sans brûlure". Cf. Vie des Saints et Bienheureux par les Bénédictins de Paris, Paris, Latouzey, 1947, pp. 125-127; Histoire des saints et de la Sainteté chrétienne, Paris, Hachette, 1986, p. 264.

^{18.} Dans un contrat d'afferme du 11 septembre 1786 le prieur se réserve l'entier casuel de la "frérie" du 6 mai,

Almanach de la Dordogne, Nontron, Réjou, 1907, p. 402.



Voûte de la salle capitulaire



Salle basse, corps de logis nord



Pilier de la salle capitulaire

ramené de 886 à 712²⁰. Badeix était uni au prieuré de Ravaux (Raveau, Ravaud), en Charente²¹ qui comprenait désormais vingt frères. Un sondage effectué aux Archives départementales d'Angoulême a été bien décevant : de rares documents concernent ce prieuré de Ravaud²² dont j'ai pu retrouver, dans les vestiges actuellement existants, un mur de l'église, les corbeaux du cloître et une partie des bâtiments conventuels ; il est vrai que les Bonshommes l'avaient abandonné au XVII^e siècle comme insalubre. Ce prieuré fut vendu comme bien national le 2 thermidor an 4²³.



Grange du prieuré de Ravaud (photographie Sébastien Pommier)

20. Lecler, op. cit., t. 58, pp. 419, 480.

Raveaux (Ravaux, Raveaud, aujourd'hui Ravaud) commune d'Aussac, canton de Saint-Amand-de-Boixe, Charente.

^{22.} Procès de foy et hommage entre honorable et discrète personne frère Etienne Chavialle, prêtre, Religieux de l'ordre de Grandmont, prieur de N.-D. de Ravaud, demeurant à Badeix, et François Bouhier, écuyer, sieur de Nonclars et de Villesion. (1667-1681), A.D. Charente, J 617.

^{23.} Adjudication du 2 thermidor an 4 (20 juillet 1796) des biens de Ravaud, affermé en 1790, à Jean Nadaud, cultivateur à Aussac, L'acte est précédé d'un inventaire qui énumère les bâtiments, indique leurs dimensions et leurs états de conservation. C'est ainsi que l'église, couverte de pierres plates, est décrite comme en bon état, A.D. Charente, Q 351.

Le renouveau de Badeix

C'est au XVII^e siècle que les Grandmontains de Ravaud, dont le prieuré était sans doute en mauvais état, vinrent s'établir à Badeix. Leur arrivée provoqua certainement un agencement des lieux : l'escalier extérieur fut déplacé, des cellules aménagées. Sur le mur nord une date, 1690, est surmontée d'armoiries qui, à ce jour, n'ont pas été identifiées²⁴.

La liste des prieurs est très lacunaire. On sait seulement, pour le XVII^e siècle, les noms de dom Gaspard Thirac, dom Etienne Chavialle (1667-1681), époque à laquelle, Jean Lhoumeau, bourgeois de la paroisse voisine de Busserolles fut nommé syndic laïc du prieuré²⁵.

Depuis la réforme de l'ordre, sous l'impulsion du père Frémon (1643), l'habit religieux s'était modifié ; la robe descendait jusqu'aux pieds (tunica nunquam humum verrat sed fluat usque ad pedes)th ; le scapulaire comportait un capuchon en pointe ; les clercs étaient rasés, les frères portaient la barbe. L'habit de chœur consistait en un long surplis à manches et en un bonnet carré (barrette)²⁷.

Sans doute la règle autorisait-elle un "habit de voyage". Lors de l'autopsie, en 1752, du prieur Gibou, les enquêteurs déclarent qu'il est vêtu d'une redingote de couleur mûre, d'un habit de drap brun, d'une culotte de teinte noire et chaussé de bottes molles.



Extrait du Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. 60, p. 430.

L'écu porte cinq faces et une bande. B SHAP, 1904, t. XXXI, p. 419.

A.D.D., B 310. Mme Larigauderie s'apprête à publier une liste des prieurs grandmontains en Charente. Je la remercie de m'en avoir donné la primeur.

 [&]quot;Que la tunique ne traine jamais sur le sol mais qu'elle flotte jusqu'aux pieds."

Lecler, op. cit., 1, 60, p. 430.

^{28.} A.D.D., B.946.

Pour le XVIII^a siècle, nous sommes un peu mieux renseignés. Dom Paul-René de Bannezon est prieur dès le 30 novembre 1688²⁹; le 18 mars 1716, Pierre-François de la Guérinière, prieur de Badeix, depuis environ 6 ans, est élu 25^a abbé de Grandmont³⁰. De 1716 à 1741, est prieur Pierre Millet de la Haye (mort en 1741), puis Giboult de Chastelut. Le dernier jour de février 1752 le prieur Giboult (ou Gibou) meurt dans des circonstances mystérieuses à l'abbaye de Peyrouse³¹, Il est enterré dans l'église de la paroisse de Saint-Saud.

En 1755, J.-Baptiste Flandrin de Pourcherol est prieur claustral³² et Dom Teyland est prieur jusqu'en 1766, date à laquelle est nommé Gaspard-Thyrce Mathieu de la Gorce³³.

Les archives judiciaires de cette époque gardent les noms de quelques syndies du prieuré : Hélie Descravayat, sieur du Chalard, de la paroisse de Busseroles (1719) ; Michel de Campniac, chevalier, seigneur de Montbrun (1739) ; Messire de Conan, écuyer, "homme franc et syndic de Badeix" est nommé, en 1751, par l'abbé de Grandmont³⁴.

Le prieuré devait accueillir quelques hôtes. Jean d'Abzac, seigneur de Villars, Mézières et Saint-Pardoux meurt chez le prieur en 1688 ; Jean Vaudou, âgé de 16 ans, décède au prieuré en 1755. Un rapide sondage dans les registres paroissiaux de Saint-Etienne-le-Droux indique la présence, dans le village autour du prieuré, du laboureur Anthoine Montmarlier (1671), du suchier Jean Debeaulieu (1673), du procureur fiscal Léonard Allafort (1737) et du maréchal-ferrant Guillou Gauthier (1752). En 1777 Lazare Peirouni, ancien soldat du régiment d'Aunis, invalide pensionné par le roi, convolait en justes - et tardives - noces³⁵.

Le dernier prieur de Badeix était né à Châteauponsac (Haute-Vienne) en 1724, avait pris l'habit des Grandmontains le 23 septembre 1745 et avait

Communication de Mme Larigauderie.

^{30.} B SHAP, 1957, I. LXXXIV., p. 157. Fougerat, op. cit., p. 37.

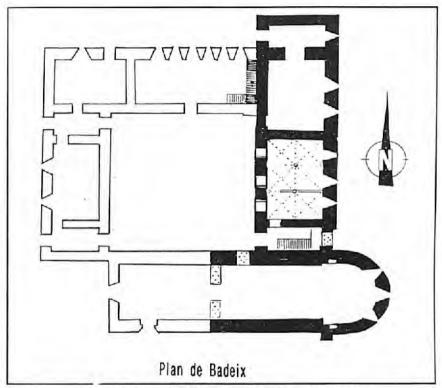
^{31.} Pendant que l'on chantait matines au chœur de Peyrquse, dom Gibou fumait sa pipe sous le cloître, puis se rendait aux commodités de l'abbaye. Son valet. Racoing, devait y découvrir son corps, percé de neuf coups de couteau. Les soupçons de la justice se portèrent sur Hacoing et les domestiques de la Peyrouse et de l'abbaye de Boschaud. L'enquête dura un an. Le sénéchal fit appel a onze médecins (de Thivlers, Périgueux, Limoges, Montpellier, Angers, Tours et Paris) pour essayer de savoir s'il s'agissait d'un crime ou d'un suicide. Les prévenus furent innocentés le 2 août 1753, la thèse d'une crise de dèmence suicidaire ayant sans doute prévalu. Je note que l'on trouva dans les poches de la redingote du prieur de Badeix un bréviaire, une vessie à mettre le tabac et des "entraîne-mignonnes", qui sont peut-être, suivant différents dictionnaires, des pinces à dentelles, à grains de poivre ou à fruits.

Communication de Mme Larigauderie et A.D.D., E supplement 843.

^{33.} Brugière, op. cit.

^{34.} A.D.D., B 310, 891.

^{35.} Ibid. E supplément 843 (registres paroissiaux de Saint-Estèphe).



Plan de Badeix (extrait des Cahiers Grandmontains, n°3)

fait profession le 27 novembre 1746; il est nommé prieur claustral de Badeix le 11 février 1766³⁶. Dès son arrivée, Mathieu de la Gorce soutient en vain, semble-t-il, un procès pour avoir droit au titre de "seigneur de Badeix".

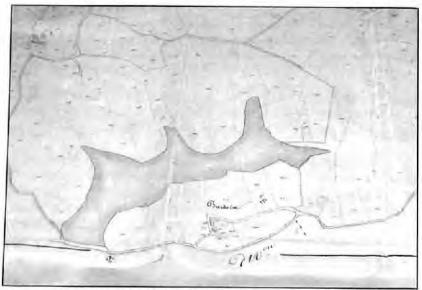
C'est l'époque où l'ordre de Grandmont va être dissous. Il ne comptait plus que soixante-douze religieux, un seul, le prieur, à Badeix. Le 18 septembre 1768, le roi interdisait d'admettre aucun novice : par lettres patentes du 24 février 1769, les évêques étaient autorisés à prononcer "l'extinction, la suppression et l'union des monastères" : les biens du prieuré furent affectés à l'évêché de Limoges³⁸. L'extinction de l'ordre fut prononcée par le pape Clément XVI en 1772 et confirmée par Louis XVI en 1784.

^{36.} Lecler, op.cit., t. 60, p. 160 ; Martine Larigauderie signale, d'après les Archives départementales de la Haute-Vienne (5 HH 7/1), Jacques Vitecocq, prieur claustral de la communauté de Badeix en 1772.

^{37.} A.D.D., B 1138.

^{38.} Lecler, op. cit., pp. 395, 402. 419.

Dom de la Gorce ne résida pas régulièrement au prieuré ; sa correspondance le situe tantôt à Limoges, tantôt dans sa paroisse natale de Châteauponsac. Mais il régissait d'une main ferme les biens de Badeix. Le 10 avril 1777 le prieur afferme le domaine du prieuré à François Villariaud, sous la caution de Thomas Bernard (jeune), bourgeois, habitant Bussière-Badil ; le 21 janvier 1778, dom de la Gorce afferme aussi pour quatre ans les "pēcheries" et étangs de Badeix. Mais selon le prieur, ce Villariaud, sieur des Eyssard, qui habite le prieuré, a causé des dégradations aux chaussées des étangs, des bâtiments et a fait "couper à pied" plusieurs arbres. Plainte est adressée, en mars 1780, au juge sénéchal civil, criminel et de police de la juridiction de Piégut, avec constat, le 4 avril 1780, du juge de Nontron ; ce dernier, de Mazerat, parcourt les bois du Teillet, des Plantadis et la forêt de haute futaie, avant d'examiner la chaussée "du grand étang" de Badeix, celui de Pierrefiche et la serve ou pêcherie appelée "la serve du vicaire". Le procès se terminera à l'amiable le 4 juillet suivant⁴⁰.



Grand étang de Badeix, A.D.D., 63 P/694 (photographie Sébastien Pommier)

^{39.} A.D.D., 46 H 1.

^{40.} Ibid.

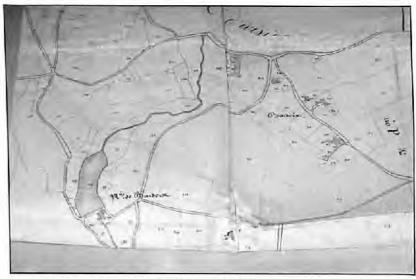


Un paysage d'étang et de bois

Le prieuré avait un moulin, composé d'une "roue tournante et virante pour faire le blé farine" et un pressoir à huile ; le 26 juin 1785, Mathieu de la Gorce afferme ce moulin à Jean Peletingeas, meunier du moulin de Busserolles, venant du Poitou. L'acte" est assorti d'une quinzaine de clauses bien détaillées : Le meunier versera cent quatre-vingt livres par an, deux paires de poulets en mai, deux canettes en août, deux chapons à Noël ; il pressera les trois pintes⁴² d'huile du prieur "sans échauffer", il moudra le blé de dom de la Gorce, lui versera la dîme de grain, laine et chanvre, au vingtième ; il fournira le poisson pour la table priorale et enverra sa femme pour "faire étirer" la lessive du prieur et broyer son chanvre ; il veillera enfin au bon état des étangs et des forêt, et pourra, en cas de sécheresse, vendre l'eau aux maîtres de forges "qui sont en-dessous". En outre, il versera quinze livres de "pot de vin".

Reçu Delavallade, A.D.D., 3E 2408.

Entre trois et quatre litres.



Prieuré et moulin de Badeix, A.D.D., 63 P/694 (photographie Sébastien Pommier)

Le meunier était-il indolent et le prieur irascible ? Le jour de Pâques 1786, une rixe éclate au moulin. Dom de la Gorce est abreuvé de paroles "atroces et malhonnêtes". Les Peletingeas se saisissent du fusil du prieur et le "rompent" avec fureur. Plainte est déposée de part et d'autre. Comme cela arrivait souvent, l'affaire se termine devant notaire. Le meunier présente ses excuses au prieur, lui affirme qu'il était "sous l'emprise d'un coup de vin", promet de ne jamais recommencer et de mieux accomplir ses devoirs de fermage. Il promet aussi de faire réparer le fusil. Le procès est déclaré "éteint et assoupi", d'autant plus que Peletingeas offre au prieur une paire de dindons "qu'il était en train d'élever".

A trois ans de la Révolution, dom Mathieu de la Gorce "prieur claustral" du "prieuré royal de Badeix" afferme pour huit années les biens de Badeix à Martial Vallade, marchand, habitant Mérigaud de la paroisse de Saint-Etienne-le-Droux (Saint-Estèphe), sous la caution de Méry Danède, marchand d'Abjat. Comme pour le bail du moulin, l'acte comporte de nombreuses clauses et réserves - près d'une vingtaine.

Concernant les revenus du Badeix, le prieur gardera les rentes, ses droits de lods et ventes et de prélation, le casuel de la frairie du 6 mai. Mathieu de la Gorce se réserve sa chambre, antichambre, celle "de l'oiseau" et celle de sa servante, l'usage de la cave, de la salle, de la cuisine, du bûcher

et du grenier, ainsi que le mobilier qui les garnit. Il fournira à Vallade un petit cheptel (cinq vaches, des cochons, vingt-sept brebis et huit moutons), à condition que les porcs aillent chercher leur nourriture dans les bois qui entourent l'étang et ne mangent pas dans la cuisine, ni dans la salle.

De son côté, le fermier rendra de menus services au prieur : il le nourrira quand il sera à Badeix, lui fournira un sac de châtaignes (et des plus belles !) ; il prendra soin de son cheval dans les prés et à l'écurie⁴⁴ et surtout veillera à ne pas "tenir cabaret" ni à vendre du vin au prieuré. Vallade enfin, devra prendre soin des étangs, de la serve de Beauclaire et ne pas couper les arbres. L'afferme lui coûtera six cent soixante livres qu'il devra verser à la résidence du prieur à Limoges⁴⁵.

La Révolution à Badeix

La Révolution n'oublie pas le vallon de Badeix, son prieuré et ses étangs. Vallade rappelle au district de Nontron, le 24 décembre 1790, le contrat d'afferme de 17864. Deux mois après, le 26 juin 1791, la municipalité de Saint-Etienne-le-Droux apprend, par le directoire de Nontron, que le "cydevant" prieur de Badeix désire vendre le mobilier du monastère et décide d'en faire l'inventaire. Ce document est intéressant. Il nous montre la relative pauvreté et l'absence de plus en plus fréquente de Mathieu de la Gorce. Dans les salles s'entassent cabinets et buffets, six tables, cinq fauteuils, quinze chaises (bonnes et mauvaises). Les armoires sont garnies de deux douzaines de draps, quinze nappes et cinquante-six serviettes ; la vaisselle est d'étain : bobèches, chandeliers, écuelles, quatorze plats, trente-cinq assiettes et deux carafes de cristal. L'inventaire énumère les plats de "caillou", les vingt assiettes de "fayance", les bouteilles de "vaire" et un grand nombre de poëllons, tourtières et poissonnières, écumoire, "broches à rôtir", le fusil du prieur, ses ruches à miel, les cinq barriques (dont une à vinaigre) et les fûtailles de la cave, les draps d'étoupe de la servante.

L'église n'est pas oubliée : elle contient des tuiles creuses "sur et dessous les voûtes dépavées". L'inventaire est consigné par le prieur et le sous-secrétaire de la municipalité, Jean Parachoud4".

Le 26 mai 1791, tous les biens "cens et rentes, jardins, église, moulin, étang et dépendances" de Badeix étaient adjugés, moyennant 17 000 livres (19 178 livres avec les frais) à Guillaume Vallade aîné.

^{44.} Moyennant quoi le fermier pourra garder la fiente du cheval.

^{45.} A D.D. 3E 2409.

^{46.} Ibid. Q 122 (n 4 1) et Q830.

^{47.} Ibid. Q 867.

François Lageon, de Ballat, paroisse de Roussinac (Charente) avait, en vain, soutenu les enchères (Martial Vallade, le 25 avril suivant, sousafferme le moulin de Badeix à Pierre Janne pour cent quatre-vingt-dix livres. Le nouveau meunier fera gratuitement l'huile de noix pour le fermier et partagera avec lui le prix de la vente de l'eau du grand étang aux

maîtres des forges",

Un deuxième inventaire, effectué le 22 mai, (le prieur a déjà rejoint Limoges) constate que rien n'a été enlevé dans les chambres de Mathieu de la Gorce, de sa servante, du fermier Villariaud ; le procureur de la commune, Bayert, enferme dans un placard "les articles de la chapelle", des livres et appose les scellés ; il emporte avec lui le calice et la "pataine" (patène) qu'il s'engage à remettre "si le prieur veut dire la messe" ; les scellés seront brisés le 6 juillet et le secrétaire ajoute qu'il a découvert deux aubes et une nappe d'autel, plus un pot à eau et sa cuvettes,

Le prieuré devient une exploitation agricole, certains bâtiments sont rasés. L'aile subsistante sert d'habitation aux nouveaux propriétaires, la salle capitulaire devient la cuisine pour les nouveaux colons⁸¹. Par la suite, la famille Bernard et ses descendants se partageront les bâtiments et le domaine

et le grand étang sera asséché.

Le "cy-devant prieur" a quitté définitivement Badeix le 16 mai 1791. après vingt-cinq ans de présence intermittente au prieuré. En longeant le grand brang, peut-être s'est-il souvenu que les Grandmontains avaient véeu dans cette vallée depuis plus de sept siècles.

Gaspard-Tyrce Mathieu de la Gorce fut arrêté pour avoir refusé de prêter le serment d'égalité (septembre 1792) et fut incarcéré au couvent de la Règle à Limoges (1793) puis à la Visitation (1796). Au concordat il fut nommé curé de Bessines (Haute-Vienne) et mourut à l'hôpital de Limoges le 6 août 180552.

M. de Verneilh, qui l'avait bien connu, a laissé de lui un portrait pittoresque : "c'était un religieux vif et emporté, grand preneur de tabac et très sévère dans ses principes, mais aussi un homme d'esprit et de bonne compagnie"53.

⁴⁸ Ibid. Q 880 (n 36).

^{49.} Ibid. 3E 2414.

^{50.} Ibid. Q 867.

^{51.} R. de Laugardière, Monographie de Nontron et de son canton, Périgueux, Laporte, 1889, p. 306.

Robert Bouet, Dictionnaire biographique, Le clergé du Perigord au temps de la Révolution française, Piegut, Imp. Deltaconcept, 1994, II, p. 56.

De Verneilh-Puyraseau, Mes souvenirs de soixante-quinze ans, Limoges, Imp. de Barbou, 1836, p. 88-89.



Peinture murale dite "à l'oiseau"

C'est quand les lilas refleurissent ou que tombent les bogues des châtaigniers qu'il faut s'aventurer dans les chemins qui mènent à Badeix. Le grand étang de neuf hectares asséché ne nourrit plus les carpes ; la source est toujours abondante et un saule pleureur se penche romantiquement vers la serve du vicaire, où pleuvaient il y a plus de deux siècles les injures les plus atroces ; la roue d'un moulin introuvable ne chante plus pour écraser les cerneaux du prieur ; la paille et le foin ont envahi l'église où les Bonshommes, sous leurs capuches, entonnaient matines ; des futailles et des cageots encombrent la basse salle que Jean Secret considérait comme "un chef d'œuvre de stéréotomie". Dans sa cellule, l'oiseau multicolore s'est tu à jamais.

Mais ce pauvre prieuré rural s'anime, quand le brouillard se déchire ; sur la terre des morts "commencent à s'apprendre" des choux vigoureux et des pervenches ensoleillent le granit des murailles ; un bon chien jappe, des poules naines caquettent, une porte ogivale s'ouvre et des visages aimables vous convient "à finir d'entrer". Et l'on ne tardera pas à vous offrir, sous les voûtes et entre les piliers, un bocal de cerises, celles-là mêmes (ou leurs petites filles) que dom Gibou dégustait, voici deux cent cinquante ans, à l'aide de ses entraîne-mignonnes.

Au moment où va être imprimé cet article ; je trouve, aux Archives départementale, un "extrait des feux qui sont dans la paroisse de Saint-Estèphe", daté de 1680. Le bourg comprenait 10 feux (cinquante personnes environ), le Badeix, 8, le moulin de Badeix un seul. On relève 18 feux à Lapouge, 17 à "Lacaux Jammet", 16 au Bridarias, 13 à Fissard. Des ménages de meuniers se trouvaient au Grand-Etang, les Petits Moulins, Liniéras, le Moulin tondu, le Moulin de la Franche. (A.D.D. IV E 101)

Je remercie la famille Danède de son si aimable accueil, Martine Larigauderie, Jean-Pierre Bitard et Dom Becquet, O.S.B., pour leurs communications et le docteur Jacques Brachet pour les illustrations de cet article. (photographies: Dr Jacques Brachet (sauf indication contraire))

Bibliographie

- Dom Jean Becquet, Etudes grandmontaines, amis du pays d'Ussel, 1998.
- Robert Bouet, Dictionnaire biographique, le clergé du Périgord au temps de la Révolution française, Piégut, Deltaconcept, 1994.
- Chanoine Brugière, L'ancien et le nouveau Périgord, archives diocésaines de Périgueux.
- A. de Dion, "Quelques prieurés grandmontains", Bulletin monumental, 1874.
 - "Architecture de l'ordre de Grandmont", ibid., 1876.
- M. Fougerat, "Les celles grandmontaines de France", Cahiers grandmontains, nº 3.
- A. Grézillier, "Vestiges grandmontains", in Bull. Sté Arch. et Hist. du Limousin, t. 86.
- Groupe d'études et de recherches sur les Grandmontains,
 - L'ordre de Grandmont: monuments grandmontains ouverts au public.
 - Règle et coutumier de Grandmont.
 - La société laïque à travers les textes de Grandmont.
- L. Guibert, "Destruction de l'ordre de Grandmont", ibid., t. 25.
- Ribault de Laugardière, Monographie de Nontron et de son canton, Périgueux, Laporte, 1889.
- Abbé Lecler, "Histoire de l'ordre de Grandmont", Bull. Sté Arch. et Hist. du Limousin, t. 57 à 60.
- Jean Secret, "Les églises en Dordogne de l'ancien diocèse de Limoges", in B SHAP, 1952, t. LXXIX.
- "Les prieurés grandmontains du diocèse de Périgueux. ibid., 1953, t. LXXX.
- Félix de Verneilh, "L'architecture de la Dordogne comparée à celle du Calvados", Bull. monumental, 1850.

Réflexions à propos des six bas-reliefs de l'église paroissiale de Brantôme

par Paul DUBUISSON

De quelle église s'agit-il ?

Lorsqu'à Brantôme, on parle d'église paroissiale, il n'est pas inutile de préciser de quelle église îl s'agit ; en effet, l'église paroissiale actuelle est couramment appelée "église abbatiale". Cette église a en effet été pendant plus de mille ans, l'église de l'abbaye bénédictine Saint-Pierre de Brantôme.

Mais il ne faut pas oublier qu'au moment où, en 768, Pépin le Bref expropria littéralement cette église de la communauté chrétienne de Brantôme, pour l'affecter à l'abbaye, elle pouvait bien déjà exister depuis quatre siècles environ (nous conservons encore des manifestations de son existence à ces époques), il fut créé alors, artificiellement, dans un tout petit hameau excentrique, une paroisse de remplacement du nom de Saint-Pardoux de Feix (toujours dénommé "Le Petit Saint-Pardoux") qui, effectivement va rester paroisse jusqu'à la

Révolution ; depuis le VIII siècle, il n'existait donc plus qu'une seule paroisse à Brantôme... du moins jusqu'au XVI siècle ; à ce moment, en effet, pour remédier à cette situation anormale, le cardinal Amanieu d'Albret, premier abbé commendataire de Brantôme, se crut obligé de construire une nouvelle église (Notre-Dame) dans le bourg, en face de l'abbaye, en créant une deuxième paroisse pour la cité et les environs immédiats ; et celle-ci resta seule paroisse après la disparition du "Petit Saint-Pardoux" à la Révolution ; mais l'église en fut désaffectée à son tour à la fin du XIX siècle, après la belle restauration de l'église abbatiale par Abadie, celle-ci reprit alors son rôle primitif de seule église paroissiale, avec ses deux anciens titulaires : Notre-Dame et saint Pierre.

Ressemblances

Ce rapide rappel n'est pas inutile, car nous verrons que l'étude de ces bas reliefs nous amènera à rappeler les circonstances de cette évolution historique ; c'est là un premier caractère de ressemblances entre ces bas-reliefs.

Ils ont entre eux une deuxième caractéristique commune c'est (malheureusement) leur très mauvais état de conservation qui peut nous faire craindre pour leur avenir!; enfin, malgré leurs différences, on reconnaît, au premier coup d'œil qu'ils peuvent être classés deux par deux, tant à cause de la façon dont ils sont réalisés qu'à cause de l'époque à laquelle on peut rattacher leur exécution.

PREMIERE PARTIE

Sur les deux bas-reliefs extérieurs

Leurs ressemblances

Nous commençons par ces deux bas-reliefs de pierre qui ont été (malheureusement) réinsérés dans le mur à l'extérieur de l'église, côté chœur, vraisemblablement lors de la restauration du XIX siècle ; ce sont

Lors de cette publication, les deux bas-reliefs de bois doré, dont il est fait état en 3° partie, ont été restaurés.

les plus ignorés aussi bien des historiens que des visiteurs et des autochtones brantômais. Leur intérêt historique pourtant est grand, bien qu'ils soient très difficiles à interpréter; nous nous contenterons d'émettre seulement des hypothèses sur leur sens et leur destination primitive.

Ils semblent avoir été réalisés tous les deux en pierre coquillère ordinaire du pays, ce qui a facilité leur dégradation, en particulier à cause de ce qu'on appelle la "maladie de la pierre" dont ils ont eu à souffrir et qui a fait disparaître complètement tous les détails de la sculpture ; tous les deux sont inscrits dans un cadre formant bloc monolithe avec la sculpture, (à l'exception du plus grand dont le haut est constitué par un arc en plein cintre de pierre différente, dont nous parlerons). Ce n'était donc pas des statues à placer sur un piédestal mais plutôt des genres de tableaux en relief à insérer dans une construction.

Le monolithisme que nous venons de signaler n'est pas absolu puisque les parties les plus difficiles à sculpter, ont été réalisées dans une pierre différente pour être ensuite insérées dans le panneau : ceci est très visible en ce qui concerne la tête du plus grand des bas-reliefs ; la tête de l'autre, malheureusement est tombée, ne laissant que le logement carré dans lequel elle était placée ; d'ailleurs, nous voyons un autre trou carré, plus petit, ayant certainement même fonction, sur le corps de celui qui a conservé sa tête ; nous en traiterons plus loin.

Cette technique particulière concernant la réalisation des parties les plus difficiles à exécuter indépendamment des surplus de la sculpture, nous rappelle la pratique de nos ébénistes modernes qui demandent, à des artisans sculpteurs spécialisés, de réaliser les décorations qui vont orner certaines parties du meuble ; le travail est fait d'après des modèles choisis sur un catalogue qui peuvent être plus ou moins modifiés.

A la belle époque gallo-romaine, on voit des sarcophages ornés de bas-relief pouvant venir d'Italie, ce qui a pu nous valoir parfois des sujets païens représentés sur des sépultures chrétiennes (il y a pu y avoir aussi continuité d'emploi du paganisme au christianisme...); plus tard, les carrières des Pyrénées (ou d'ailleurs) ont fabriqué des chapiteaux (ou des autels) en série plus ou moins bruts de fabrication (le genre de chapiteau de grès qui reste dans la salle "hypogée" du clocher, et l'autel de marbre gris se trouvant au musée de Périgueux, qui peuvent être datés du VI° siècle, sont des exemples brantômais de ce commerce).

Seule la tête rapportée qui nous reste de l'un de ces bas-relicfs est d'une pierre différente du surplus qui ne semble pas provenir d'un gisement proche de Brantôme (pierre de Paussac, par exemple, dont la finesse équivaut à la célèbre pierre charentaise de Chazelle très appréciée des sculpteurs); ceci tendrait à nous prouver que les ateliers spécialisés pouvaient être assez éloignés du pays, ou bien qu'ils se déplaçaient, à la demande, avec un stock de pierre spéciale à laquelle ils étaient habitués.

1- Le plus grand bas-relief

L'ensemble de ce bas-relief (dimension approximative sans le cadre H 126, L 50) représente un personnage assis, de face, avec tunique longue, le picd droit (chaussé) légèrement en arrière par rapport à l'autre ; l'avant-bras droit est écarté du corps, tandis que le gauche semble être plutôt appuyé sur le genou ; la photo de la tête, réalisée en lumière rasante, nous a révélé une très belle sculpture qu'il est impossible de reconnaître en vision directe (ce qui tendrait à prouver qu'en archéologie, il n'y a pas que la photo aérienne qui est utile) ; l'examen de l'arrière de la tête nous permet de constater combien la cavité (carrée) d'insertion a été minutieusement préparée pour la recevoir ; on peut reconnaître l'existence d'un collier de barbe, courte et frisée, passant au-dessous du menton, en accord avec la chevelure, elle aussi courte et frisée.

S'agirait-il de saint Pierre ?

Ce personnage nous a fait penser à une représentation de saint Pierre et le style de la sculpture de la tête, et de la coiffure en particulier, semble devoir nous obliger à faire remonter l'époque de la réalisation à une période où l'influence romaine est encore bien présente dans l'art ; nous allons donner les arguments qui militent dans ce sens, certains tenant à la réalisation elle-même de la sculpture et à l'église à laquelle elle est associée ; d'autres étant tirés de considérations extérieures et qui n'en restent pas moins très intéressantes.

Nous pensons qu'il ne peut y avoir de contestation sur l'allure de cette tête, telle qu'elle ressort de la photo que nous avons obtenue, avec le style de chevelure que nous avons décrit, et qui ressemble à l'un de ces portraits d'empereurs romains si expressifs pour lesquels on n'a que l'embarras du choix : Adrien, au Louvre, Constantin (sans barbe) ou Julien ("l'Apostat") du IV° siècle ; rappelons-nous que les "barbares" sont toujours représentés typiquement avec des cheveux longs dont la mode s'était à ce point répandue

qu'en 416, elle fut officiellement interdite à Rome (en même temps que le port du pantalon ou des manteaux à manches); les envahisseurs et les Francs en particulier, prirent, de leur côté, si peu la mode romaine que lorsque Pépin le Bref, par exemple, voulut, en 751, prendre la place du dernier mérovingien Childéric III, il lui fit couper les cheveux en signe de sa déchéance, avant de le mettre dans un couvent...

Ce n'est pas parce que l'Empire romain d'Occident s'arrête en 476 que l'art de style romain changea brutalement, d'autant plus que l'auteur de la sculpture put vouloir représenter un personnage à l'antique (de l'époque, bien romaine, de saint Pierre) ; enfin précisons que ce que nous avons dit de la façon dont a été traité l'arrière de la tête pour être insérée dans un logement préparé, nous interdit de penser qu'il a pu s'agir du remploi de la tête d'une statue plus ancienne.



Saint-Pierre?

Nous trouvons un deuxième argument pour appuyer l'antiquité de ce bas-relief, c'est qu'il n'a pas d'auréole autour de la tête : certes, on a arrondi le cadre en un bourrelet (très finement sculpté) audessus de la tête, ce qui est manifestement un signe recherché de distinction, mais il n'y a pas d'auréole : celle-ci est apparue d'abord autour des représentations de la tête du Christ : elle a été ensuite généralisée sur la tête des saints (à Ravenne, semble-t-il surtout vers le VI^e siècle, avec l'influence orientale).

Ensin, l'allure générale de cette statue, malgré ses mutilations, nous apparaît comme tout à fait conforme aux traditionnelles représentations de saint Pierre, les plus anciennes : l'avant-bras droit qui manque, pourrait faire le geste de la

bénédiction, tandis que le gauche, reposant en partie sur les genoux aurait tenu les clés, attribut particulier de saint Pierre ; la représentation des clés (disparues) nous est suggérée par l'existence d'un trou carré subsistant sur le côté, comme nous l'avons signalé, et qui nous révèle que, comme pour la tête, ce travail de sculpture plus délicat aurait été confié à des sculpteurs spécialisés.

Ancienneté de l'église

Ce que nous savons, d'autre part, des origines de l'église de Brantôme (dont nous ne rappelons ici que quelques éléments) nous permet d'aller dans le même sens et, même, de proposer deux dates ou plutôt deux périodes de réalisation de cette sculpture, puisque nous éliminons l'hypothèse de sa contemporanéité avec la fondation de l'abbaye, trop tardive (deuxième moitié du VIII^e siècle) pour correspondre à son style.

La première date à laquelle nous pouvons penser est celle correspondant à la transformation de l'ancien temple païen (à Mercure) en église chrétienne ; c'est en 391-392 que les deux empereurs, Théodose et Valentinien, confirmèrent la fermeture officielle des temples païens dont les trésors avaient été confisqués au profit de l'Etat dès 331 ; ces temples, qui n'étaient pas destinés, comme les églises, à recevoir les assemblées des fidèles, devaient être modifiés pour être adaptés à leur nouvelle utilisation ; on détruisait la cella intérieure et on construisait des murs entre les colonnes extérieures ; (de nombreuses églises ainsi aménagées existent encore en Italie (Assise, Sicile...), et les fouilles modernes nous confirment ces aménagements).

Plusieurs arguments montrent qu'à Brantôme, il a pu en être ainsi dès cette période ; la tradition monastique (conforme à ce que nous apprennent souvent les fouilles récentes) disait que cette église était construite sur un temple "aux faux dieux" : la légende de saint Front évoque ce saint pénétrant à Brantôme dans le rocher pour détruire l'idole que les gens allaient y adorer et le nom de "Crô de la Boboïo", qu'on peut traduire "caverne de l'idole" s'est transmis à Brantôme jusqu'à nos jours ; le nom des titulaires de l'église (Notre-Dame et saint Pierre) confirme que cette église a reçu ces noms avant la vogue des saints (notamment saint Etienne, saint Martin) venue à partir du Ve siècle ; ils évoquent à n'en pas douter cette première réunion des chrétiens à Jérusalem après le départ du Christ, au "Cénacle" avec la présence de la Mère du Christ et les discours de Pierre le responsable ; enfin, on doit noter certains aménagements réalisés près de l'endroit où coule toujours l'ancienne fontaine sacrée celte (qui sera appelée Saint-Sicaire à partir du VIII siècle) dans la cour de l'abbaye : je veux parler de l'amorce d'un grand are en plein cintre qui subsiste, creusé dans le rocher avec une décoration de demi cylindre (considérée comme très primitive) et la voûte surbaissée et les colonnettes, aussi creusées dans le rocher, (dont les chapiteaux sont de simples rectangles plats) formant une niche autour de la fontaine ; il semble normal de penser que ces aménagements purent être faits pour utiliser ces lieux comme fonts baptismaux, puisque alors les baptêmes se faisaient par immersion dans des constructions spéciales près de l'église,

Tout cela peut paraître bien normal et logique, aussi nous ne pourrions nous étonner qu'au moment de ces aménagements (que nous pourrions dater de la fin du IV siècle, début du V siècle) on ait eu l'idée de placer une statue de saint Pierre à l'entrée de cette nouvelle église, comme celle de notre bas-relief.

La deuxième période au cours de laquelle nous pensons qu'il est possible d'envisager l'installation de cette statue serait le début du VIs siècle, lors de la renaissance mérovingienne, après la victoire de Clovis à Vouillé (507) qui chassa les Wisigoths en Espagne; il y avait alors en Périgord l'évêque Chronope de Périgueux, loué dans son épitaphe, pour son travail de rénovation de l'Eglise (et des églises) après les dures persécutions des Wisigoths (notamment d'Euric II à partir de 467); c'est de cette époque qu'on peut dater à Brantôme: l'autel de marbre gris à rebord (musée de Périgueux), la châsse à lames d'argent des recluses martyres Galla et Mena qui resta en l'église jusqu'en 1791, et très probablement les types de chapiteaux de grès dont un exemplaire reste dans la salle hypogée du clocher. Nous ne pensons pas pouvoir retarder d'avantage qu'en ce début du VIs siècle la réalisation de ce bas-relief (représentant saint Pierre?) pour les raisons indiquées ci-dessus et notamment à cause de la construction de la nouvelle "basilique" ordonnée par Charlemagne en 769.

2- L'autre bas-relief extérieur. Il y avait une statue de saint Pierre à l'entrée de l'abbaye.

Ce deuxième bas-relief se trouve sur la face latérale de l'église et ressemble au premier comme nous l'avons dit plus haut ; il est plus petit (dimension approximative sans le cadre H 135 x L 57) et ne possède pas de cintre sur le haut ; techniquement, il semble qu'il porte les traces de deux couches de badigeons (jaune, puis noirâtre) qui pourraient avoir été appliquées pour lutter contre les "maladies de la pierre" ; malgré le très mauvais état de cette sculpture (la tête est tombée et à sa place, il ne reste que l'alvéole dans laquelle elle était fixée... ceci nous montre, au moins, qu'elle a été fabriquée, selon les même techniques que la précédente ; on peut cependant reconnaître que le sujet est en position de jambes fléchies, les mains soutenant le linteau du haut, les paumes tournées vers le haut ; on peut même noter que le vétement court laisse voir les jambes et les bras nus.

Il est naturellement très difficile de proposer une interprétation de cette sculpture ; on peut penser à certaines statues (beaucoup plus tardives) ayant les mains dans la même position (atlantes) ou à ces personnages représentés parfois sur la face d'un pilier séparant deux parties d'un portail



d'entrée, et supportant le linteau des portes au-dessus duquel se développent les sculptures du tympan, (comme à l'entrée de Beaulieu-sur-Dordogne); mais nous ne pouvons, à mon sens, absolument pas retenir des époques aussi basses à cause des très grandes ressemblances avec l'autre bas-relief et ses caractères très anciens.

Nous attachons un prix particulier à une remarque qu'on peut faire, touchant ces deux bas-reliefs réinsérés curieusement sur l'extérieur de l'église rénovée : il a fallu des raisons bien profondes et convaincantes pour qu'Abadie, le fameux restaurateur de Brantôme au XIX^e siècle, accepte de les conserver et de les exposer ainsi, c'est qu'ils pouvaient représenter

une grande valeur archéologique (nous pensons à leur haute antiquité), ou une valeur religieuse très sérieuse qui aurait justifié une insistance particulière du curé d'alors et de ses paroissiens (nous pensons à saint Pierre, titulaire de l'église et de l'abbaye).

"Simon, tu t'appelleras Pierre, et, sur cette pierre, je bâtîrai mon église"

Nous voudrions émettre ici une hypothèse - dont nous sommes conscients de la très grande fragilité - au sujet d'une possible interprétation de cette sculpture que nous conjuguerions avec la précédente : l'évangile en effet rapporte que le Christ a dit à Simon, l'un de ses Apôtres, que, désormais, il s'appellerait Pierre et que, sur cette pierre, il bâtirait son église ; on pourrait penser à l'illustration de cette parole par la double représentation du même personnage : d'une part, (dans sa tenue de pêcheur, en tunique courte) soutenant la pierre sur laquelle doit être construite l'église, et, d'autre part, l'autre bas-relief, qui aurait pu être placé au-dessus du précédent, où saint Pierre figure en tant que chef de cette Eglise, avec les clés, symbole de l'autorité, ; on pourrait même concevoir que le bas-relief de Simon-Pierre aurait pu être le pilier central d'un portail d'entrée de l'église, en supportant le linteau au-dessus duquel serait placé l'autre bas-relief (saint Pierre) dans un tympan dont il aurait occupé le centre...

En terminant sur ce sujet, nous croyons devoir rapporter ici l'anecdote que Vincent Fournier (fils de Jean (alias Romarin) Fournier, huissier à Brantôme pendant la Révolution), devenu notaire à Paris, raconte dans son livre Curiosité et indiscrétion - à Paris (1824); nous trouvons dans les premiers chapitres de cet ouvrage des choses prodigieusement intéressantes sur les dernières années de l'abbaye de Brantôme (et les débuts de la Révolution en Périgord) puisqu'il était à l'école des "bons moines" auprès desquels il se rendait chaque jour pour ses études ; il nous dit que les révolutionnaires de Brantôme jetèrent un jour à la rivière une statue de saint Pierre se trouvant à l'entrée du monastère, en face du pont, dont on les avait persuadés qu'il s'agissait de la représentation d'un tyran antique ! Cette histoire n'a aucune raison de n'être pas authentique ; ce que nous raconte Vincent Fournier sur cette période est direct et porte la marque de la simplicité journalière. Elle pourrait expliquer le martèlement assurément volontaire dont a été l'objet le cintre de pierre entourant la tête du premier de ces bas-reliefs dont nous avons parlé. On pourrait imaginer - hypothèse toute gratuite - que c'est cette antique statue de saint Pierre qui aurait été la victime de cet exploit révolutionnaire ; celle-ci placée, auparavant à l'entrée de l'ancienne église, aurait pu avoir été déplacée lors de la fondation de l'abbaye au VIIIe siècle ; rappelons-nous qu'alors, on reconstruisit une nouvelle église et qu'il était logique de placer cette vénérable statue à l'entrée même du monastère (qui, rappelons-le, avait pris le nom de Saint-Pierre...).

La piété des gens de Brantôme n'aurait pu laisser cette statue dans la rivière après la Révolution - ou même dès la "réaction thermidorienne" et on pourrait s'expliquer ainsi peut-être la réinsertion dans le mur de l'église lors de sa restauration par Abadie ; trop de souvenirs religieux et archéologiques y étaient attachés...

Ces mêmes raisons nous font regretter, qu'actuellement ces deux basreliefs, incontestablement vénérables en les appréciant même d'un seul point de vue patrimonial, soient si dangereusement exposés à toutes les pollutions de notre monde moderne.

DEUXIEME PARTIE

Sur les deux bas-reliefs de l'entrée de l'église

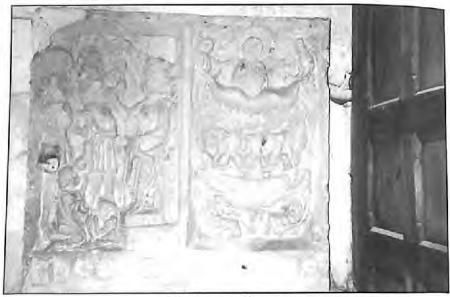
Au contraire des deux précédents, ces bas-reliefs sont à l'intérieur et à l'entrée de l'église ; l'un sous le porche au-dessus d'un ancien chapiteau aménagé en bénitier, et l'autre dans l'enceinte du baptistère ; ils sont de dimensions bien plus réduites, respectivement : H 75 x L 80 et H 60 x L 54 ;

ils se ressemblent suffisamment pour être traités dans la même partie : tous les deux sont travaillés dans une matière assez particulière, qui semble être du grès ocre, dont la dureté ne les a pas mis à l'abri de cassures ; tous les deux sont monolithes, y compris le cadre très en relief dans lequel ils sont inscrits et ils semblent avoir été revêtus d'une couche de peinture ocre rougeâtre ; ces techniques particulières nous confirmeraient qu'ils pourraient avoir été l'œuvre d'artisans spécialisés, éventuellement ambulants, voyageant avec leur pierre spéciale et travaillant à la demande d'après des catalogues de dessins qu'ils proposaient à leur clientèle.

1- Le Massacre des saints Innocents

Le plus grand de ces deux bas-reliefs représente le "Massacre des Innocents" raconté au début de l'évangile de saint Mathieu, sujet auquel on peut s'attendre dans un pays ayant reçu des reliques d'un de ces petits saints, patron de la paroisse, appelé "Saint-Sicaire".

Il est séparé en deux parties bien distinctes par un relief identique au cadre périphérique : à gauche, les enfants tués par les soldats, les mères aux pieds d'Hérode, et, de l'autre côté, les âmes de ces petits saints accueillis en Dieu. Sur la base élargie du cadre, on remarque des alvéoles peu profondes, de formes inégales et arrondies aux angles ; il est difficile de comprendre leur utilité ; on peut se demander si elles n'avaient pas pu servir à insérer des lettres (d'émail ou de cuivre) permettant d'écrire Sancte Sicarii ; nous



Le Massacre des Innocents

penserions à du cuivre, plutôt qu'à de l'émail car la disparition de l'inscription pourrait s'expliquer de la même façon que l'argent de la châsse des saintes Menna et Gala (ou des autres châsses de l'église) ayant été envoyé au district révolutionnaire de Périgueux, dès 1791... à moins que ce ne soit plus tard lors de la mission du conventionnel Lakanal chargé des collectes des métaux et du salpêtre.

Saint Mathieu plus authentique que certains auteurs modernes

Les deux autres bas-reliefs dont nous nous occuperons dans la troisième partie se rapportent eux aussi à saint Sicaire, aussi nous sommes obligés de nous attarder sur ce Massacre des Innocents. Ce que relate saint Mathieu est tout à fait conforme à ce que l'histoire nous apprend de l'état d'esprit d'Hérode, il s'agissait pour lui de faire disparaître un possible rival (un "roi") recherché par ces astrologues venant des déserts de Transjordannie et que nous appelons "rois Mages"; pour ce motif, il donna l'ordre de tuer tous les enfants de moins de deux ans de la région de Béthléem.

Nous sommes étonnés que des écrivains contemporains (se disant parfois d'inspiration chrétienne) se soient cru obligés de rejeter ce récit de saint Mathieu en utilisant parfois des "critères" à la mode qui préfèrent s'éloigner des faits concrets pour s'en tenir à des raisonnements théoriques (et subjectifs, quoiqu'on veuille en dire) au nom desquels ils admettent ou rejettent ce qu'ils trouvent écrit dans un texte ; on peut montrer qu'en adoptant ces mêmes principes, il est possible d'aboutir à des conclusions inverses ; en effet, on pourrait dire qu'on ne voit pas pourquoi saint Mathieu aurait pu avoir eu l'idée d'inventer au début de l'évangile du Christ, (chargé d'annoncer l'amour de Dieu et des hommes), un aussi épouvantable massacre s'il n'avait pas eu réellement lieu ; d'ailleurs, certains ne se privent pas de reprocher au Christ d'avoir été la cause de ces morts - pendant que lui-même fuyait vers l'Egypte! - La réaction d'un écrivain voulant travestir la réalité aurait été bien plutôt de passer sous silence ce massacre s'il avait vraiment existé, plutôt que de le mettre en exergue s'il n'avait pas eu lieu...

Une objection plus normale, consiste à remarquer que Flavius Josèphe (fin du I^a siècle après Jésus Christ) très intéressant pour connaître cette époque, n'a pas relaté, dans la liste des crimes commis par Hérode, ce massacre des petits enfants de Bethléem; on peut dire que, dans le but qu'il poursuivait en s'adressant aux romains dont il était devenu le collaborateur. la mort de quelques dizaines d'enfants de Judée ne pouvait pas particulièrement servir la cause qu'il soutenait; d'ailleurs, il ne prétend nullement avoir voulu épuiser la liste de toutes les cruautés d'Hérode.

En ce qui concerne saint Mathieu, on peut encore exprimer deux choses qui répondent à toutes objections quelles qu'elles soient : c'est d'abord, de se rendre compte que des frères, des sœurs, des parents des enfants massacrés existaient encore au moment où Mathieu réunissait les diverses prédications et histoires rapportées par les apôtres après la mort du Christ, en araméen, cette langue du pays dont il était originaire : quelle profanation aurait été le travestissement de la vérité! En deuxième lieu, c'est de prêter attention à la suite de ce qu'il a écrit (ce qu'on néglige souvent), citant quelques versets du prophète Jérémie (31 - (15)).

"Dans Rama, s'est fait entendre une voix, Qui sanglote et se lamente... C'est Rachel qui pleure ses enfants : Elle ne veut être consolée, car ils ne sont plus"...

Ce texte est très intéressant, non sculement à cause des sentiments exprimés (cette douleur si profonde qu'elle refuse la consolation !) mais aussi à cause de ce qu'évoque Rachel et son tombeau : Rachel, épouse de Jacob est morte à la naissance de Benjamin (Gen. 35 (19.20)) et son tombeau se trouve actuellement sur le territoire de Béthléem ; c'était l'aïeule d'Ephraïm et de Manassé, massacrés et déportés avec leurs hommes par les Assyriens ; ce texte de Jérémie pourrait normalement être lu dans la région au moment des funérailles, et particulièrement en cas de mort d'enfants : il était donc particulièrement adapté à notre circonstance le fait que, Mathieu fasse cette citation sans aucun commentaire simplement comme un rappel, pourrait s'expliquer par le fait que les gens auxquels il s'adressait, savaient bien de quoi il s'agissait ; de plus, si nous lisons le texte de Jérémie, d'où ce verset est extrait, nous constatons que tous les autres versets sont consacrés à glorifier Dieu dans la joie pour le retour des captifs et la suite immédiate de ce qu'a reporté saint Mathieu est "ainsi parle Yahvé : cesse ta lamentation ; sèche tes yeux, car il y a une compensation pour ta peine. Ils vont revenir du pays ennemi"...; nous pourrions dire aussi que Mathieu a jugé inutile de rapporter la suite de ce texte, son public sachant bien que ces paroles d'espérance suivaient les paroles de douleur qu'il avait transcrites.

En tous cas, et ceci nous ramène à notre bas-relief de Brantôme - celui-ci a tenu compte de l'aspect espérance de ce drame, puisque, comme nous l'avons dit, toute la partie droite, représente les enfants - ou leurs âmes - accueillis en Dieu (ou dans le "sein d'Abraham") dans leur vie éternelle ("dies natalis" jour de la naissance, selon l'expression des premiers chrétiens parlant de leurs martyrs).

Le Massacre des Innocents dans l'art occidental et oriental

Le Massacre des Innocents a été un sujet très abondamment traité dans l'art, tant en sculpture qu'en peinture de toutes époques, et aussi bien en Occident qu'en Grèce et en Orient ; nous pouvons prendre deux exemples, très différents, et qui, pourtant, nous montrent tous les deux des ressemblances avec le bas-relief de Brantôme : Au portail nord de Notre-Dame de Paris, nous avons un Massacre des Innocents (à la sculpture très réaliste, notamment dans l'expression des visages) dans lequel nous reconnaissons les mêmes types de costumes des mères des petits enfants et le même type de côte de maille pour les soldats : ces vêtements de protection ont la particularité d'enserter d'une seule pièce, comme des combinaisons de plongée, les bras, les épaules, le cou et la tête, ne laissant visible que la face ; à Brantôme, sur les quatre soldats représentés nous ne pouvons constater ces particularités que pour un seul, les trois autres ayant été victimes de choes leur ayant enlevé la face ; Hérode semble avoir lui aussi reçu un coup sur la barbe et un autre sur la couronne, mais sans avoir été mutilé ; il reste inspiré par un diable qui lui parle à l'oreille gauche, pointant sa main droite en direction des soldats pour donner ses ordres et croisant le pied droit sur le genou gauche d'un air complètement désinvolte par rapport aux supplications des mères des enfants implorantes à ses pieds ; cette attitude si insolente d'Hérode se retrouve plusieurs fois dans des bas-reliefs d'églises d'Espagne ce qui dénote une cortaine stéréotypie du traitement de ce sujet.

Les mères des enfants massacrés ont un voile enserrant la tête avec un bandeau sur le front et passant sous le menton, à la mode du temps d'Aliénor d'Aquitaine et qui semble inspiré de la mode arabe (une des conséquences des croisades en Occident); tout le monde s'accorde à dater ces bas-reliefs du XIII' siècle, ce qui convient tout à fait à Brantôme, cette époque correspondant à la reconstruction du chœur et des voûtes de l'église (au moins en partie) en style "Plantagenêt" consécutive aux destructions des "paillers" en 1183.

Le deuxième exemple que nous prenons maintenant, parmi les nombreuses représentations du Massacre des Innocents dans le monde Oriental, est une des fresques de la petite église de Kritsa, en Crète (tout près de ce village, très visité par les touristes, à cause de son artisanat) dans laquelle nous remarquons que les corps des enfants tués sont brandis au bout des piques qui les ont transpercés, au-dessus de la tête des soldats ; nous retrouvons dans le bas-relief de Brantôme cette même tragique représentation ; en outre, dans cette même fresque, on voît dans l'angle droit, Rachel - du texte de saint Mathieu que nous avons cité - qui présente à l'intérieur d'un grand voile les têtes (ou les âmes) de ses enfants

massacrés; cette présentation remarquable, quoique assez courante au moins en Orient, est évidemment à rapprocher de ce que nous voyons dans la partie droite du bas-relief de Brantôme sur deux niveaux : trois petits personnages (les âmes des enfants?), debout les mains jointes, semblant joyeux, le bas du corps caché par le voile que tiennent deux anges de chaque côté; au-dessus, deux anges tiennent également un voile (ondulant) dans lequel se trouve semble-t-il le Christ (auréole avec une croix?). On dit parfois que les âmes rejoignent "le sein d'Abraham"; on peut effectivement voir, au portail sud de Moissac (première moitié du XIIe siècle) un énorme Abraham assis dans un grand fauteuil enveloppant l'âme d'un juste dans son manteau, sur sa poitrine; (cette tradition venait-elle en Occident d'une influence orientale?); en tous cas, à Brantôme nous constatons une inspiration commune.

On peut estimer qu'il est assez exceptionnel de trouver une paroisse ayant comme patron un tout petit enfant - tué par la cruauté des hommes - et palestinien de surcroît! Ce dernier caractère pourrait expliquer combien cette représentation a cherché à évoquer un style oriental.

2- Le baptême du Christ

Nous avons dit que la technique de réalisation de ce deuxième basrelief de l'entrée de l'église est semblable au premier (ce qui nous fait



Le baptême du Christ

proposer la même époque de confection - début du XIII° siècle); mais il n'a qu'un seul panneau et représente le baptême du Christ, ce qui est normal puisqu'il est fixé dans le baptistère. On remarque que le cadre qui l'entoure a fait l'objet de petites perforations comme on peut en voir autour des niches se trouvant parfois sur la façade des maisons pour fixer des grilles de protection empêchant le vol de la statuette placée dans la niche; on ne comprend pas qu'ici, il y ait eu pareille nécessité puisqu'il s'agit d'une sculpture monolithe mais peut-être a-t-on voulu éviter un martèlement de ce bas-relief, après que l'autre, que nous venons de décrire, ait été abîmé (tête des soldats brisées et tête d'Hérode attaquée)?

Baptême par aspersion

Le baptême du Christ est représenté avec trois personnages ; au milieu le Christ ; à droite Jean-Baptiste ; à gauche un ange. On est frappé dès le premier abord par le fait que le Christ n'est pas baptisé par immersion (comme on le voit encore dans la représentation du baptême de Clovis, à la fin du Va siècle); Jean baptisait dans les eaux du Jourdain et parfois, pour faciliter la représentation de la scène en laissant le Christ à peu près du même niveau que Jean-Baptiste, les artistes ont fait gonfler les eaux en forme de cloche, leur permettant ainsi de monter artificiellement jusqu'à ses hanches : ici, rien de tel, on a respecté, sans doute possible, le rite d'un baptême par aspersion, l'eau étant versée au moyen d'une soucoupe sur la tête. Jean-Baptiste est représenté traditionnellement, revêtu d'une peau d'animal qu'il relève légèrement de son bras gauche ; on dirait que l'auteur a voulu représenter comme une expression de parrainage à l'égard du Christ, car on voit son pied gauche avancé pour toucher les pieds du Christ ; rien n'est montré concernant la voix du Père qui s'est fait alors entendre d'après le récit évangélique : l'ange pourrait tenir ce rôle puisqu'il symbolise les rapports entre Dieu et l'homme : il tient la tunique du Christ dont il cache la nudité avec l'une des manches mais on doit remarquer que l'artiste lui fait esquisser un sourire, qui, bien sûr, fait penser à l'ange de Reims (qui ne semble pas être seul dans ce cas) ; le XIIe et le XIIIe siècles voyaient les rapports de Dieu et de l'homme à travers un sourire, c'est ce que la pensée moderne exprime, je pense, en parlant de la tendresse de Dieu...

Une église abbatiale encore un peu paroissiale...

Ce bas-relief, évidemment réalisé pour décorer un baptisrère nous prouve que cette église de l'abbaye de Brantôme possédait, au XIIIs siècle, un baptistère, alors que la fonction de baptiser aurait dû normalement s'exercer

dans l'église paroissiale qui était alors Saint-Pardoux de Feix, à un kilomètre de là environ : un couvent n'est pas fait, en principe, pour baptiser les nouveaux chrétiens du pays. Nous nous sommes expliqués sur ce problème, en étudiant les circonstances (qu'on peut qualifier d'assez anormales), se rapportant à la fondation de l'abbaye de Brantôme : le baptistère fonctionnant dans l'église abbatiale nous confirme l'existence de l'une de ces "anomalies" ; nous résumons ici rapidement ce problème : Pépin le Bref venait, après huit ans de guerre de faire assassiner le duc d'Aquitaine Waïfré en juin ou juillet 768 ; il va mourir lui-même en septembre de la même année à Saint-Denis ; entre les deux, il a fondé l'abbaye de Brantôme pour des raisons indéniablement politiques, pour sa situation géographique au nord de l'Aquitaine (comme il avait fondé auparavant des abbayes en Roussillon pour des motifs semblables) à une époque où il n'y avait ni château fort, ni bastide ; ce faisant il installa une abbaye dans un endroit vraiment peu à l'écart du monde : pour cela, il lui fallut confisquer l'église Notre-Dame et Saint-Pierre de la communauté de Brantôme (qui pourtant fonctionnaient depuis quatre siècles environ) ; il fit ainsi disparaître cette communauté en y substituant le hameau de Saint-Pardoux de Feix qui devint alors la paroisse de Brantôme.

Charlemagne qui n'était alors que Charles, roi d'Aquitaine, dut venir très rapidement dans cette région, à la mort de son père à raison, en particulier de la révolte du duc Hunold, père du duc Waïfré et, en 769, il eut à l'égard de Brantôme, une attitude manifestement conciliante qui nous révèle le mécontentement bien compréhensible des Brantômais : au lieu de la restauration de la vieille église gallo-romaine, il ordonna de construire une "basilique" nouvelle, avec la promesse d'y déposer les reliques de saint Sicuire (ce qu'il réalisera vraisemblablement en 778), et en exemptant l'abbaye de toutes taxes... L'église scrait donc assez belle pour recevoir des reliques (rare privilège!) et assez vaste pour que les gens de Brantôme puissent y assister aux offices, à côté des moines au lieu d'aller jusqu'à Saint-Pardoux de Feix ; l'existence d'un baptistère nous confirme qu'en fait, l'église abbatiale a dû un peu continuer à fonctionner comme une église paroissiale ; malgré toutes ces compensations, il faut croire que les Brantômais continuérent longtemps à ne pas être satisfaits puisque outre qu'ils ont toujours traité Saint-Pardoux de Feix de "Petit Saint-Pardoux", le cardinal Amanieu d'Albret, huit siècles plus tard, au début du XVI siècle, crut bien faire à l'égard des gens de Brantôme, pour inaugurer son rôle de premier abbé commendataire de l'abbaye, de construire une deuxième église paroissiale (Notre-Dame) pour le bourg et ses environs (en créant même une nouvelle paroisse !) ; il fallait bien pour cette difficile réalisation, la grande influence de ce seigneur mondain, célèbre pour sa connaissance de la danse... et aussi une bonne et grande fortune... que pouvait posséder un beau-frère Borgia,

Et c'est ainsi qu'un petit bas-relief du XIIIs siècle nous fait ressortir tout un aspect des relations de l'église abbatiale avec les gens de Brantôme au cours des siècles passés.

TROISIEME PARTIE

Sur les deux bas-reliefs du chœur

Les deux derniers bas-reliefs sont très différents des précédents, mais ils se ressemblent suffisamment entre eux pour qu'on n'hésite pas à les grouper dans une même catégorie ; ce sont des bois gravés peints et dorés entourés d'un premier cadre, orné de feuillage doré lui-même, entouré d'un deuxième cadre, leurs dimensions sont semblables (dimension approximative H 88 x L 187). Le cadre intérieur a ses quatre angles arrondis vers l'intérieur du tableau, en quart de cercle, ce qui laisse libre un certain espace par rapport au cadre extérieur (qui est rectangulaire) : il semble à l'examen, que cet espace a pu être occupé par une décoration (qui aurait disparu), l'emplacement ayant été "barbouillé"; on pourrait imaginer que la suppression volontaire de cette ornementation aurait pu résulter des lois révolutionnaires demandant de faire disparaître toute insigne "subversif" comme par exemple, les fleurs de lys ? Il faudrait supposer qu'il y ait eu là aussi peut-être, quelques armoiries ou évocation de l'Ancien Régime ; cette ablation pourrait expliquer que ces deux bas-reliefs aient pu franchir la période difficile de la Terreur de 1793-94.

Le sujet de ces deux tableaux se rapporte à saint Sicaire dont nous avons parlé à propos d'un des deux bas reliefs précédents ; l'un représente un Massacre des Innocents (dont l'exécution est bien différente de celle que nous avons déjà commentée), l'autre le don des reliques par Charlemagne à l'abbaye.

Le don des reliques de saint Sicaire par Charlemagne à l'abbaye de Brantôme

Nous commençons par celui-ci dont les différences avec l'autre sont très apparentes : alors qu'ici les soldats qui accompagnent Charlemagne sont habillés à la mode du temps de l'auteur du tableau, dans l'autre, on a représenté les costumes à l'antique ; le premier est très bien équilibré avec, à gauche, les moines derrière lesquels l'église abbatiale et son clocher, à droite la troupe de Charlemagne ; au centre, les reliques vers lesquelles se penchent à la fois l'abbé et Charlemagne. L'autre représente le Massacre dans un



Eglise de Brantôme. Bas relief. Massacre des Innocents.

désordre voulu et la plus grande diversité des attitudes, devant un fond d'architecture; enfin, bien que le sujet des deux tableaux se rapporte à saint Sicaire, le premier concerne l'histoire locale de l'abbaye de Brantôme, tandis que l'autre concerne l'histoire générale.

De Bethléem à l'abbaye de Brantôme

Nous sommes amenés ici à rappeler comment les textes et la tradition rapportent que ces reliques ont pu venir de Bethléem à Brantôme ; après le Massacre, on peut supposer que ces enfants (quelques dizaines ?) ont pu être enterrés dans un endroit commun au cours des funérailles que nous avons évoquées ; selon les coutumes de l'Orient, surtout concernant les cimetières. on peut penser que ce souvenir collectif a été conservé longtemps, malgré les déportations juives des premier et deuxième siècles (qui s'appliquèrent surtout avec beaucoup de rigueur à Jérusalem) ; en tous cas, au début du IVe siècle, à partir de 320, la mère de Constantin, Hélène, fit entreprendre de longues et minutieuses recherches en Palestine pour essayer de retrouver des souvenirs plus ou moins directs se rapportant à la vie du Christ ; de nombreuses "reliques" affluèrent d'abord à Rome (puis à Constantinople, après 330) et qui portèrent même sur des ossements malgré les anciennes lois romaines très sévères à ce sujet : c'est une des choses que les chrétiens firent changer, par dévotion pour leurs saints. Au sujet de la conservation des os dans le sol, on peut faire observer que lorsque le sol est favorable, la question ne se pose pas, comme on peut s'en rendre compte dans certaines fouilles préhistoriques où on peut retrouver même des os d'oiseaux ou de souris ; (en Sardaigne, et, dans certains sites de l'ouest de l'île, on a reconnu des cimetières de bébés premiers nés sacrifiés rituellement par les Phéniciens).

C'est le pape Etienne II qui offrit des reliques des saints Innocents à Pépin le Bref lorsqu'il vint lui demander en 754, de le défendre contre les Lombards ; il le sacra roi, ainsi que ses deux fils : les Lombards étaient des alliés traditionnels des Francs et Charles Martel avait refusé de s'engager contre eux en Italie : Pépin le Bref y consentit rapidement en imposant aux Lombards un pacte limitant leur ambition (la leçon ne fut pas assez sévère car il fallut récidiver peu de temps après) ; on peut dire que c'était là les premières guerres d'Italie dans lesquelles s'engageait le pays franc.

Le nom de Sicaire

Nous pensons que c'est à ce moment qu'un nom fut donné par Pépin le Bref à ces restes d'enfants ; la liturgie de l'Eglise officielle ne parle toujours que des "saints Innocents" (sans préciser de nom) tandis qu'on peut reconnaître en Sicaire un nom franc, comme Lothaire ou Clotaire (en latin : Sicarius, Lotharius...) : où les premières syllabes donnent le qualificatif du nom et le suffixe signifie que ce personnage est un spécialiste ou disposé à être célèbre à ce sujet ; (par exemple : célèbre à la guerre) ; nous trouvons dans Grégoire de Tours (fin VI siècle) un nom de Sichaire ; et le roi Dagobert (VII^e siècle) envoya un Sichaire comme ambassadeur en Bohème ; ce nom pouvait signifier "célèbre par l'épée" : on comprend qu'on ait pu attribuer ce nom à un petit enfant devenu un célèbre martyr par l'épée qui l'a tué ; Flavius Josephe (deuxième moitié du la siècle) s'est attardé, au moins deux fois, à nous entretenir de ces groupes de Sicarii (eux aussi célèbres par leur épée... de façon bien différente ?) qui sévissaient en Judée quelques années après la mort du Christ et dont nous pourrions dire qu'ils ressemblaient à des "maquis" insurgés contre l'occupation romaine et ceux qui collaboraient ; il décrit même le type d'épée recourbée qu'on appelait Sica.

Nous avons dit plus haut, en deuxième partie, comment Charlemagne, après la mort prématurée de son père Pépin le Bref offrit aux Brantômais des compensations pour essayer de faire passer les manières très cavalières qui furent employées manifestement pour fonder l'abbaye : le don des reliques (auxquelles, nous disent les textes, il attachait beaucoup de prix, les faisant l'accompagner à la guerre) fut une des bienveillances de Charlemagne ; on peut même penser que, s'il est dit qu'il remit les reliques "un certain temps après" avoir donné l'ordre de bâtir une nouvelle basilique, c'est qu'il voulut les

remettre dans une église neuve, ce qui put être réalisé après Pâques 778 où la cour vint au château de Casseneuil (demeure des ducs d'Aquitaine) pour l'accouchement de la reine Hildegarde; ce sera la naissance de Louis le Débonnaire que Charlemagne nomma roi d'Aquitaine à 3 ans... et le dépôt des reliques à l'abbaye put avoir lieu le 2 mai (jour de la "Saint-Sicaire", toujours fêtée à Brantôme), date correspondant au "Champ de Mai" rassemblement des troupes pour le départ à l'expédition de Barcelone (au retour de laquelle, il y eut l'événement de Roncevaud) : c'était Pépin le Bref qui avait retardé en 756 les ides de mars aux ides de mai, pour le début des campagnes de guerre.

La cérémonie du 2 mai 778 (?)

Une plaquette d'ivoire gravée conservée au Musée de Trèves datée du V°-VI° siècle, nous donne une idée plus juste d'une cérémonie semblable dans une église qui semble en cours d'achèvement (au temps de Charlemagne, les églises, couvents et palais neufs étaient monnaic courante); deux ecclésiastiques portant un coffret sur leurs genoux sont assis sur un char à quatre roues attelé de deux chevaux : une foule très dense, y compris aux fenêtres des palais, acclame cette arrivée ; à Brantôme, les cloches (campanes) du nouveau campanile (on sait que le "clocher" de Brantôme n'est pas construit sur l'église et est resté à la manière primitive de ce que nous appelons toujours "campanile", construit à côté (sur le rocher) ; on dût à cette occasion les faire sonner à toute volée : cette invention (répandue à partir de la Campanie (près de Naples) au V° siècle) fut certainement remarquée par Charlemagne qui put avoir à coeur de l'introduire au pays des Francs.

Le bas-relief de Brantôme nous donne l'occasion de faire des remarques intéressantes : l'église (avec son allure de bâtiment fortifié, sans le triangle du mur pignon de la façade construit par Abadie), le clocher (avec ses gables et ses décorations) et la colline (la "garenne") qui n'avait alors des bois que sur la partie haute ; nous semblent très fidèlement rendus ; neuf moines - dont l'abbé - sont représentés ; trois portent les insignes de l'abbé (la mitre, la crosse et la croix) ; les deux derniers semblent porter des luminaires (photophores) ; Charlemagne a un long manteau somptueux dont la traîne est portée par un seul des deux pages qui le suivent ; celui-ci cumule en outre le port de la volumineuse couronne en sorte que son camarade ne porte rien et en semble très mécontent d'autant plus qu'il reçoit de l'autre un coup de talon à la jambe en forme de croc-en-jambe ; le militaire qui est derrière les deux "gamins", les poings sur les hanches, semble penser, les sourcils froncés, que "c'est un peu fort"! Trois autres militaires, non casqués, les cheveux boucles, portent, l'un l'épéc, l'autre le sceptre (?) de l'empereur ; un troisième semble porter (?) un genre de tuyau d'où sortent des volutes de fumée (encens ?)... à moins que ces images n'évoquent une intervention céleste (?)... ce qui ne semble pas vraisemblable, attendu le réalisme concret de l'ensemble de la scène ; derrière, deux soldats sonnent de la trompette, l'un vers le haut, l'autre vers le bas ; au-dessus des têtes flotte un étendard au milieu de piques et hallebardes.

Le style des armures et le costume de Charlemagne nous évoquent la deuxième moitié du XVIe siècle, en particulier les "tassettes", ces lames de métal articulées protégeant les cuisses qui avaient remplacé les "cuissards". On doit remarquer qu'on ne voit pas apparaître sur ce tableau, de personnage qui pourrait nous rappeler le seigneur abbé "commendataire", laïque, qui, depuis le début du X° siècle, percevait les revenus de l'abbaye (à charge de l'administrer); l'ancien abbé (religieux élu par les moines) ne portait plus que le titre de "prieur" : on peut supposer, à ce sujet, que l'auteur du tableau savait que cette institution (royale) était suffisamment récente et n'existait pas du temps de Charlemagne; on peut aussi supposer que cette représentation glorifiant le saint patron de la paroisse par des riches dorures, a pu intervenir sur l'initiative populaire, en réaction contre "ceux de la nouvelle religion" (protestante) qui, refusaient le culte des saints et préféraient la nudité plutôt que la richesse pour les maisons de Dieu ; on sait, d'autre part que le célèbre Pierre de Bourdeille, qui fut abbé commendataire de Brantôme de 1558 à 1614 (et qui eut d'ailleurs de très bons rapports avec son abbaye qui en a gardé bon souvenir) ne revint résider dans la région qu'après 1584; ces considérations pourraient nous inciter à classer ce bas-relief de la deuxième moitié du XVI siècle ; mais, nous allons avoir d'autres éléments avec l'étude du bas-relief suivant.



Eglise de Brantôme. Bas relief.

"Le Massacres des Innocents" deuxième bas-relief de bois doré

Nous avons déjà indiqué les ressemblances formelles de ce bas-relief avec le précédent; par contre, bien que le sujet traité soit le même que celui du bas-relief de l'entrée dont nous avons parlé dans la deuxième partie, on peut se rendre compte, du premier coup d'œil, comment l'inspiration du XIIIs siècle est différente de celle-ci : on ne voit là que la tragédie de l'action des soldats en face de l'affolement des mères défendant leurs enfants : le vrai auteur du Massacre, le roi Hérode, n'apparaît pas et, d'un autre côté, aucune "consolation" en une vie éternelle en Dieu n'est entrevue.

Un modèle dans les Tapisseries du Vatican

On est frappé par la façon très différente avec laquelle cette représentation est construite, par rapport à celle, si ordonnée du don des reliques ; le sujet appelle certes la confusion, mais on ne sera pas étonné d'apprendre que l'auteur a dū suivre pour ce tableau, la copie d'un dessin réalisé pour l'exécution de la triple tapisserie - ayant le même sujet et les mêmes personnages avec des scènes semblables - qui se trouve actuellement exposée dans la galerie des Tapisseries du Vatican.

Des études récentes, condensées dans le catalogue Raffaëllo in Vaticano, édité à Milan en 1984, ne nous permettent pas de dire que c'est Raphaël (mort en 1520) qui est l'auteur des dessins de ces tapisseries, mais bien l'un de ses élèves et exécuteur testamentaire : Guilio Romano (Jules Romain) mort à Mantoue en 1546, spécialement désigné par la critique.

Quand on contemple ces trois tapisseries (de près de six mètres de haut sur trois à quatre mètres de large) on conçoit que l'auteur brantômais qui en a reproduit les dessins dans son bas-relief, ait été un peu gêné dans sa réalisation et que celle-ci se ressente beaucoup du manque de cette liberté avec laquelle cet auteur s'est exprimé dans l'autre tableau (du moins si l'on juge que ces deux œuvres sont bien du même artiste... ce que pourrait laisser penser en particulier, le dessin des têtes des soldats avec leurs joues rondes et leur chevelure frisée).

Le classicisme de la Renaissance italienne nous est révélé par le fond d'architecture à l'antique, avec colonnes en plein cintre, ainsi que par la tenue des soldats évoquant les Romains et la mode féminine aux épaules nues et aux robes fendues.

Dans un article paru dans le Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord de 1991, j'avais écrit qu'on savait des choses très précises sur la date de réalisation de ces tapisseries ; en effet, on peut dire que

le solde du prix de la commande des 12 tapisseries de la Scuola Nova (dont font partie les trois qui nous intéressent) soit 12 050 ducats (sur 20 750) fut payé le 8 octobre 1524 à Piétr Van Aelst de Bruxelles et, le 14 juin 1531, deux experts ont constaté la conformité de ce travail avec les conditions imposées par le cahier des charges (la proportion de fil d'or et d'argent étant même supérieure à celle contenue dans les tapisseries de la *Scuola Vecchia* exposées dans la Chapelle Sixtine!).

XVI ou XVII siècle ?

Ces considérations pourraient se rapprocher de celles faites à propos de l'autre bas-relief doré qui nous porteraient à dater ces œuvres au début de la deuxième moitié du XVI^s siècle ; cependant, Georges Bussière avait opté, quant à lui, de les dater du XVII^s siècle ; on pourrait, en effet, les rapprocher de ces panneaux dorés à tête d'anges joufflus, montés sur régime de fruits et feuillages (étant l'un des rares mobiliers subsistant de l'abbaye, actuellement récupérés dans le bureau du maire) qui pourraient certes être d'époque Renaissance (mais aussi bien du style plus typiquement baroque de la fin du XVII^s siècle).

Dans l'article cité plus haut, j'avais évoqué la possibilité que dom Estiennot, prieur à Brantôme et savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, devenu "procureur général" de son ordre à Rome (1690), ait pu remarquer ces tapisseries et, en pensant au petit saint Sicaire de Brantôme de sa lointaine abbaye du Périgord, ait eu l'idée de lui envoyer un dessin du Massacre des Innocents ; d'autre part, j'avais trouvé qu'on pouvait peut-être envisager un rapprochement de ces bas-reliefs avec celui, creusé dans le rocher de la grotte du "Jugement Dernier", en remarquant, en particulier une certaine similitude de dessin dans les sourcils noirs et très épais de l'abbé qui y est représenté avec sa crosse (?); ce dernier bas-relief (qui porte des traces de peinture) peut être bien daté de l'époque de Louis XIV, vu la robe de Marie-Madeleine, très bien taillée; on peut, en outre, penser qu'il put être utilisé comme dessus d'autel, lorsque les moines, après les saccages et destructions de la Fronde, en 1652 (qui affectèrent dans le pays, notamment Périgueux et Brantôme) trouvèrent refuge une fois de plus dans le troglodytisme de leur abbaye.

A la rigueur, si on voulait conserver deux dates différentes pour les deux bas-reliefs de bois dorés que nous étudions dans cette troisième partie (le premier de la deuxième moitié du XVIIº siècle et le second de la deuxième moitié du XVIIIº siècle) on pourrait imaginer que le plus récent ait tout simplement cherché à imiter la présentation du premier, pour lui ressembler ; mais, puisque la date d'exécution des Tapisseries Vaticanes est bien connue (première moitié du XVIIº siècle), rien ne nous empêche de proposer de réunit

en une même date l'exécution de ces deux bas-reliefs : la deuxième moitié du XVI^e siècle.

CONCLUSION

Richesses insoupçonnées du patrimoine de Brantôme

Le regard que nous venons de porter sur ces six bas-reliefs, nous montre combien, malgré toutes les destructions et négligences de son histoire, le patrimoine qui reste encore à Brantôme, est riche d'enseignement et d'ouverture culturelle, à condition qu'on veuille bien prendre la peine de le considérer... Nous avons été ici, amenés à évoquer à la fois les débuts du christianisme dans le pays (IVe - Ve siècle) la belle époque du début du XIIIe siècle avec des influences de la chrétienté orientale, enfin la Renaissance italienne et des rapprochements inattendus avec les propres élèves de Raphaël...

P.D

A propos de quelques coupoles atypiques du Périgord

par Brigitte et Gilles DELLUC

Comment voûter une église romane? Il est trois moyens simples, inégalement employés en Dordogne: la voûte d'arêtes, exceptionnellement usitée ici, la voûte en berceau, que ce dernier soit en plein cintre ou brisé, et enfin la coupole, si fréquente chez nous.

La coupole est une voûte en coupe renversée, en forme de calotte plus ou moins hémisphérique, susceptible de couvrir solidement un vaste espace sans trop "pousser au vide", sommant de hauts murs massifs. Le raccord entre la coupole et les murs fait appel à des dispositifs classiques (trompes ou pendentifs) et, dans quelques rares cas, à des solutions inhabituelles, atypiques : les coupoles empiriques et coupoles à pendentifs indistincts.

L'objet de la présente note est de présenter les coupoles atypiques du Périgord, après avoir dit quelques mots des coupoles habituelles.

Les coupoles sont une des caractéristiques mais non une exclusivité des églises du Périgord. Elles passionnèrent Jean Secret qui signalait ce type de voûtement dans ses inventaires ou ses itinéraires romans (planche 1). Les pages qui suivent lui doivent nombre d'informations.

Une longue histoire

Grâce à l'invention des voûtes clavées, de la maçonnerie concrète (liée au mortier de chaux) et de la charpente de bois, les Romains, puis les Byzantins et, ensuite, les architectes préromans ont élevé, dans beaucoup d'édifices, des coupoles légères de briques ou de pierres peu denses. Au Moyen Age, les coupoles, construites désormais en pierres soigneusement appareillées, deviennent classiques dans l'architecture romane du centre ouest de la France (sans oublier Fontevrault ni le Puy-en-Velay), jusqu'à l'apparition de la voûte d'ogives : "De Cahors à Angoulême, les églises aquitaines à coupoles dessinent sur le ciel des Gaules un profil oriental" (Focillon, 1938, p. 183).

Cette prédifection géographique a fait discuter une demi-douzaine de facteurs favorisants : le rôle de la qualité du matériau calcaire de cette bande territoriale - "les pays de belles carrières" (Chastel, 1993, p. 167) - ainsi piquetée d'églises à coupoles ; une implantation préférentielle sur la vieille route romaine de Saintes à Rodez (Oursel, 1968, p. 408) ; la copie des édifices éprouvés en Orient, à Rome et à Byzance ; celle, plus près de nous, des humbles cabanes locales de lauzes et de pierres sèches, de plan circulaire ou quadrangulaire, dont la fausse voûte en encorbellement superpose des assises concentriques de pierres légèrement décalées, le plus souvent bâties, en fait, il y a seulement un siècle ou deux à l'occasion de l'épierrement des champs et en particulier des vignes (Focillon, 1938, p. 183-185; Fréal et al., 1979, p. 30-32) (planche 2). Sans compter la symbolique rapprochant la voûte de la coupole de celle du ciel : la terre est carrée et le ciel est rond (Champeaux et al., 1972, p. 60 et 149; Beigbeder, 1969, p. 155-156).

En tous cas, dans ce groupe prenant l'Aquitaine en écharpe, la sculpture est pratiquement absente, sauf exceptions (comme sur la façade de la cathédrale d'Angoulême), limitée aux portails et modillons, "fruste ou de dérivation languedocienne ou limousine ; tout l'effet repose sur une stéréotomie impeccable" (Chastel, 1993, p. 169). Les pendentifs et la coupole de Cadouin témoignent tout particulièrement de la rigueur des tailleurs de pierre, œuvrant pour les moines cisterciens.

En Périgord, la fréquence de ce mode de voûtement avait été initialement signalée par J.-F. de Verneilh, qui, étudiant "L'architecture byzantine en France" (Jean, 1853), au moyen de plans et de coupes à une échelle uniforme, avait cru établir que nos églises à files de coupoles se rattachaient toutes par Saint-Front de Périgueux à la grande souche byzantine et que l'on pouvait suivre les dégradations successives à partir d'un seul et même type, comme à Saint-Front ou encore à Saint-Marc de Venise. C'est pour cela que l'on parla longtemps d'une "école du Périgord", baptisée "romano-byzantine", dont les vecteurs avaient pu être les hommes de la Croisade et le point de passage l'Italie vénitienne (Caumont, 1886, p. 218-222; Secret, 1976, p. 66).

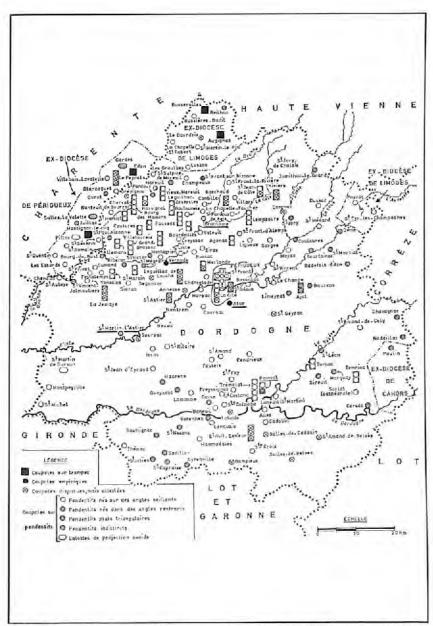


Planche 1 – Carte de répartition des coupoles du Périgord (d'après Secret, 1968). Les coupoles atypiques sont soulignées : église d'Atur et tour de Vernodes (coupoles empiriques) ; églises de Brantôme, Paunat et Saint-Martin-l'Astier (coupoles à pendentifs indistincts).

La géologie et la forêt

La comparaison de la carte de répartition des églises à coupoles périgordines (Secret, 1968, p. 14) avec la carte géologique nous paraît riche d'enseignements.

La densité de ces églises de Dordogne se calque avec précision sur la carte géologique. Elles sont très nombreuses dans le quart nord-ouest du Périgord, ce "Périgord Blanc" ou Ribéracois, qui est une champagne aux innombrables collines boisées, combes et vallons encaissés, pays de calcaire crétacé blanc, tendre à demi-dur, facile à tailler : ce quadrilatère est compris entre les pays de Charente au N.-W., la vallée de l'Isle au S.-E., la mince bande de calcaire jurassique et les terrains cristallins au N.-E., et la Double au S.-W. (cette zone est jalonnée par les villes de Marcuil, Saint-Pardoux-la-Rivière, Savignac-les-Eglises, Périgueux, Neuvic et Saint-Aulaye).

Les innombrables carrières, souvent souterraines, ont permis d'extraire pour la taille (Platel et al., 1989, p. 9 et carte) essentiellement un calcaire à grain moyen ou fin (Turonien moyen et supérieur ou pierre de Paussac) et surtout des craies blanches homogènes (Turonien moyen ou pierre de Chancelade, de La Tour-Blanche ou de Brantôme), déjà exploitées au XII-siècle. La vallée de L'Isle fournissait une pierre de taille de moins bonne qualité et riche en silex (Coniacien supérieur ou pierre de Périgueux), mais déjà très utilisé dans la Vésone romaine et au Moyen Age¹.

Les églises à coupoles sont bien moins fréquentes dans le Sarladais : c'est un pays de calcaire crétacé coniacien ocré, siliceux, gréseux et dur. De même, sur le causse périgordin, où le calcaire jurassique à grain fin est très dur, et le Bergeracois, dont les calcaires sont des molasses tertiaires lacustres, bien moins résistantes. Les églises à coupoles font presque défaut sur la bordure cristalline au nord-est du Périgord et dans les zones sableuses tertiaires de l'ouest (Double et Landais). La brique n'est pas employée,

Il a été observé que la répartition des églises à coupoles semblait correspondre à des zones jadis très boisées, productrices de bois d'œuvre (Buffault, 1939, p. 402). Effectivement, la carte de Belleyme montrait encore à la fin du XVIII^e siècle, malgré les surfaces déjà consacrées aux cultures - et, à l'époque, à la vigne – de nombreux "bois" et "forêts", explicitement identifiés et nommés (par exemple : bois de Beaussac, de Puycheny, forêts de Saint-James, de Rudeau, de Mareuil, etc.).

^{1.} A l'époque romane, la cathèdrale Saint-Front à Périgueux avait été construite en pierre de la vallée de l'Isle de qualité médiocre. C'est pour cela qu'un grand toit avait dû être installé au XVIII siècle pour abriter les coupoles et qu'au XIX' siècle (Delluc, 1984), Saint-Front dut être reconstruite. On utilisa alors de la pierre de Chancelade, mais les nouvelles coupoles, non protégées, laissent inexorablement s'infiltrer la pluie. Comme on le sait les coupoles de Saint-Etienne de la Cité ou de Souillac sont couvertes de tuiles pour éviter cet inconvénient.



Planche 2 - Des éléments de comparaison. En haut : Sainte-Sophie à Istambul. La coupole remonte au VIII siècle. Faite de briques très légères, elle repose sur des pendentifs à plus de cinquante mêtres au-dessus du sol. En bas : Les cabanes du Breuil à Saint-André-d'Allas sont vieilles d'un siècle ou de deux. Ces constructions traditionnelles (parfois appelées à tort "bories") sont faites de pierres sèches et de lauzes disposées en encorbellement.

De nos jours, le Ribéracois est (comme le Bergeracois) la région du Périgord ayant le plus faible taux de boisement ; c'est aussi celle où le rapport de la surface agricole utilisée à la surface agricole totale est le plus haut (supérieur à 60 %). Il ne demeure que des reliques de son ancien couvert forestier de chênaies. Sur les sols de la série argilo-calcaire, ce sont des chênes pubescents sur les sols secs, des chênes divers et hêtres ou des chênes pédonculés et des charmes sur les sols les plus frais. Sur les sols de la série argilo-siliceuse, poussent des chênes sessiles et des hêtres acidophiles (Platel et al., 1989, p. 50-51; Fénelon, 1982, fig. 4 et 5, p. 74-75).

Aujourd'hui, sur les sols argilo-calcaires sees superficiels, les maigres bois résultent souvent de l'enfrichement naturel des anciennes vignes détruites par l'attaque du phylloxera; sur les terres sableuses des plateaux, poussent des taillis de châtaigniers, rejetons des châtaigneraies à fruits, abandonnées elles aussi au siècle dernier (Platel *et al.*, 1989, p. 50-51).

Circulaire ou ovale, petite ou grande

En Dordogne, la coupole est de projection à peu près circulaire. Elle est très rarement ovoïde : ainsi, à l'ouest du Périgord, à Gardes, Salles-Lavalette et Pillac (dans l'ancien diocèse de Périgueux et aujourd'hui en Charente) et à Saint-Martin-de-Gurçon (soit un peu plus de 2 % des 176 coupoles périgordines analysables)².

La coupole périgordine, très habituellement sur pendentifs (planche 3), va venir couronner la croisée du transept, le clocher, l'avant-chœur ou le chœur lui-même. Assez souvent, dans une trentaine d'églises, sur la soixantaine d'églises analogues que compte la France (Aubert, 1928, p. 394) (29 édifices sur 130 églises à coupole(s), soit 15 % d'églises à file de coupoles contre 85 % d'églises à coupole unique), ce sont des coupoles en ligne (de 2 à 4 coupoles), qui viennent recouvrir une nef et même parfois coiffer l'ensemble de l'église, comme à Saint-Etienne de la Cité (autrefois 4 coupoles) ou à Saint-Front (cas exceptionnel de 5 coupoles en croix grecque) (calcul d'après J. Secret, 1968, carte de la p. 14).

A La Cité, les 4 travées de taille croissante étaient agencées de manière "télescopique" (Chastel, 1993, p. 308). Le plan en croix grecque de Saint-Front est unique, tandis que "les autres édifices conservent le plan latin avec ou sans transept et presque toujours sans bas-côtés" (Viollet-le-Duc, s.d., p. 46). Les églises à file de coupoles sont pour la plupart terminées par

Sur le plan esthétique, les coupoles gagnent à n'être pas trop plates et à dessiner "une ellipse plus ovoide". Parmi ces coupoles ovoïdes, J. Secret cite également Boschaud (Secret, 1976, p. 66), tout comme R. Chappuis, qui, traitant de l'utilisation du tracé ovale dans l'architecture des églises romanes cite également Archignac, Saint-Antoine-Cumond et Baneuil (Chappuis, 1976).

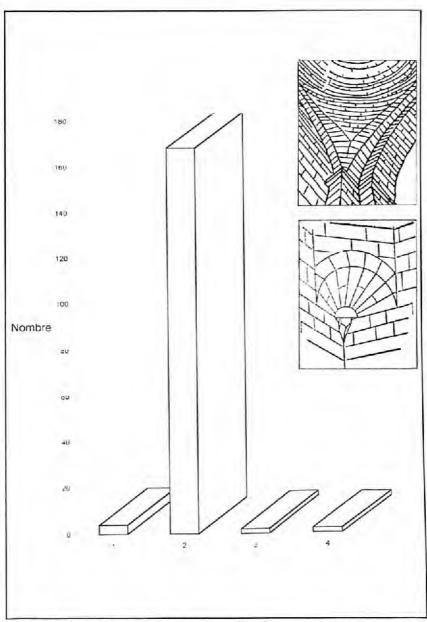


Planche 3 - Fréquence des types de supports des coupoles du Périgord : les coupoles à pendentifs (2) représentent la quasi-totalité ; les trompes (1) sont rares ; les coupoles sur pendentifs indistincts (3) et les coupoles empiriques (4) sont exceptionnelles. En cartouche (d'après Vogue et al., 1971) : en haut, le pendentif ; en bas, la trompe.

un chevet rectangulaire et le plan roman se complique rarement de volumes annexes (Gardelles, 1983, p. 119).

Jean Secret avait recensé, en 1968, 206 coupoles en Dordogne, dont 30 avaient disparu, soit 176 coupoles analysables, prédominant dans le nordouest de notre petite province, à cheval sur Périgord et Charente (Secret, 1968, p. 13-15 et carte)³. Les dimensions de ces coupoles sont très variables et l'on compte 7 "coupolettes" de 2 m de diamètre, 29 de 3 m, 70 de 4 m, 27 de 5 m, 12 de 6 m, 8 de 7 m, 7 de 8 à 12 m, 8 de 12 à 15, 1 (Saint-Jean-de-Côle, effondrée aujourd'hui) de plus de 15 m (Secret, 1976, p. 64)³.

Mais comment peut-on appuyer et bâtir une coupole, circulaire à sa base, sur les quatre pans de murs et les quatre angles d'une structure de plan carré ? La coupole est sinon la quadrature du cercle, du moins le cercle de la quadrature : une calotte à peu près hémisphérique juchée sur un cube. C'est ici qu'interviennent le pendentif et la trompe.

Pendentifs et trompes

Pour éviter la cassure brutale que représenterait, à chaque angle, une simple dalle horizontale ou la disgrâce d'un pan de mur oblique sèchement triangulaire (Oursel, 1970, p. 318), il y a deux moyens classiques pour arrondir les quatre angles, "racheter le carré", pour donner appui, par encorbellement, à toute la base de la coupole.

Selon un octogone, c'est la trompe (4 exemplaires, soit un peu de plus 2 % des 176 coupoles périgordines analysables)⁵; selon un cercle, c'est le

Un peu plus tard, en 1976, le même auteur faisait état d'environ 250 coupoles en Périgord, sur lesquelles près de 200 subsistaient. Il précisait qu'il décomptait dans ce total les coupoles de certaines églises du département de la Charente, car ces paroisses appartenaient autrefois au diocese de Périgueux (Secret, 1976, p. 64 ; 1968, carte p. 14). A vrai dire, dans ces comptes, il englobait aussi, des églises de l'ancien diocèse de Limoges, appartenant aujourd'hui au département de la Dordogne. Il s'agit donc d'un compte un peu maximaliste, mais cela n'interfère guere sur les statistiques et pourcentages concernant les coupoles sur pendentifs, car elles sont très nombreuses ; il en va différemment, toutefois, pour les calculs concernant les cas rares (coupoles ovoides et coupoles sur trompes). En 1858, le congrès de la Société française d'archéologie avait dejà cherché à dénombrer les églises à coupoles de France situées ailleurs qu'en Aquitaine, entre Loire et Garonne et obtenu une réponse négative de J.-F. de Verneilh (1859, p. 50-63), qui, d'autre part, se disait persuadé du caractère byzantin de Saint-Front, chef de file des églises à coupoles du Sud-Ouest. On sait que, depuis cette époque, la cathédrale Saint-Front a fait l'objet d'une restauration proche de la reconstruction (Secret, 1975, 1978). Plus près de nous, en 1930, il apparaissalt à J. Vallery-Radot que La Cité, Angoulème et Cahors étaient plus anciennes que la cathedrale de Périgueux (Couvral-Desvergnes, 1930, p. 197-199). R. Chappuis (1969, p. 10), s'appuyant sur la liste de Brutails de 1925, citait 39 églises à coupoles pour la Dordogne et insistait sur les motivations défensives de leur construction.

^{4.} Four la comparaison, le diamètre de la coupole de Sainte-Sophie à Constantinople est de 31 m, celle du Panthéon de Rome (reconstruit entre 118 et 125) mesure 43 m d'ouverture et la coupole de la calhédrale de Florence (1420-1434) 42 m, comme celle de Saint-Pierre de Rome.

J. Sacret cité aussi les deux compolettes jumelles montées sur trompes du cipcher de Saint-Front (Secret, 1978, p. 65).

pendentif qui représente 170 exemplaires, soit 96,5 % de ce même total, (dont 3 coupoles sur pendentifs indistincts à Paunat, Brantôme et à Saint-Martin-l'Astier). Il s'y ajoute deux coupoles empiriques (Atur et une tour de Vernode) (soit environ 1 %).

Les autres coupoles (une trentaine des 206 coupoles périgordines, soit moins de 15 %) ne sont pas analysables : elles ont disparu mais sont attestées (calcul d'après J. Secret, 1968, carte de la p. 14).

Les trompes sont donc rares en Dordogne et situées dans l'extrême nord de notre pays (Busseroles, Augignac, Saint-Front-sur-Nizonne et, aujourd'hui en Charente, Edon). La trompe est un arc diagonal tendu en biais (cul-de-four, voûtain conique ou encorbellement), en coquille retournée, dans chacun des quatre angles d'une construction de plan quadrilatère. Au-dessus de chacun de ces arcs s'élève un petit mur, en saillie sur l'angle auquel il adhère : il casse l'angle et transforme le carré en octogone, sur lequel viendra s'asseoir la coupole. Ainsi on rachète le carré en passant du plan carré au plan circulaire par l'intermédiaire d'un octogone. A sa base, au contact des trompes, la coupole sera donc à huit pans.

Le pendentif est le procédé le plus fréquent en Périgord, bien différent du précédent : il est plus harmonieux et moins brutal. La coupole est parfaitement circulaire. Le pendentif, c'est "l'amenuisement progressif d'un accord terminal qui rentre insensiblement dans le silence et qu'on croit entendre encore longtemps après qu'il a disparu" (Oursel, 1970, p. 320). Comme on le sait, "il est vraisemblable que l'adoption des coupoles sur pendentifs par les architectes d'Occident procède d'une influence byzantine, au sens le plus large. Le centre de diffusion du système y paraît bien être l'Aquitaine, d'où la formule déborde sur l'Espagne [riche en de telles églises

7. L'éditication d'une coupole, en pierres appareillées, nécessite, avant montage, une préparation stéréctomique minutieuse des pierres, une faille de celles-ci sur le tais, en autant de pyramides tronquées. Il en va de même pour les pendentifs ; compte tonu de la régulanté de leur surface concave, J. Socret pense qu'on a retaillé et régularisé les assises après construction (Secret, 1976, p. 65). Les coupoles étaient protégées des intempéries par des tuiles (comme a La Cité de Périgueux ou à Souillac) ou par une toiture. Certaines grandes coupoles étaient sommées par un clocheton, comme on le voit sur une ancienne vue de Saint-Front (Delluc, 1984) ou encore de nos jours à La Cité ou à Souillac.

^{6.} L'analyse est parfois incomplète ou difficile. On se contentera de citer quelques exemples qui le montrent bien. Ainsi, à Saint-Avit-Sénieur, le cercle de départ de la coupole a bien été construit, avec ses pendentifs, mais on ne sait si une calotte est venue jadis le coiffer. On ne peut dire si l'église a été voûtée des trols coupoles que son plan semblerait suggérer (Secret et el., 1980). A Lempzours, le coupole occidentale, ovoïde, a disparu ; la deuxième a été relancée et la troisième date de 1185 environ (Secret, 1967, p.88). A Saint-Amand-de-Coly, toutes les assisses supérieures de la coupole ont été restaurées (ibid., p. 146). Les deux coupoles d'Agonac semblent séparées de près d'un siècle (ibid., p. 5). La liaison entre deux coupoles est très imparfaite à Grand-Brassac et semble témoigner d'une retouche plaçant le clocher en porte-à-faux (ibid., p. 78). Enfin, comme on le sait, la coupole orientale de La Cité de Périgueux fut abattue, comme les deux coupoles ouest et le clocher, par les huguenots en 1557 ; elle a été reconstruite au XVII^a siècle, avec plus de respect de l'art roman que Catoire n'en montra lors de la reconstruction de Saint-Front (ibid., p. 118).

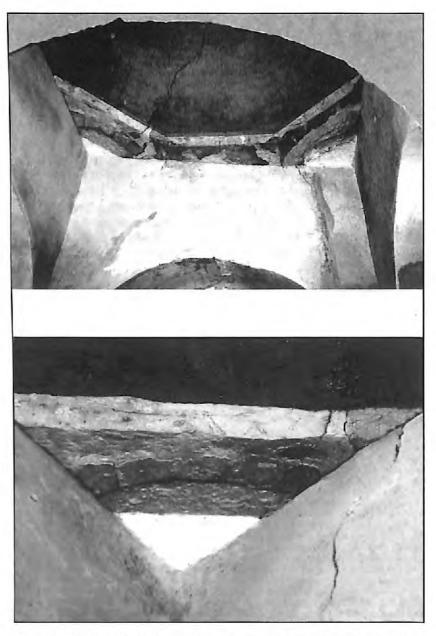


Planche 4 - La coupole empirique d'Atur. En haut : vue de la voûte de l'avant-chœur avec les 4 arcs, la base octogonale de la coupole et la coupole elle-même. En bas : détail d'un des 4 angles avec la dalle de pierre calcaire rachetant le carré.

(Secret, 1959, p. 106)], le Val de Loire et les marges occidentales de l'Auvergne, sans pour autant supplanter le dispositif de la coupole sur trompes [...]. De la Saintonge au Périgord [...], dans des conditions encore mystérieuses aux érudits, on voit la coupole sur pendentifs s'étendre au voûtement des travées de la nef et des bras du transept, trouvaille extraordinaire d'audace et d'originalité" (Oursel, 1970, p. 320).

La plupart des coupoles périgordines analysables sont en effet montées sur pendentifs. C'est un triangle dont la pointe inférieure part de l'angle du carré et s'évase jusqu'à sa base supérieure qui forme la base de la coupole. Sa surface est donc comprise, telle une fourche ou un panache, entre deux grands arcs, qui les encadrent et les portent, eux-mêmes plein cintre ou brisés, plus robustes. Cette surface est rarement plate (3,5 % environ des cas) (notamment à Jumilhac-le-Grand) ou indistincte (1,5 % environ des cas) et plus souvent concave, plus ou moins creuse, en portion de sphère (95 % environ des cas) (calculs d'après J. Secret, 1968, carte de la p. 14). Dans ce dernier cas, les pendentifs sont appareillés à la fois en tas de charge et suivant un rayonnement par rapport à un centre (comme le montre si bien la coupe visible sur la coupole semi-effondrée de Boschaud, les restes de celle de Vernodes ou sur l'actuelle façade de La Cité) (Secret, 1976, p. 65).

Les supports des coupoles sont de grosses piles, parfois allégées par des passages. La retombée des grands arcs peut se faire aussi directement sur les murs : les pendentifs reposent alors sur des angles saillants de ceux-ci (4 fois sur 5) et plus rarement sur des angles rentrants (1 fois sur 5). Le plus souvent, cette retombée s'appuie sur une ou deux belles colonnes engagées, généralement à dosserets (Secret, 1976, p. 64 ; calcul d'après J. Secret, 1968, carte de la p. 14).

J. Secret a fourni la répartition géographique de ces sous-groupes. Il observe que, dans deux cas, des chambres de défense avaient été ménagées dans des pendentifs (La Cité, Agonac), semblant témoigner, tout comme la massivité des édifices, parfois coiffés de chambres-fortes, d'une certaine insécurité au début du XII^e siècle (Oursel, 1968, p. 409 ; Secret, 1967 ; Secret, 1976, p. 66).

En haut, la base incurvée du pendentif impose sa courbure aux grands arcs et comble l'angle droit des deux murs sur lesquels elle s'appuie : les deux côtés suivent au plus près les tracés des arcs sur lesquels la coupole repose ; en bas, la pointe du triangle meurt dans l'angle, guidant la pesée de la calotte dans l'intérieur des supports, murs et piliers (Oursel, 1970, p. 319 et fig. 89-91). Le haut des murs et la base des pendentifs réalisent donc un cercle qui servira de base à la coupole : on passe donc directement du plan carré au plan circulaire sans encorbellement et sans niches aux angles.

Les calottes de ces coupoles, appareillées en tout ou, plus souvent, en partie seulement (les assises les plus basses), s'élèvent en retrait du cercle

ainsi réalisé, matérialisé par un bandeau ou une moulure : ce retrait peut parfois servir de galerie de circulation ou du moins de retraite de quelques dizaines de centimètres de large, soulignée par un bandeau chanfreiné, plus ou moins mouluré et décoré, qui supportera le cintre de bois permettant de monter la calotte durant la construction. Les calottes ont parfois été relancées ; elles sont plus souvent en blocage enduit qu'appareillées (Secret, 1976, p. 65-66; 1977, p. 6).

Les coupoles empiriques

La coupole d'Atur

Il demeure de cette église de la fin du XII^c siècle le chœur et l'avantchœur (Secret, 1946, p.114-117). L'avant-chœur, de plan carré, est formé par quatre grands arcs plein cintre, reposant sur de simples pieds-droits sans décoration. La coupole recouvre l'avant-chœur. Elle est très rudimentaire (planche 4).

Aux quatre angles du carré, à environ un mètre au-dessus de la clef des arcs, ont été placées en biais quatre grosses dalles de pierre calcaire en encorbellement. L'octogone ainsi formé est souligné par une épaisse moulure. La coupole s'élève au-dessus, en retrait, tout d'abord octogonale à la coupe et irrégulière, puis plus sphérique. Un clocher carré à ressaut et baies surmonte la coupole. Cette coupole empirique est plus proche d'une coupole sur trompes que d'une coupole sur pendentifs.

Récemment des vestiges de fresques à personnages, possiblement romanes, ont été mis en évidence à la naissance sud de la coupole et sur son pourtour.

La coupole de la tour de Vernodes (Tocane Saint Apre)

Vernodes (ou Vernode) conserve sur un tertre, grossièrement de plan triangulaire (triangle d'environ 100 m de hauteur et 70 m de base) mais avec des angles émoussés, protégé par un fossé et un abrupt (Secret, 1981, p. 377), les souches de deux tours rectangulaires et de deux donjons carrés romans, sans courtines et inégalement espacés (Secret, 1966, p. 104; Enlart, 1932).

Le site a donné lieu à une description en 1812, mentionnant d'ailleurs la coupole dans la tour "que la faux du temps a le plus respecté". La description avec un exceptionnel dessin colorié du site montre deux tours à contreforts enveloppants et, aussi, une coupe de la tour principale et de sa coupole par Henry Jourdain de la Fayardie de 1743 (fonds Lespine, coll. Périgord de la Bibliothèque nationale). Elle mentionne cette coupole comme

"une Voute en dedans parfaitement conservée dont l'intérieur descend en rond comme un Puy à environ trois ou quatre pieds audessous du Rés de Chaussée, comme elle est icy représentée dans sa coupe dont Jay tiré le dessein sur les lieux" (Secret, 1980, p. 38-39; Pommarède, 1987, p. 233-261). L. Drouyn a donné un plan du site avec une description enthousiaste, considérant le château de Vernaudes (sic) comme un "des plus anciens et des plus curieux que nous connaissons". Il signalait que l'une des tours était "voûtée en coupole byzantine" (Dronyn, 1854, p. 20-21 et fig. 12, p. 71), ce qui conduit à penser qu'elle était encore intacte vers 1850.

Cette coupole est mentionnée sur la carte de répartition des coupoles du Périgord (Secret, 1968) comme une coupole empirique. En fait elle est assez difficile à observer. Aujourd'hui, comme en 1743, l'accès de la tour de Vernodes, qui conserve ces vestiges, à contreforts plats, n'est possible que par une ouverture de fortune (faite "par le maître de ce champ") à mi-hauteur dans la muraille, L'intérieur de la tour est de plan carré, d'environ 50 m² de surface. Les murs sont nus, dépourvus d'ouvertures.

Dans chacun des quatre angles s'élève un pendentif assez grossier (ou du moins ce qu'il en reste), à surface lisse et cintrée (planche 5). Les arcs délimitant la fourche des pendentifs se rejoignent. La surface intérieure des pendentifs est très curieusement composite : au-dessus du triangle classique lisse, entre les deux arcs, prennent place trois moulures en encorbellement, formant des "surplombs successifs" (Secret, 1980, p. 38), sous le bandeau en relief de la base circulaire de la coupole, elle-même en retrait.

C'est "en tous cas, la seule coupole de ce type qu'on puisse voir en Périgord" (Secret, tbfd.). Les étages n'étaient accessibles que par des échelles. La ruine de l'édifice permet de voir un très intéressant "écorché" de la coupole effondrée et des pendentifs, montrant bien la technique de construction et les matériaux de blocage avec du gravier tout-venant et des galets de rivière) : il nous paraît avoir un intérêt technologique analogue à celui des coupoles effondrées de Boschaud et de Saint-Etienne de la Cité.

Les coupoles à pendentifs indistincts

La coupole du clocher-porche de Paunat

Le clocher-porche précède l'église en forme de croix latine. Le porche est une travée circulaire en rotonde, percée de quatre portes plein cintre, coiffée d'une coupole très simple de plan circulaire, sans pendentifs véritables avec un mince bandeau chanfreiné sans retraite (Secret, 1968, p. 203-205 et pl. 82). Au-dessus est une haute salle carrée, seulement accessible par une échelle extérieure, autrefois divisée à mi-hauteur par un

plancher, voûtée par une très étonnante coupole, montée en tas de charge particulièrement accentués aux angles. L'appareil est moyen régulier.

C'est une coupole à pendentifs indistincts (planche 5), très concaves, naissant des angles des murs, au-dessus d'un mince bandeau sans retraite. Si bien que, sur le plan, la coupole est carrée (à angles arrondis) dans sa partic basse et moyenne (au moins sur 6 assises), puis un peu plus circulaire. Cette rusticité contraste avec le bel appareil réglé à joints vifs du reste du clocherporche, semblant dater du début du XII° siècle. (Pécheur, 1982, p. 106-107).

Cette coupole, réputée "la seule de ce type en Périgord [...] ne peut guère se comparer qu'avec celle de Vellèches en Poitou" (*ibid.*, p. 107). Mais, par ses pendentifs indistincts, elle a quelque ressemblance avec celle de Brantôme.

La coupole du clocher de Brantôme

Le clocher à gables (XI siècle) de Brantôme est célèbre et Viollet-le-Duc en a fourni de belles coupes et élévations (Viollet-le-Duc, s.d.; Secret, 1968, p. 47-52). C'est la salle basse qui est voûtée d'une coupole atypique (planche 5). Chacun des quatre murs de cette chambre rectangulaire (d'environ 6 m sur 7 m) comporte en son milieu un robuste contrefort (doublé d'une colonne antique). Des arcs surbaissés relient les contreforts,

Au-dessus de ces arcs, on a lancé un cercle très approximatif, soutenu par des esquisses de pendentifs, sortes de voûtains triangulaires à pointe inférieure faits d'une demi-douzaine de pierres et marquant les angles des arcs. La coupole s'élève, sans retraite ni bandeau ; elle est faite de 23 assises de petit appareil régulier (Secret, 1968, p. 48-50 et ill.).

C'est donc une coupole sur pendentifs indistincts, "établie par un procédé empirique habile mais compliqué, fait d'ouvriers qui n'avaient pas sous les yeux de modèles éprouvés" (Deshoulières, 1928, p. 342-343).

La coupole de Saint-Martin-l'Astier

Dans cette étonnante église romane isolée de Saint-Martin-l'Astier, le chœur est octogonal à colonnes engagées, semblant dater du début du XIII siècle. Il est couvert d'une coupole à pendentifs indistincts. Elle est surmontée par un rare clocher crénelé, lui aussi octogonal à colonnes-contreforts cylindriques, "probablement unique en Périgord" (Secret, 1947, p. 48; 1968, p. 14 et 31).

Conclusion

En Périgord, sur environ 250 coupoles ayant probablement existé, seules 176 demeurent analysables, ce chiffre incluant les paroisses

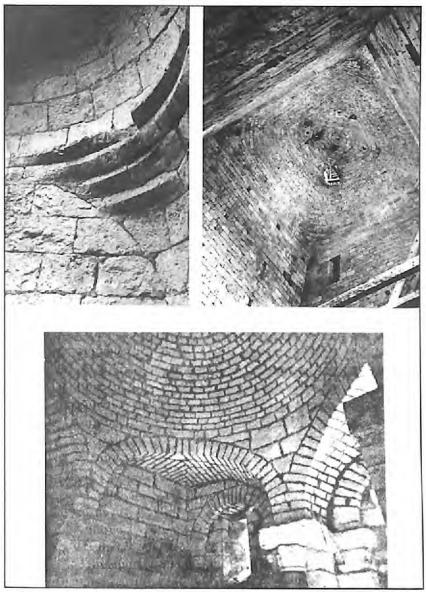


Planche 5 - Autres coupoles atypiques. En haut, à gauche : pendentif atypique, à surplombs successifs, de la coupole effondrée du donjon de Vernodes à Tocane Saint-Apre (d'après Pommarède, 1987). En haut, à droite : coupole à pendentifs indistincts de la salle haute du clocher-porche de Paunat (d'après Secret, 1968). En bas : coupole à pendentifs indistincts de la salle basse du clocher de Brantôme (d'après Désoulhières, 1928).

périgordines aujourd'hui rattachées au département de la Charente ou celles du diocèse de Limoges (et de Cahors) appartenant désormais à celui de la Dordogne. Leur répartition géographique est étroitement calquée sur la nature géologique du sol et elle a pu correspondre aussi à un couvert forestier important fait surtout de chênaies.

Sur le plan technologique, les coupoles sur pendentifs forment de loin la majorité (soit 95 %). Les coupoles sur trompes apparaissent comme une rareté (soit un peu plus de 2 %).

A côté de ces formes classiques, des coupoles de type inusité (soit un peu moins de 3 %) se rencontrent parfois, mais demeurent exceptionnelles. Qu'elles soient empiriques, comme à Atur ou Vernodes, ou qu'elles soient des coupoles sur pendentifs indistincts, construites en tas de charge assez sommaire, comme à Brantôme, Paunat et Saint-Martin-l'Astier.

On peut se demander les raisons de telles particularités. Il peut s'agir, dans un cas, d'une construction tout à fait artisanale et rustique, comme à Atur, ou bien encore d'un souci de recherche mais d'originalité, comme à Vernodes (qui était un donjon), à Brantôme (où étaient remployées des colonnes antiques) ou encore à Saint-Martin-l'Astier (coiffant un étonnant chœur octogonal). En revanche, à Paunal, au premier étage, il s'agissait d'une coupole qui n'était pas destinée à être vue.

Ces coupoles atypiques demeurent tout à fait exceptionnelles, bien faites pour faire ressortir l'étonnante fréquence et la belle unité des coupoles sur pendentifs du Périgord, assez souvent groupées en file. Même si la notion d'une "école périgourdine" prenant ses racines dans un archaïque modèle byzantin est aujourd'hui abandonnée, ces coupoles sur pendentifs constituent une des particularités majeures de nos églises romanes qui avaient beaucoup intéressé Jean Secret, auquel l'étude de ces sanctuaires doit tant.

B. et G. D.

Bibliographie

AUBERT, M. 1928 : Les églises romanes du Périgord, Congrès archéologique de France, Périgueux 1927, p. 392-401.

BEIGBEDER, O., 1969 : Lexique des symboles, Zodiaque (introduction à La Nuit des temps 5).

BUFFAULT, P., 1939 : Note sur les relations entre les anciennes forêts et les églises à coupoles de la région périgourdine-charentaise, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 66, p. 402.

CAUMONT, A. de, 1886 : Abécédaire ou rudiment d'archéologie, Le Blanc-Hardel, Caen.

CHAMPEAUX, G. de, STERCKX, dom S., 1972: Introduction au monde des symboles, Zodiaque (introduction à La Nuit des temps 3).

CHAPPUIS, R., 1969: Note sur les églises à coupoles de la Dordogne, analysée par N. Becquart, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 96, p. 10.

CHAPPUIS, R., 1976: L'utilisation du tracé ovale dans l'architecture des églises romanes, Bulletin Monumental, 134 (cité par N. Becquart, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 103, p. 87).

CHASTEL, A., 1993: L'Art français. Pré-moyen âge. Moyen âge, Flammarion, Paris.

COUVRAT-DESVERGNES, M., 1930 : Note sur le problème des églises à coupoles d'Aquitaine étudiée par J. Vallery-Radot, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 57, p. 197.

DELLUC, B. et G., 1984 : Une vue du Puy-Saint-Front au milieu du XVIII^e siècle, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 111, p. 314-325.

DESHOULIERES, M., 1928 : Brantôme, in : Congrès archéologique de France, Périgueux 1927, p. 338-357.

DROUYN, L., 1854 : Quelques châteaux du Moyen Age à partir de l'époque féodale dans la Gironde et la Dordogne, extrait des Actes de l'Académie impériale de Bordeaux.

ENLART, C., 1932 : Manuel d'archéologie française. Architecture civile et militaire, Picard, Paris.

FENELON, P., 1982: Le Périgord, Privat (collection Pays du sud-ouest), Toulouse. FOCILLON, H., 1938: Art d'occident. Le moyen âge roman, Librairie Armand Colin, Paris.

FREAL, J. et al., 1979: L'Architecture paysanne en France. La maison, Berger-Levrault, Paris.

GARDELLES, J., 1983: Le Périgord roman et gothique, in: *Histoire du Périgord*, sous la direction d'Arlette Higounet-Nadal, Privat, Toulouse, p. 111-129.

JEAN, abbé, 1853 : Le livre de M. de Verneilh sur l'architecture byzantine en France, *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, 1ste année, p. 15-18, 58-61, 78-81, 103-105.

OURSEL, R., 1968 : Evocation de la chrétiente romane. Zodiaque (introduction à La Nuit des temps 4).

OURSEL, R., 1970: Invention de l'architecture romane, Zodiaque (introduction à La Nuit des temps 6).

PECHEUR, A.-M., 1982 : L'église de Paunat. Congrès archéologique de France, Périgord noir 1979, p. 97-111.

PLATEL, J.-P., CELERIER, G., DUCHADEAU-KERVAZO, C., CHIGOT, D., CHARNET, F., 1989: Carte géologique de la France au 1/50,000.

Périgueux (ouest) et livret, éditions du B.R.G.M.

POMMAREDE, P., 1987: Tocane et Saint-Apre oubliés, Pierre Fanlac, Périgueux.

ROUDEAU, M., 1925 : Note sur Saint-Martin-l'Astier, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 52, p. 220.

SECRET, J., 1946 : Les églises de l'archiprêtré de la Quinte, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 73, p. 109-120.

SECRET, J., 1947 : Note sur Saint-Martin-l'Astier, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 74, p. 48.

SECRET, J., 1958 : Les églises du Ribéracois, éditions Fontas, Périgueux.

SECRET, J., 1959 : Note sur les églises à coupoles d'Espagne, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 87, p. 106.

SECRET, J., 1966 : Le Périgord. Châteaux, manoirs et gentilhommières, Tallandier, Paris.

SECRET, J., 1967 : Diverses notices in : Dictionnaire des églises de France. Guyenne, Robert Laffont, Paris.

SECRET, J., 1967: A propos de chambres ménagées dans les grands arcs d'une coupole, *Bulletin monumental*, 125, p. 157-165.

SECRET, J., 1968: Périgord roman, Zodiaque (La Nuit des temps 27).

SECRET, J., 1975 : La restauration de Saint-Front de Périgueux au XIX° siècle, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 102, p. 239-263.

SECRET, J., 1976 : L'Art en Périgord. Office départemental du tourisme de la Dordogne, Périgueux.

SECRET, J., 1977 : Itinéraires romans en Périgord, Zodiaque.

SECRET, J., 1978: Introduction, in: Saint Front, mille ans d'histoire, Musée du Périgord, Catalogue d'exposition, 31 août-15 octobre 1978.

SECRET, J., 1980 : Les tours de Vernode, *Périgord Panorama*, n° 3, p. 38-39, ill. (celle de la coupole a été inversée au firage)

SECRET, J. et FITTE, P., 1980 : L'église de Saint-Avit-Sénieur a-t-elle eu des coupoles ?, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 107, p. 139-147.

SECRET, J., 1981: Tocane-Saint-Apre. Château de Vernode, in : Dictionnaire des châteaux de France. Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays hasque par J. Gardelles, Berger-Levrault, Paris, p. 377.

VERNEILH, F. de, 1859 : Note sur les églises à coupoles en Aquitaine, in : Congrès archéologique de France, Périgueux, Cambrai 1858, p. 60-63.

VIOLLET LE DUC, E. E., s.d. (réédition de la 1^{sto} édition, 1854-1868): Encyclopédie médiévale (réédition du Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI au XVI s.), Inter-livres.

VOGUE, dom M. de, NEUFVILLE, dom J., 1971: Glossaire de termes techniques, Zodiaque (introduction à La Nuit des temps 1).

Les dépendances monastiques étrangères

dans l'ancien diocèse de Périgueux

par Jean-Claude IGNACE

Au cours des XI^e et XII^e siècles, le diocèse de Périgueux a vu s'implanter sur ses terres des abbayes étrangères en grand nombre, qui se sont retrouvées à la tête d'un important patrimoine ecclésiastique, composé de monastères, prieurés, églises et chapelles. Cette étude se limitera aux seules dépendances des moines bénédictins, qui ont été, ici comme ailleurs, les principaux bénéficiaires de ce mouvement. Le cadre géographique, imposé par la chronologie, est celui des limites de l'ancien diocèse de Périgueux.

Cette carte a été réalisée à partir des données fournies par la lecture des cartulaires des abbayes concernées (voir la liste en annexe). Elle couvre la période qui va globalement du IX^e siècle, qui ouvre le temps des premières donations, en nombre très limité, jusqu'à la fin du XII^e siècle qui en marque le terme^e. Nous avons pris le parti de faire apparaître sur cette carte toutes les dépendances ecclésiastiques, médiates ou immédiates, qui sont mentionnées

La géographie des patronats ecclésiastiques, à l'exception de quelques légères modifications, n'a guère changé par la suite jusqu'à l'apparition des premiers pouillés diocésains (XIII*-XIV* siècles)

dans les actes de donation ou les chartes-pancartes d'origine épiscopale et les bulles de confirmation, même lorsque cette dépendance s'est avérée éphémère (le cas du monastère Saint-Sauveur de Sarlat)² ou contestée entre plusieurs abbayes (comme les églises de Puyguilhem ou de La Rochebeaucourt par exemple)³. Les changements de patronage sont assez fréquents et révélateurs des luttes d'influence auxquelles se livraient les grandes abbayes pour la possession de certains établissements religieux.

Dans un tableau annexe qui accompagne cette carte, nous nous sommes efforcés de préciser un certain nombre de points : la date de donation quand elle existe (sinon la date de confirmation), la nature de la dépendance (monastère, prieuré, église ou chapelle)⁴, l'identité du donateur (laïc, évêque, comte), ainsi que le vocable, quand il est connu. Enfin une deuxième carte générale, celle des donataires, permettra de situer le diocèse de Périgueux dans son aire d'attraction.

1- La géographie des dépendances ecclésiastiques

Si l'on s'en tient aux données générales de la documentation, les dépendances monastiques, dans le diocèse de Périgueux, apparaissent comme très nombreuses. Une vingtaine d'abbayes, étrangères au diocèse, contrôlait (ou avait contrôlé momentanément) la quasi-totalité des établissements bénédictins périgourdins, une centaine d'églises (soit environ 20% du réseau paroissial), quelques chapelles et une bonne cinquantaine de prieurés. A considérer la chronologie des donations, on constate que celle-ci s'inscrit pour l'essentiel dans une fourchette assez brève d'une cinquantaine d'années : 80% des donations sont faites entre 1080 (fin de l'épiscopat de Guillaume II de Montbron) et 1122 (fin de la première moitié de l'épiscopat de Guillaume III d'Auberoche).

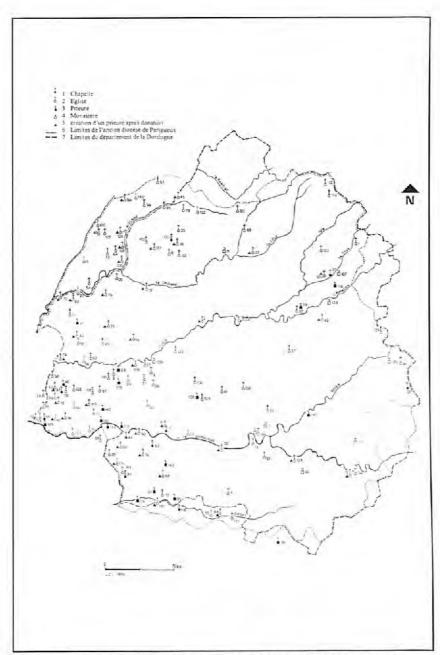
L'examen de la carte générale des dépendances monastiques appelle quelques remarques. On notera un premier vide central qui coïncide avec la zone d'influence privilégiée des chanoines du chapitre cathédral.

Le monastère de Sarlat, donné à l'abbé de Cluny par le comte de Périgord, a très vite retrouvé son indépendance, dès la mort de l'abbé Odon très probablement (en 942).

^{3.} L'église de Puyguilhem (comm. de Thénac) et la chapelle castrale du même lieu ont été l'objet d'un long litige qui a opposé les moines d'Uzerche à ceux de Sariat. De même le contrôle de l'église de La Rochebeaucoun donna lieu à un très long conflir entre l'abbaye de Cluny et les chancines du chapitre cathédral.

^{4.} La nature de la dépendance n'est pas toujours facile à établir en raison de l'imprécision et de l'évolution du vocabulaire qui la désigne. On s'en tiendra donc au vocabulaire qui apparaît dans les textes (monasterium, prioratus, ecclesia, capella).

Après 1122, le mouvement de donation d'églises aux abbayes étrangères s'arrête brutalement (4 ou 5 donations relevées seulement jusqu'à la fin du siècle.



Les dépendances ecclésiastiques des Bénédictins dans l'ancien diocèse de Périgueux, IX^e au XII^e siècle

L'archiprêtré de la Quinte constitue à cet égard un exemple probant. Sur une quarantaine de paroisses que comptait cet archiprêtré les chanoines de Périgueux (chapitres de Saint-Etienne et Saint-Front réunis) en possédaient la moitié et les moines bénédictins, aucune. D'une manière générale, il semble bien que les chanoines périgourdins, comme ceux d'autres diocèses, aient montré quelque réticence à céder leurs églises, ainsi que les droits et revenus qui y étaient attachés, à leurs concurrents bénédictins. Les cartulaires ne manquent pas de témoignages qui vont dans ce sens. Mais cette opposition n'a pas été systématique : de nombreuses donations sont faites avec l'accord du chapitre : "cum voluntate et concilio clericorum".

Un vide secondaire peut être observé au sud-est du diocèse. Dans ce secteur, les abbayes étrangères se sont heurtées au dynamisme du plus puissant établissement bénédictin périgourdin, Saint-Sauveur de Sarlat, qui v possédait un lot important d'églises et de chapelles. Libérés de la tutelle de Cluny, les moines de Sarlat ont étendu leur patrimoine sur tout le sud du Périgord (limites du futur diocèse de Sarlat) avec des ramifications importantes qui s'étendaient sur les deux diocèses voisins d'Agen et de Cahors*. Dans le conflit qui opposa les moines limousins d'Uzerche à ceux de Sarlat, pour le contrôle de l'église paroissiale de Puyguilhem et de la chapelle castrale du même lieu, l'évêque de Périgueux, Guillaume IV de Nanclars. trancha en faveur des seconds. C'est la preuve que, lorsqu'il avait la possibilité de choisir, l'évêque de Périgueux n'hésitait pas à donner sa préférence à une abbaye autochtone. On peut établir un constat identique pour le nord du diocèse où dominaient les dépendances de Brantôme ainsi que le nord-est avec les dépendances de Tourtoiració. Mais il est vrai que dans ces deux derniers cas les établissements périgourdins dépendaient eux-mêmes d'abbayes étrangères au diocèse, à savoir La Chaise-Dieu et Uzerche, qui exerçaient de cette façon une influence indirecte dans ces deux secteurs du diocèse.

Sur les 43 paroisses de La Quinte, au XV' siècle, 25 relevaient du chapitre de Périgueux et une dizaine d'autres établissements périgourdins (collégiales de Chancelade, Saint-Cyprien, Saint-Astier, Saint-Jean-de-Côle).

On peut citer comme exemple le long conflit qui a oppose, dans la première moitié du XIIIsiècle, les moines de Cluny aux chanoines périgourdins pour le contrôle de l'église de La Rochebeaucourt (B SHAP, t. CXV, 1988, p.208-209).

Les bulles de 1153 et 1170 énumèrent les possessions de Sarlat (J. Maubouguet, Le Périgord méridional, t. I, p. 61-64, éd. 1988).

⁹ Cartulaire d'Uzerche n° 36, 38, 39. Mais la bulle d'Eugène III (1145-1146) donne encore "ecclesiam Poi Girolini" à la collation des moines limousins.

P.R. Gaussin, Le rayonnement de La Chaise-Dieu... p. 325 et carte p. 327 pour les possessions de Brantôme. Pour Tourtoirac, la bulle de Calixte II (1120) mentionne une vingtaine d'égilses (Gallia Christiana, t. II, Instr.col. 491).

A ces vides s'oppose une concentration particulièrement forte de dépendances monastiques sur les marges périphériques du diocèse, spécialement dans sa partie occidentale entre les vallées du Dropt et de la Dronne. L'absence d'établissements monastiques périgourdins d'importance dans ce secteur a laissé le champ libre aux abbayes bénédictines, venues de l'extérieur. La collégiale de Saint-Astier, fondée au début du XI° siècle, n'avait qu'un faible rayonnement. Quant à celle de Chancelade, elle n'apparaît qu'en 1129, c'est-à-dire à un moment où le mouvement de donations d'églises et de chapelles aux abbayes étrangères connaît à peu près son terme.

Les évêques de Périgueux, confrontés à ce vide monastique, ont encouragé sinon totalement contrôlé ce mouvement d'implantation". L'opération présentait un double avantage, à la fois sur le plan religieux, en assurant grâce à l'arrivée de moines réformés un meilleur encadrement des fidèles, et sur le plan financier, en confiant la restauration ou la reconstruction des églises de leur diocèse, à des établissements, qui disposaient de puissants moyens. Dans la mise en œuvre de la réforme grégorienne, dans leur diocèse, les évêques de Périgueux ont manifesté un zèle évident mais aussi une ouverture d'esprit qui leur a permis de se tourner vers l'extérieur afin d'y trouver les auxiliaires indispensables, quand cela était nécessaire¹².

A l'intérieur de cet espace à forte densité de dépendances monastiques se dessinent des zones privilégiées, et principalement les vallées. Les fleuves sont générateurs de terres fertiles et favorisent les échanges. De nombreux prieurés ont été implantés par les moines bénédictins le long des fleuves. Les dépendances religieuses de Saint-Florent de Saumur par exemple suivaient le cours de la Dordogne et comportaient deux ensembles, l'un autour de Montravel-Montcaret, et l'autre autour de Bergerac. Les religieuses de Notre-Dame de Saintes de leur côté ont défendu avec une grande opiniâtreté leur prieuré de Lamonzie (près de la Dordogne) contre les prétentions des moines de Saint-Martial de Limoges, attirés eux aussi par les fertiles vallées¹³.

^{11.} Dans le diocèse de Périgueux, le principal intervenant, dans les actes de donation d'églises aux abbayes étrangères, est l'évêque.

^{12.} Dans le même temps, les évêques de Périgueux encouragent l'implantation d'ordres nouveaux (comme les Cisterciens à Cadouin) ou la fondation de collégiales régulières (comme Saint-Jean-de-Côle, Saint-Avil-Senieur ou Chancelade).

^{13.} Une première donation aurait été faite aux moines de Saint-Martial et à ceux de Paunat vers 1070 par le comte de Périgord (Fragments du cartulaire de Paunat, n° 14), suivie quelques années après d'une seconde donation à Notre-Dame de Saintes sur les instances de l'évêque de Périgueux. S'en suivit un long conflit qui ne trouva son règlement définitif qu'en 1148, après l'intervention du papé Eugène III (Cartulaire de Notre-Dame de Saintes n° XXII, XXIV et XXV).

D'une manière générale, les moines bénédictins ne s'installaient pas dans des déserts, mais plutôr dans des zones d'habitat ancien. Ils se faisaient donner des églises avec un certain nombre de droits afférents (oblations, cimetières, fief presbytéral, plus rarement la dîme), des bourgs ou le droit d'en créer, des terres cultivées avec leurs paysans, si bien que leur implantation n'a pas bouleversé en définitive le réseau paroissial existant, ni transformé radicalement les terroirs. Il ne faut pas en conclure cependant hâtivement que les moines bénédictins sont restés inactifs dans ces zones d'habitat ancien. Ils ont valorisé les terroirs existants en développant des cultures nouvelles, comme la vigne par exemple (les moines de Saint-Florent de Saumur autour de Montcaret et surtout Bergerac), et contribué à étendre ces terroirs au détriment de la forêt, toujours présente¹⁴.

Cette règle comporte évidemment des exceptions. A cet égard, il est remarquable de constater la densité très forte de dépendances monastiques étrangères dans une région, comprise entre la Dordogne et la Dronne, à savoir la Double et le Landais, pays de forêts et de marécages. Dans ce secteur, les seigneurs châtelains ont eu tendance à faire appel à des abbayes étrangères, comme Baigne, Saint-Jean d'Angély ou La Sauve Majeure, pour encadrer leurs paysans!⁵. A la volonté des maîtres du sol de valoriser et d'accroître si possible leurs terroirs, grâce à un meilleur encadrement de leurs paysans, pouvait correspondre le désir plus ou moins avoué des moines de renouer avec le "désert". Les moines de La Sauve Majeure par exemple semblent avoir recherché d'une manière assez systématique les régions déshéritées : ce que confirme leur implantation en Périgord et dénote de leur part une volonté colonisatrice, maintes fois soulignée!⁶.

A la dispersion assez fréquente des dépendances monastiques correspond le plus souvent le hasard des donations que ne maîtrisent pas toujours les donataires. Ainsi les possessions de Charroux s'étalaient du nord au sud du diocèse (de Saint-Pierre de Frugie à Mazières) et celles de Saint-Cybard d'Angoulême traversaient le Périgord du nord-ouest jusqu'à l'extrême sud-est. Les dépendances périgourdines de Saint-Cybard se répartissaient en trois ensembles géographiques : les deux premiers situés au

^{14.} J.C. Ignace, "les prieures bénédictins et la mise en valeur des terres en Périgord aux XII" et XII" siècles", dans *Le Périgord roman*, t. I, Reflets du Périgord,1996, p.71-81,

^{15.} Les seigneurs d'Aubeterre font appel aux moines de La Sauve pour fonder le prieuré de Champmartin (Grand cartulaire de La Sauve, n° 801 et 802), d'autres seigneurs locaux font venir les moines de Baigne à Puymangou (cartulaire de Baigne n° LIX, LX et LXI) et ceux de Saint-Jean d'Angèly à Puycorbier (cartulaire de Saint-Jean d'Angèly n° CCCX, CCCXVIII et CCCXXV).

^{16.} Voir la carte des prieurés périgourdins de La Sauve, donnée par A.Higounet-Nadal, dans B SHAP, t. CXXV, 1998, p. 65 et P. Gautier-Dalche, "L'occupation du sol du Villadeix au Moyen Age", dans Recherches sur l'histoire de l'occupation du sol du Périgord, éd. CNRS, 1978, p. 61-77.

nord-ouest du diocèse dans l'archiprêtré de Pillac et autour du *castrum* de La Tour-Blanche, et le troisième, plus dispersé, au sud, constitué par les possessions du prieuré de Trémolat.

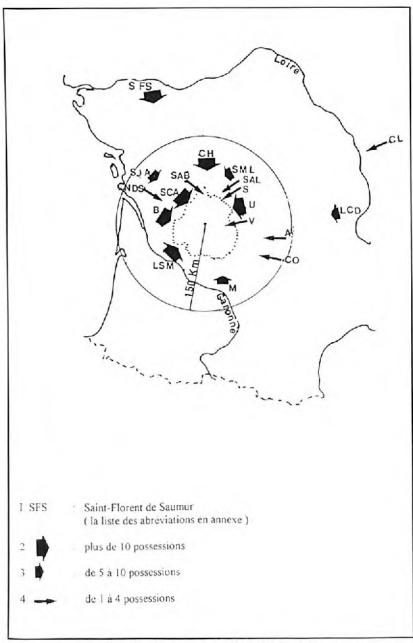
Cette dispersion apparente n'exclut pas au demeurant une certaine concentration qui se manifeste de plusieurs façons. Les moines bénédictins cherchèrent à regrouper les églises et les biens qui leur étaient donnés autour d'un établissement dominant, monastère déjà existant ou prieuré, fondé par leurs soins. Ainsi les moines de Charroux regroupaient la moitié de leurs dépendances périgourdines autour de leur prieuré de Sourzac (cité comme monasterium dans les actes du cartulaire), situé dans la châtellenie de Mussidan dont les seigneurs étaient leurs bienfaiteurs privilégiés. De même on remarque une concentration de dépendances relevant des moines d'Uzerche (la moitié exactement) autour du castrum de Gurçon. Les moines limousins, comme les moines de Charroux, venus du nord ou ceux de La Sauve, venus du sud-ouest, ont subi une même attraction pour le Périgord occidental.

La carte des dépendances monastiques fait apparaître ainsi des zones de patronage, constituées d'îlots compacts, souvent étroitement associés à l'existence d'une seigneurie laïque. D'une manière plus générale, la carte des dépendances monastiques étrangères, dans le diocèse de Périgueux, oppose un centre aux implantations clairsemées à une périphérie à forte densité. En outre l'ouest l'emporte très nettement sur l'est pour le nombre des implantations et à l'intérieur de cet espace occidental domine un secteur, compris entre la Dordogne et la Dronne.

2- La carte des abbayes donataires

Une vingtaine d'abbayes bénédictines, extérieures au diocèse, se partageait le très important patrimoine ecclésiastique que nous venons de décrire. Leur nombre peut paraître élevé au regard d'autres diocèses. Le Périgord n'a pas connu de regroupement massif de paroisses et d'établissements monastiques autour d'un ou deux chefs d'ordre, comme Cluny par exemple. La carte des abbayes donataires reflète plutôt un certain émiettement des influences auxquelles est soumis le Périgord religieux. Une certaine hiérarchie des bénéficiaires de ces donations se dégage cependant, Aux possessions parfois unitaires des uns s'opposent les petits empires des autres¹⁷. Les sept abbayes les mieux dotées (Saint-Martial de Limoges,

^{17.} Les moines de l'abbaye du Vigeois et ceux de Saint-Amant de Boixe devalent se contenter d'une église. De l'abbaye Saint-Augustin de Limoges dépendaient deux ou trois églises et prieurés.



Carte des établissements bénédictins présents dans le diocèse de Périgueux.

Baigne, Saint-Florent de Saumur, La Sauve Majeure, Uzerche, Charroux et Saint-Cybard d'Angoulème) regroupaient une bonne centaine d'églises et de prieurés, soit plus de 70% de l'ensemble de toutes les dépendances.

Pour ces puissantes abbayes, comme Charroux, Saint-Martial de Limoges ou encore La Sauve Majeure, au rayonnement national et même international, le Périgord, un peu à l'écart des grands axes de communication et d'échanges, ne représentait qu'une étape mineure dans une stratégie géopolitique beaucoup plus large. Plusieurs d'entre elles étaient soit d'origine récente comme La Chaise-Dieu (1043) ou La Sauve Majeure (1079), soit avaient été réformées par Cluny dans la deuxième moitié du XI^c siècle, comme Moissac ou Saint-Martial de Limoges. Pour les premières s'imposait l'urgence de se constituer un temporel dans une période de concurrence très vive et pour les seconds la réforme clunisienne leur avait insufflé un dynamisme nouveau.

L'examen de la carte des établissements donataires est particulièrement révélateur. A l'exception de Cluny, d'ailleurs peu présent dans le diocèse, ils appartiennent à un espace géographique relativement limité, compris entre la Loire et la Garonne; ce qui dénote la faible capacité d'attraction qu'exerçait en définitive le Périgord. Ce sont les monastères, situés dans les diocèses limitrophes du Périgord, qui sont le mieux représentés : on dénombre onze établissements sur dix-huit qui contrôlent les deux tiers de l'ensemble des dépendances. Ajoutons que les abbayes, placées à l'ouest du diocèse, bien qu'inférieures en nombre, l'emportent sur celles, situées à l'est, pour le nombre des dépendances, et le nord (avec Charroux et Saint-Florent de Saumur) domine nettement le sud, représenté par Moissac!9.

Largement ouvert à la colonisation des grands monastères bénédictins aquitains, qu'ils viennent de l'ouest ou de l'est, voire du nord, le Périgord religieux exerçair cependant une attraction somme toute limitée comme le montre bien la carte : quinze des dix-huit établissements, possessionnés dans le Périgord, sont circonscrits dans un cercle dont le rayon ne dépasse pas les 150 kilomètres. Le Périgord religieux, comme le Périgord féodal, semble attiré davantage vers l'Angoumois et le Bordelais que le Limousin.

Cluny ne possédait que deux prieurés dans les limites du diocèse (Ronsenac et Annesse): voir "Ronsenac et l'implantation clunisienne dans l'ancien diocese de Périgueux", dans B SHAP, t.CXV, 1988, p. 203-210.

^{19.} A l'ouest se situent Saint-Jean d'Angély. Saint-Amant de Boixe, Notre-Dame de Saintes, Saint-Cybard d'Angoulême, Baigne et La Sauve Majeure pour la Saintonge. l'Angoumois et le Bordelais ; pour le Limousin et l'Auvergne, il faut oiter : Saint-Martial de Limoges, Saint-Augustin de Limoges, Solignac, Vigeois, Uzerche, Aurillac, Conques et La Chaise-Dieu.

Les origines des évêques de Périgueux, les liens familiaux qui unissaient les grandes familles châtelaines, peuvent fournir d'éventuelles explications à cette espèce de tropisme qui fait basculer le Périgord vers l'ouest.

Les origines des évêques ne semblent pas avoir influencé d'une manière décisive l'attribution des églises et monastères, probablement parce que, dans cette opération, l'évêque ne faisait qu'entériner la plupart du temps le choix fait par le véritable propriétaire du lieu, à savoir le seigneur laïque. De Frotaire (976-991) à Raymond de Mareuil (1145-1159), un évêque sur deux, à avoir occupé le siège de Périgueux, a été d'origine étrangère au diocèse²⁰. Les origines angoumoises de Guillaume I de Montbron ont pu contribuer à dicter son choix dans le contentieux qui a opposé les moines de Saint-Martial de Limoges aux religieuses de Notre-Dame de Saintes pour le contrôle de l'église Saint-Sylvain de Lamonzie. Si l'évêque de Périgueux a tranché dans ce cas en faveur des moniales de Saintes, d'autres attributions montrent que ses choix n'étaient pas exclusifs²⁵. De plus il faut noter que c'est pendant les épiscopats de Renaud de Thiviers (1082-1101) et de Guillaume III d'Auberoche (1104-1130), tous les deux issus de la petite aristocratie périgourdine, que le mouvement de donations d'églises aux abbayes étrangères au diocèse atteint son apogée.

Dans ce mouvement de fond, les comtes du Périgord n'occupent pas une place de choix : ce qui ne veut pas dire de leur part indifférence ou hostilité. Les comtes du Périgord se sont dessaisis de ce qu'ils possédaient, c'est-à-dire plutôt des monastères, au début de la réforme monastique, que des églises. Ils ont encouragé leurs ministériaux (comme à Bergerac) et les seigneurs qui dépendaient d'eux (comme à Saint-Méard de Gurçon) à à agir de même. Les liens familiaux qui unissaient les comtes de Périgueux aux familles comtales d'Angoulème et de la Marche ont pu favoriser certains choix en faveur des monastères de ces régions (Notre-Dame de Saintes, Saint-Martial de Limoges ou encore Uzerche) mais là aussi sans exclusive.

21 Guillaume de Montbron favorisera également la venue des moines de La Chaise-Dieu à Brantôme, ceux de Saint-Florent de Saumur à Bergerac et ceux de Charroux à Sourzac.

Bergerad avec l'accord du comte et de l'évêque de Périgueux (Coll. Périg. t. 77 f° 61).

M. Laharie, "Evêques et société en Périgord du X" au milieu du XIII" siècle", dans Annales du Midi, 1. XCIV, 1982 p. 343-368. Trois d'entre eux avaient des origines angoumoises (Arnaud de Villebois, Guillaume de Montbron et sans doute Guillaume de Nandars).

Le comte du Périgord confie la réforme du monastère de Sariat à l'abbé de Cluny (1º tiers du Xº siècle). Par contre la donation, aux moines de Saint-Martial, de l'église Saint-Sylvain (en 1970), par le comte Hélie III, est désavouée par l'évêque de Périgueux (cartulaire de Paunat, n° 14).
 Donation de l'église Saint-Martin aux moines de Saint-Florent de Saumur par le prévôt de

^{24.} Ce sont l'évêque de Périgueux et les seigneurs de Gurçon qui donnent l'église Saint-Médard aux moines d'Uzerche (cartulaire d'Uzerche n° 33 et 34), mais c'est le comte du Périgord. Adaibert III, qui vint en personne au chapitre de l'abbaye pour confirmer ce don (cartulaire d'Uzerche n° 517).

Les comtes d'Angoulême et les vicomtes de Limoges sont intervenus de la même façon dans les secteurs du diocèse de Périgueux qu'ils contrôlaient (résultat de l'éclatement du pagus de Périgueux survenu aux IXº et Xe siècles). Les premiers ont été actifs dans le nord-ouest (région comprise entre la Tude et la Nizonne) ainsi qu'autour du castrum de La Tour-Blanche, qui formait une enclave angoumoise en Périgord. Les seconds ont agi de même dans la partie opposée du Périgord, particulièrement dans les châtellenies d'Ans et d'Excideuil, qui leur étaient soumises. Cette politique présentait un double intérêt : elle leur permettait à la fois de resserrer les liens privilégiés qui les unissaient aux principaux monastères de leur comté ou vicomté (Saint-Cybard pour les comtes d'Angoulème, Saint-Martial et surtout Uzerche pour les vicomtes de Limoges) et de conforter leur présence dans des régions périphériques de leur mouvance, en y installant des moines fidèles. Les vicomtes de Castillon ont pour leur part joué un rôle important dans l'installation des moines de Saint-Florent de Saumur dans la châtellenie de Montravel, mais ils interviennent aussi plus au nord jusque dans le domaine des seigneurs d'Aubeterre25.

Un groupe important de donateurs, dont la fonction sociale n'est que rarement précisée dans les actes, appartient à la petite ou moyenne aristocratie. Ils sont dans certains cas propriétaires alleutiers des églises et des biens et droits qui y sont attachés, qu'ils donnent souvent sur leur lit de mort ou au moment de prendre l'habit de moine. Des liens familiaux ont pu parfois dicter leur choix au moment de se dépouiller de leurs biens. Ainsi le donateur de l'église Saint-Angel (au nord du diocèse), un certain Arnulfus Rufus, qui était lié à la puissante famille des seigneurs de Nontron, était aussi le frère de Gérard, alors abbé du monastère d'Uzerche, bénéficiaire de cette donation²⁶.

Le plus souvent les églises, objets de ces donations, sont tenues en fief et dans ce cas l'accord de celui qui "tient le fief" est toujours obligatoire. Lorsque Hélie et Pierre Odon installent les moines de Baigne sur leurs terres de Puymangou pour qu'ils y fondent un prieuré et y créent un bourg, ils doivent obtenir l'aval du maître du fief, les seigneurs d'Aubeterre. Or cette puissante famille châtelaine, qui avait été liée de manière éphémère aux comtes du Périgord, était plus attirée vers l'Angoumois et la Saintonge, voire le Bordelais, que le Périgord²⁷.

Voir les chartes de Saint-Fjorent de Saumur pour le Périgord et la donation de l'église de Belon aux moines de Saint-Jean d'Angély (cartulaire de Saint-Jean d'Angély, n° CCCVIII).
 Cartulaire d'Uzerche n° 291

La sœur du comte de Périgueux, Ermengarde, avait été mariée à Hélie d'Aubeterre (cartulaire de Baigne n° LVIII).

Dans ces conditions on peut se demander de qui dépend vraiment la sélection du donataire : du petit propriétaire que mentionnent les actes de donation ou du tenant du fief ? Il est logique de penser que le second a dû pour le moins le plus souvent influencer le premier. Ainsi les seigneurs de Saint-Astier ont largement contribué à faire venir les moines de Saint-Jean d'Angély sur leur domaine pour y fonder le prieuré de Puycorbier28. Ceux de Mussidan ont imposé les moines de Charroux à Sourzac et dans leur châtellenie contre l'avis de l'évêque et du comte de Périgueux, qui auraient préféré les moines de Saint-Florent de Saumur™. Les seigneurs de Gurçon et ceux de Montpon ont puissamment œuvré de leur côté en faveur des moines de Baigne, ainsi que ceux de La Sauve Majeure et Uzerche. Quant aux milites de Gavaudun, seigneurs de l'Agenais, ils ont favorisé l'implantation, dans le sud du diocèse de Périgueux, des moines de Moissac à Sadillac et de ceux de La Sauve à Saint-Pastour⁵⁰.

Le jeu des relations familiales, l'attrait pour tel ou tel monastère particulier, ont pu orienter le choix des seigneurs périgourdins. Invités par les réformateurs grégoriens à se dépouiller des églises et des monastères qu'ils possédaient soit en pleine propriété soit en fief, ils ont cherché à tirer de ces opérations le maximum d'avantages matériels et spirituels. Même si les ventes sont rares, les compensations financières, avouées ou déguisées, ne sont pas absentes des actes31. Mais plus fondamentalement encore, les seigneurs laïques se tournent vers les moines réformés parce qu'ils ont une plus grande confiance dans l'efficacité de leur prière³². Ils les installent le plus souvent dans des prieurés, en étroite relation avec leur château, pour veiller sur les vivants et les morts¹³. De même la volonté de maintenir la prière dans un lieu de culte rénové ou reconstruit souligne leur désir de fixer les paysans et d'en attirer éventuellement de nouveaux. Gérard Pastoret, après avoir

Une première donation aurait été faite, semble-t-il, aux moines de Saint-Florent, qui accusent les moines de Charroux d'avoir acquis ce bénéfice contre de l'argent (Chartes de Saint-Florent de Saumur pour le Périgord, n° XLVI).

Coll. Peng. t. 30 fo 146 pour Sadillac et Grand cartulaire de la Sauve no 758 pour Saint-Pastour.

Le prévôt de Bergerac abandonne ses droits sur l'église Saint-Martin parce qu'il a entendu parler de "la bonne renommée des moines de Saint-Florent de Saumur".

Gérard de Saint-Astier se rend à deux reprises au chapitre de Saint-Jean d'Angély pour v confirmer la donation de l'église de Puycorbier et y faire ses propres dons (cartulaire de Saint-Jean d'Angely, n° CCCX, et CCCXVIII).

Ramnulfe de Juignac, sur le point de partir pour la croisade, donne la part qu'il possédait sur les églises de Pillac et de Sainte-Croix ; il reçoit en compensation 200 sous poitevins et une mule de l'abbé de Saint-Jean d'Angèly (cartulaire de Saint-Jean d'Angèly n° CCCXIV).

De nombreuses chapelles castrales passeront sous le contrôle d'abbayes extérieures au diocése : chapelles du Sépulcre et Sainte-Marie de Montravel (Saint-Florent de Saumur), Notre-Dame de Mussidan (Charroux), Sainte-Foy de Gardonne (à Notre-Dame de Saintes), Marie-Madeleine de Puyguilhem (Uzerche) ou encore la chapelle de La Tour-Blanche (à Saint-Cybard d'Angoulème).

abandonné ses droits sur le bourg de Puycorbier aux moines de Saint-Jean d'Angély, fait allusion à la venue possible de nouveaux hôtes³⁴.

En Périgord comme partout, l'essor des châteaux s'est accompagné de la création d'une foule de fondations religieuses, prieurés surtout, que les seigneurs châtelains ont confiés de préférence aux moines bénédictins. L'appel à de puissantes abbayes, extérieures au diocèse, pouvait fournir un gage de réussite à ces entreprises, tout en assurant aux moines bénédictins une certaine indépendance vis à vis de l'évêque diocésain. Mais d'une manière générale, plutôt que d'une opposition systématique entre l'évêque et les seigneurs laïques, que se sont ingéniés à monter en épingle les réformateurs grégoriens, c'est le plus souvent d'une convergence d'intérêts qu'il faudrait parler. Il nous semble que l'arrivée massive des moines bénédictins, notamment dans l'ouest du Périgord, qui coïncide avec les efforts des évêques pour faire appliquer la réforme grégorienne dans leur diocèse, participe d'une manière plus générale à ce grand mouvement de reprise en main et d'encadrement des populations rurales, auquel sont en définitive étroitement associés évêques réformateurs et seigneurs châtelains.

Tous les historiens, qui se sont penchés sur l'étude de l'histoire du Périgord pour la période des XI^e et XII^e siècles, se sont heurtés au vide des sources manuscrites, qu'elles soient d'origine civile ou religieuse³⁵. La lacune principale provient de l'absence ou la disparition des cartulaires produits par les abbayes bénédictines autochtones³⁶. Faut-il compter pour combler cette lacune sur la richesse des actes, contenus dans les cartulaires des abbayes étrangères, possessionnées dans le diocèse, d'autant plus que ces cartulaires, édités pour la plupart depuis longtemps, sont d'un accès facile.

Malheureusement ces cartulaires ne proposent qu'un nombre limité d'actes, relatifs à l'histoire du Périgord. Le grand cartulaire de La Sauve Majeure, un des plus riches, contient environ 70 notices et celui de Notre-Dame de Saintes, un nombre à peu près identique. Les chartes de Saint-

Cartulaire de Saint-Jean d'Angély n° CCCXVIII.

^{35.} M. Laharle a publié les actes contaux, dans Le pouvoir comtal en Périgord des origines à 1311 : recueil d'actes, thèse de 3° cycle, Bordeaux, 1975. Sur le plan religieux, il manque un bullaire à l'instar de celui réalisé par dom J. Becquet pour le Limousin. On pout se rabattre sur W Wiederhold, Papsturkunden in Frankreich, t. VI, 1911 qui couvre le Périgord.

^{36.} Les fragments du cartulaire de Cadouin ont été publies par J.M. Maubourguet, Le cartulaire de Cadouin, Cahors, 1926 ; ceux de Dalon par l'abbé Grillon en 1965. Il faut ajouter un certain nombre de copies contenues dans la Collection Périgord, t. 30, 33,35 notamment et la Gallia Christiana.

Florent de Saumur pour le Périgord n'atteignent pas la cinquantaine et celles d'Uzerche, à peine la quinzaine. Beaucoup de textes incomplets et non datés, d'actes à caractère juridique : les moines bénédictins, soucieux de préserver leurs droits sur leurs dépendances souvent éloignées et donc les plus menacées, ont cherché à obtenir des évêques diocésains et des papes des actes de confirmation sous la forme des chartes-pancartes ou de bulles¹⁷. Il ne faut donc pas trop compter sur ces cartulaires pour y trouver des séries de textes, longues et complètes, susceptibles de nous apporter une moisson d'informations, exploitables pour l'histoire du Périgord.

De plus les séries de textes, les mieux documentés et donc les plus utilisables, ne couvrent qu'un secteur géographique du Périgord très restreint. Ces textes concernent principalement les régions de La Double et du Landais (chartes de La Sauve pour Champmartin, de Baigne pour Puymangou ou de Saint-Jean d'Angély pour Puycorbier), ainsi que la vallée de la Dordogne (chartes de Saint-Florent de Saumur pour Montcaret et de Notre-Dame de Saintes pour Lamonzie). L'exploitation systématique de ces notices pourrait fournir une documentation intéressante dans divers domaines économiques et sociaux.

Pour terminer, ajoutons que le phénomène des dépendances monastiques étrangères, dans le diocèse de Périgueux, est remarquable par son ampleur, révélatrice d'un certain vide monastique dont souffrait le Périgord, principalement dans sa partie occidentale. Ce vide monastique a été comblé en partie par l'arrivée de moines, appartenant à des abbayes bénédictines extérieures au diocèse, voisines ou plus lointaines, appelées par les seigneurs châtelains le plus souvent avec l'assentiment de l'évêque. Des liens étroits, pour le moins à l'origine, ont pu s'établir entre ces abbayesmères, qui représentaient dans de nombreux cas des pôles importants de rayonnement religieux, culturel et artistique, et les prieurés qu'elles fondaient pour gérer l'important patrimoine ecclésiastique et temporel qui leur était dévolu. Par cette voie, des influences multiformes ont pu pénétrer ainsi dans le Périgord : influences sans doute assez limitées*, mais dont l'existence même montre à l'évidence que le Périgord religieux, comme le Périgord féodal, était susceptible d'échapper à cet enclavement naturel, auquel sa situation géographique semblait le destiner.

J.C. Ignace, "Les restitutions d'églises dans le sud Bergeracois aux XI" et XII" siècles",
 Actes du XLII" Congrès d'études régionales de la Féd. Hist. du Sud-Ouest (Avril 1990). Bordeaux,
 1992, p. 205-222.

^{37.} Le cartulaire de Charroux par exemple contient deux chartes-pancartes, délivrées par Renaud de Thiviers en 1101 et Guillaume III d'Auberoche en 1117, ainsi que quatre bulles de confirmation. Pour le seul XII siècle, les moines de Saint-Martial de Limoges ont obtenu des papes six bulles de confirmation.

Les sources

1- Cartulaires et recueils de chartes imprimés

Ils sont classés par ordre alphabétique des lieux auxquels ils se rapportent.

BAIGNE: Cartulaire de l'abbaye de Saint-Etienne de Baigne, éd. par l'abbé P.F.E. Cholet, Niort, 1868.

CHARROUX: "Chartes et documents pour servir à l'histoire de l'abbaye de Charroux", éd. par P. de Monsabert, dans Archives historiques du Poitou, t. XXXIX (1910).

CLUNY: Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, éd. par A. Bernard et A. Bruel, 6 vol., 1876-1906 (Collection des documents inédits sur l'histoire de France).

CONQUES : Cartulaire de l'abbaye de Conques en Rouergue, éd. par G. Desjardins, Paris, 1879.

LA SAUVE MAJEURE : Grand cartulaire de La Sauve Majeure, publié par Ch. Higounet et A. Higounet-Nadal, 2 vol. Bordeaux 1996, Féd. Hist. Sud-Ouest.

NOTRE-DAME DE SAINTES: Cartulaire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Saintes, éd. par l'abbé Th. Grasilier, t. 2 des Cartulaires inédits de la Saintonge, Niort, 1871.

SAINT-AMANT DE BOIXE : "Cartulaire de Saint-Amant de Boixe", éd. par A. Debord, dans Soc. archéol. et hist. de la Charente, 1982.

SAINT-CYBARD D'ANGOULEME: Cartulaire de l'abbaye de Saint-Cybard, éd. par P. Lefrancq, Angoulême, 1930.

SAINT-FLORENT DE SAUMUR : "Chartes anciennes de Saint-Florent de Saumur pour le Périgord", éd. par P. Marchegay, dans *B SHAP*, 1879.

SAINT-JEAN D'ANGELY: "Cartulaire de Saint-Jean d'Angély", éd. par G. Musset, dans *Archives hist. de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XXX (1901) et XXXIII (1903).

UZERCHE: "Cartulaire d'Uzerche", éd. par J.B. Champeval, dans *Bull. de la Soc. des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, de 1887 à 1897 ou Tulle 1901.

VIGEOIS: Cartulaire de l'abbaye de Vigeois en Limousin (954-1167), éd. par H. de Montegut, Limoges, 1907.

2- Pour les autres monastères

dont les cartulaires n'ont pas été imprimés soit parce qu'ils ont disparu soit parce qu'ils n'ont pas encore trouvé d'éditeurs, j'ai consulté des monographies ainsi que des copies d'actes que l'on peut trouver dans la Collection Périgord ou la Gallia Christiana.

AURILLAC: Mgr Bouange, Saint Géraud d'Aurillac et son illustre abbaye, 1881, 2 t.

> Chanoine E. Joubert, L'abbaye bénédictine de Saint-Géraud d'Aurillac, 1981.

LA CHAISE-DIEU: P.R. Gaussin, L'abbaye de La Chaise-Dieu (1043-

1538), thèse 1962.

P.R. Gaussin, Le rayonnement de La Chaise-Dieu: une abbaye auvergnate à l'échelle de l'Europe,

Brioude, 1981.

MOISSAC: Chartes de l'abbaye de Moissac, Bibl. nat. vol. CXXVIII

(collection DOAT).

Actes du Congrès de Moissac, dans Annales du Midi, 1963. A. Lagrèze-Fossat, L'abbaye de Moissac, 3 t. 1874.

SAINT-AUGUSTIN DE LIMOGES : Dom Becquet, "Les premiers abbés de Saint-Augustin de Limoges (Xe- XIIe siècles)", dans Revue Mabillon, 1975, p. 355-376

SAINT-MARTIAL DE LIMOGES :

J.P. Avisseau, Les prieurés de Saint-Martial de Limoges, thèse de l'Ecole des Chartes, 1963.

Ch. de Lasteyrie, L'abbaye de Saint-Martial de Limoges, Paris, 1901.

R. Poupardin et A. Thomas, "fragments du cartulaire de Paunat", dans Annales du Midi, 1906, pp. 5-39.

Leroux et Bosvieux, "Chartes, chroniques et mémoriaux pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin", dans Bull. de la Soc. des lettres, sciences et arts de la Corrèze, 1883 à 1885.

SOLIGNAC : J.L. Lemaitre, "Les dépendances ecclésiastiques de l'abbaye de Solignac au Moyen Age", dans Bull. de la Soc. archéol. et hist. du Limousin, t. CXI (1984) p. 96-121.

Annexe Liste des dépendances

Colonne I : numéro d'ordre (1 à 140).

Colonne II : identification (nom moderne)

Colonne III : localisation le département (1" nombre)

le canton (2° nombre) la commune (3° nombre)

Colonne IV : nature de la donation

Ec: église (ecclesia)

Ca : chapelle (capella)

Mo: monastère (monasterium)

Pr : prieuré

Colonne V : vocable attesté au moment de la donation.

Colonne VI : date de la donation

1142 (ayant): quand il s'agit d'une confirmation.

Colonne VII : donateur quand il est connu

Colonne VIII : donataires

A : Aurillac B : Baigne

CH : Charroux

CO : Conques LCD : La Chaise-Dieu

LSM : La Sauve Majeure

M : Moissac

NSD : Notre-Dame de Saintes

S | Solignac

SAB : Saint-Amant de Boixe

SAL : Saint-Augustin de Limoges SCA : Saint-Cybard d'Angoulème SFS : Saint-Florent de Saumur SJA : Saint-Jean d'Angély

SML : Saint-Martial de Limoges

U : Uzerche V : Vigeois

Colonne IX : en 1143 (date de la première mention d'un prieuré)

1. Pour les dépendances, situées hors département actuel, un seul nombre le premier (16, 33, ou 47)

Les cinq prieurés de Paunat ont été ajoutés sur la carte :

141 : Le Fleix et, de La Force

142 : Monfaucon et de La Force 143 : Ribagnac et de Sigoulès

144 : St-Nazaire de Moiron et de Sainte-Foy-La-Grande

145 : Tayac ene des Eyzies et de Saint-Cyprien

IX	S 1144				1177						1113					1149	1168	1264		1122		1304				
VIII	Ū	LSM	СН	SIA	SFS	SFS	SCA	CH	SFS	CCD	SES	LSM	SCA	00	00	Z	SCA	CO	ם	LSM	SCA	CH	SFS	SCA	В	В
VII		Evênue de Périgueux		Laïc	Prévôt de Bergerac					Comte de Périgueux	Laïc	Evêque de Périgueux		Laïc	Laïc			Evêque de Périgueux	Evêque de Périgueux	Laïcs					Laïc	Laïcs
IA	1088 (avant)	1072 (avant)	1098 (avant)	vers 1098	vers 1080	1186 (avant)	1142 (avant)	1117 (avant)	1122 (avant)	1080	vers 1080	1109	1142 (avant)	1074-1081	1074-1081	vers 1091	1098 (avant)	1115	vers 1099	1080-1095	1142 (avant)	1101 (avant)	déb.XII°	1142 (avant)	1083-1098	1083-1098
>	Martin	Marie	Pierre		Martin	Jacques	Marie		Marie	Pierre et Sicaire	Marie	Etienne	Médard	Jean	Pierre	Maric	Cybard		Marie-Madeleine	Martin		Marie	Pierre et Marie		Jean-Baptiste	Pierre
\geq	E	1 E	E	Ec	Ec	C	Ec	Ec	Ec	Mo	Ec	Ec	Ec	Ec	E	Ec	Ec	E	Ca	Pr	Ec	Ec	Ec	E	Ec	Ec
Ш	24.18.008	24.24.029	24.01.497	16.	24.03.037	24.03.037	24,44,057	24.24.059	24.42.466	24,04,064	24.46.292	24,12,373	24.07.073	24,42,335	24,46,083	24.10.091	24.44.093	24.28.352	24.35.301	24.31.354	24.21.105	24.09.107	33.	24,44,110	24.28.114	24,31,118
П	Angoisse	Beaupouvet	Bel (Le)	Bellon	Bergerac	Bergerac	Bourg-des-Maisons	Bourgnac	Bracaud	Brantôme	Bretenord	Cadelech	Calès	Canet (Le)	Carsac-de-Gurçon	Cénac	Cercles	Chalard (Le)	Chambrazes	Champmartin	Chapdeuil (Le)	Chapelle-Faucher (La	Chapelle-Irland (La)	Chapelle-Montabourlet (La)	Chassaignes	Chenaud
_	10	03	04	05	90	07	80	60	10	11	12	13	14	15	16	17	20	19	20	21	22	23	24	25	26	27

28	Cole	24.42.226	E	Marie	1100 (avant)	Laïcs	SFS	
50	Couture	24.38.276	Ec	Pierre	1086-1101	Evêque de Périgueux	NDS	
30	Couze	24.17.143	E		1101 (avant)		СН	1304
31	Creysse	24.03.145	E	Marie	1107	Evêque de Périgueux	LSM	
32	Cubjac	24.37.147	Ec		1185 (avant)		M	
33	Cussac	24.07.068	Ec	Pierre	1142 (avant)		SCA	
34	Domme	24.10.152	Ec		1104-1130	Evêque de Périgueux	M	
35	Echourgnac	24.23.159	Ec	Marie	1108	Evêque de Périgueux	LSM	1197
36	Eglise-Neuve d'Issac		H	Marie	1101 (avant)		CH	
37	Excidenil	24,11,164	ű		vers 1100	vicomte de Limoges	SML	
33	Eygurande	24,23,165	Ec	Etienne	vers 1098	Evêque de Périgueux	В	
39	Eymet	24.12.167	Pr		1115-1130		M	1130
40	Fontgaufier	24.02.360	Mo	Marie et apôtres	vers 1090	Laïc	A	
41	Foulerx	24.43.190	E	Pierre	1142 (avant)		SCA	
45	Gabillou	24.40.192	Ec				CCD	déb.XIII°
43	Gardedeuil	24.23.165	Ec	Léonard	1082-1101	Evêque de Périgueux	В	1104-1128
77	Gardonne	24.38.194	Ca	Foy	vers 1104	Evêque de Périgueux	NDS	
45	Graulges (Les)	24,19,203	Ec	Marie-Madeleine	1147 (avant)		s	1304
46	Grèzes	24.39.204	Ec	Pierre	954-986	Laïc	>	
47	Gurçon	24.46.083	S	Ulrich	1122 (avant)		LSM	
48	Gurçon	24,46.083	Pr	Nicolas	vers 1122		LSM	1122
49	Juignac	.91	Ec	Nazaire	8601-5601	Laïc et évêque	SJA	
20	Lamonzie	24.38.225	E	Marie et Sylvain	1077-1080	Comte et évêque	SML et NDS	SML et NDS 1104-1116
21	Lèches (Les)	24.16.234	E		1117 (avant)		CH	
52	Lonchat	24,46,584	Ec	Marie	1117	Evêque de Périgueux	LSM	1197
53	Lunas	24.16.246	E	Jean-Baptiste	1117	Evêque de Périgueux	LSM	
54	Madelin	16.	E	Maximin	1142 (avant)		SCA	
25	Mazières	47.	Ec		1101 (avant)		J	
99	Ménestérol	24.23.294	Ec	Pierre	1082-1101	Laïc et évêque	В	

		XVe		1113							1197	1143	1304				1197	XV°	1304			déb.XII⁴			1109-1121		1142	
SML	LSM		D	SFS	SCA	В	SCA	SFS	SFS	CH	LSM	SCA	Н	SML	SFS	SJA	LSM	00	SCA	Ω	S	SJA	n)	В	D	A	C
Laïcs	Evêque de Périgueux			Vigiers de Montravel					Moine Guillaume					Laïcs		Laic	Evêque de Périgueux	Laïc				Laics	Evêque de Périgueux	Evêque de Périgueux	Laïcs	Laïc et Evêque		Evêque de Périgueux
856	1121		1122 (avant)	1070-1080	1142 (avant)	1232 (avant)	1142 (avant)	1113 (avant)	vers 1080		1197 (avant)	1117 (avant)	1101 (avant)	888	1122 (avant)	vers 1100	1107	fin XI°	1142 (avant.)	1122 (avant)	1088 (avant)	vers 1090	1082-1101	1105	1098 (avant)	vers 1096	1119 (avant)	1121
Radegonde	Hilaire		Martin	Pierre		Martin		Pierre	Marie et Sépulere	Marie		Cybard		Sauveur et Benoît 888			Martin		Pierre	Рієте	Sébastien		Jean-Baptiste	Marie-Madeleine	Marie et Etienne	Saturnin	Pierre	Théodore
Ec	E	Ъ	E	Ec	Ca	E	Ec	Ec	S	Ec	Pr	E	E	Wo	Ec	Ec	Ec	Pr	Ec	Ec	Ec	Ec	Ec	Ca	Ec	Ec	Ec	Ec
24.34.270	24.46.272	24.37.147	24.42.288	24.42.289	24.48.437	24.23.294	16.	24,46,292	24,42,226	24.24.299	24.24.029	16.	24.31.316	24.29.318	24.42.226	16.	24.23.329	24.46.083	24.38.331	24.42.335	24.19.253	24.24.399	24.38.549	24.38.549	24.31.343	24.09.346	47.	24.19.353
Milhac d'Auberoche	Minzac	Monbayol	Montazeau	Montcaret	Monteuq	Montignac-Près-Vauclaire	Montignac-le-Coq	Montpeyroux	Montravel	Mussidan	Nauves (Les.)	Palluand	Parcoul	Paunat	Picone	Pillac	Pizou (Le)	Podio Palenoso (?)	Pomport	Ponchapt 2	Profondval 2	Puycorbier 2	. ,	n		Quinsac 2	Rives 4	Rochebeaucourt (La) 2
57	28	59	09	19	62	63	64	9	99	29	89	69	70	7.1	72	73	74	75	9/	77	78	6/	80	20	82	83	25	82

98	Ronsenac	.91	E	Jean	1082-1101	Evêque de Périgueux	CL	1102-1109
18	Rougnac	16.	E	Pierre et Maurice 956-957	956-957	Laïcs	SCA	
88	Sadillac	24.12.359	Ec	Marie	1079	Laïcs	M	1240
68	St-André-et-Appelles		Ec	André	1159 (avant)		SML	
06	St-Angel	24.26.528	Ec	Michel	1082-1101	Laïcs	ח	
16	St-Aubin-de-Cadelech 24.12.373	24.12.373	Pr	Aubin	1216 (avant.)		SML	1216
92	St-Avit-de-Vialard	24.05.377	Ec	Avit	1142 (avant)		SCA	
63	St-Barthélémy-de-Bellegarde		Ec	Barthélémy	1153	Evêque de Périgueux	В	
94	St-Cybard-le-Peyrat	16.	Ec	Cybard	1095-1098	Laïc	SJA	
95	St-Front-la-Lémance	47.	4	Front	1289 (avant)		A	1289
96	St-Front-de-Vestitionibus	24-42-568 (?)	Ec	Front	1122 (avant)		SFS	1270
16	St-Géraud-de-Corps	24.46.415	Ec	Géraud	1035 (?)	Laïc	n	
86	St-Germain-le-Dros	24.38.523	Ec	Germain	1159 (avant.)		SAL	1304
66	St-Géry	24.16.420	E	Egidius	1098 (avant)		E	
100	St-Hilaire	.91	Ec	Hilaire	vers 942	comte d'Angoulême	SCA	
101	St-Martial- d'Albarède	24.11.448	Ec	Martial	1157	Evêque de Périgueux	SML	1217
102	St-Martial-Viveyrol	24.44.452	Ec	Martial	1147 (avant)		S	
103	St-Martin-de-Gurçon	24,46,454	R	Martin	1144 (avant)		D	
104	St-Martin-des-Combes	24.45.456	E	Martin	1169 (avant)	Evêque de Périgueux	LSM	
105	St-Méard-de-Gurçon	24.46.461	E	Médard	1098-1104	Evêque de Périgueux	BetU	1122
106	St-Médard-de-Mussidan	24.24.462	Ec	Médard	1117 (avant)		СН	1304
107	St-Médard-d'Excideuil	24.11.463	Mo	Médard	1110	Evêque de Périgueux	n	
108	St-Nicolas-de-Cahuzac	47.	CJ	Nicolas	1189	Evêque de Périgueux	LSM	
601	St-Paixent	24.42.226	P.	Paixent	1289 (avant)		A	1289
110	St-Pastour	47.	Ec	Just et Pastor	1082-1101	Laïcs et Evêque	LSM	deb.XII°
Ξ	St-Paul-Léparon	24.31-354	Ec	Paul	1232 (avant)		В	
112	St-Pierre-de-Frugié	24,15,486	E	Pierre	1098 (avant)		E	
113	St-Pierre-d'Eyraud	24,16.487	Pr	Pierre	1216 (avant)		SML	1216
1 4	00.0	24.15.489	Ec	Projet on Prix	1211 (avant)		E	

1289	1188			1197	1146						1304		1197	HO		1197					1197	XIII¢			
Ą	n	n	CH	LSM	В	SCA	S	SFS	CH	SJA	SCA	CL	LSM	SFS et CH	SML	LSM	SCA	n	SCA	SCA	LSM	CCD	SAL	CCD	SAB
								Laïcs		Laïc	Evêque de Périgueux	Comte de Périgueux	Evêque de Périgueux	Augier de Mussidan	Abbé de Terrasson	Evêque de Périgueux		Vicomte de Limoges							Comte d'Angoulême
vers 1180	1188 (avant)	1104	1098 (avant)	1197 (avant)	1146 (avant)	1142 (avant)	1088 (avant)	vers 1112	1098 (avant)	vers 1095	1117	937-938	vers 1195	1080	1101	1109	1142 (avant)	1025	1142 (avant)	1142 (avant.)	1197 (avant)	XIIIe (avant)	1159 (avant)	1157 (avant)	988-1028
Privat	Raphaël	Rémy	Sauveur	Saturnin	Séverin	Cyprien	Sulpice	Eulalie	Colombe	Croix	Martin	Sauveur	Pierre	Pierre	Sour	Martin		Pierre	Marie						Romain
Ec	Pr	Ec	Ec	Pr	Ec	Ec	Ec	Ec	Ec	Ec	Ec	Mo	E	Mo	Mo	Ec	Ö	Mo	Mo	Ec	Pr	Ec	Ec	Ec	E
24.31.490	24.11,493	24,46,494	24.23.500	24.24.029	16.	47.	24.19.503	24.42.370	24.45.155	16.	16.	24.36.520	24.02.538	24.24.543	24.39.547	24.38.549	24,44,554	24,13,555.	24.29.558	24.25.562	24.45.456	24.44.573	24.43.576	24.39.580	16.
St-Privat-des-Prés	St-Raphaël	St-Rémy	St-Sauveur-Lalande	Sr-Sernin-du-Puch		St-Sibournet	St-Sulpice-de-Mareuil		Ste-Colombe	Ste-Croix		-		100		Thénac	Tour-Blanche (La)	Tourtoirac	Trémolat	Vallereuil	Vergne (La)	Verteillac	Veyrines-de-Vergt		Villebois-la-Valette
115	911	117	118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140

L'église d'Orliaguet

par Alain BLONDIN

La commune d'Orliaguet est située dans le canton de Carlux, arrondissement de Sarlat.

Situation: L'église est orientée, masquée par un bâtiment situé sur le chœur et s'élevant à hauteur du clocher. Ce bâtiment a été acquis par la commune pour servir de presbytère en 1888.

Historique: L'église d'Orliaguet faisait partie du diocèse de Cahors au même titre que les paroisses de Prats-de-Carlux, Salignac, Eyvigues, Simeyrol. Elle est datée du XII^e siècle et a pour titulaire saint Etienne. Elle est mentionnée dès 1328. Durant le XVI^e siècle, les bandes protestantes de Jacques de Crussol, seigneur d'Assier, la ravagèrent et brûlèrent l'église en 1567. Turenne la dévasta en 1587, Mayenne et Matignon y séjournèrent quelques jours et les troupes d'Aubeterre la dévastèrent pendant le siège de Carlux en 1593.

L'intérieur :

A signaler dans la nef, une cuve baptismale, en pierre, du XII^s siècle. Le chœur est en berceau plein cintre, séparé de l'avant-chœur par un arc plein cintre et par une table de communion à balustre du XVII^s siècle. Une chapelle du XVII^s siècle s'ouvre au sud.

Le retable est en bois sculpté et polychromé. Il mesure 4 m x 4 m. Il présente au registre supérieur une crucifixion avec Marie et Marie-Madeleine au pied de la croix. A gauche, saint Etienne, le titulaire de l'église, représenté en diacre et tenant une pierre. A droite, saint Jean-Baptiste, à qui il manque le bâton. Tous les deux sont dans une niche entourée d'angelots et posés sur des

consoles maintenues par des figures d'anges. Au registre inférieur : une Visitation à gauche et une Annonciation à droite, dans des cadres. Le retable est surmonté d'un fronton à denticules orné d'un christ bénissant.

Le tabernacle : au registre supérieur, on voit une niche vide, à coquille entourée de volutes, de feuillages et de têtes d'angelots et, au-dessus et au-dessous, de balustrades. Au registre inférieur, on remarque une crucifixion avec, à gauche, une montée au calvaire, et à droite Jésus au Jardin des Oliviers.

Sur la porte de gauche, un panneau représente saint Paul avec son épée et tenant l'Evangile.



Le retable (photo A. Blondin)

Les retables représentaient une pédagogie de la contre-réforme. Ils étaient pour les églises rurales, souvent commandés par les curés à l'instigation des évêques qui imposaient ce mobilier : Alain de Solminihac pour le diocèse de Cahors, François II de Salignac pour celui de Sarlat. Nous n'avons pas pour le retable d'Orliaguet de prix faits à la différence de ceux du Quercy et du Limousin. En Sarladais en particulier, la ville de Sarlat a subi en 1574, la destruction des archives de l'ancienne abbaye, et au moment de la Fronde en 1652. La Révolution a également fait disparaître les terriers. Toutefois, nous avons pour le retable du saint Sauveur de la cathédrale de Sarlat une quittance consentie par Jean Tournier de juin 1679 au chanoine de Vivies de Cordie.

Un problème de datation se pose pour ce retable. On a commencé à faire ce type d'encadrement des figures dès le début du XVII° siècle pour continuer jusqu'à la fin du siècle, de même que le fronton à denticules. Le drapé de saint Paul est également baroque.

L'influence de l'atelier des Tournier est perçue dans la forme des joues des anges, leurs mèches de cheveux et leurs larges plumes ainsi que les enroulements, sans que l'on puisse le leur attribuer.

Le devant d'autel, ou antependium est orné de rinceaux. La spirale centrale est une sculpture en méplat contrairement aux volutes du retable. L'autel a pu être commandé séparément et ne semble pas de la même main que le retable.

M. Lefort date l'ensemble après 1680, donc bien après le concile de Trente (1545-1563). Il y a donc un décalage important entre les directives du concile et la construction du retable. La balustrade est du XVII^e siècle. Des photos de 1960-1965 montrent le retable et l'autel en bien meilleur état qu'aujourd'hui. Ils ont été classés en 1951. Le retable a été restauré sur armature de bois et il y a eu des repeints sur le retable et sur l'autel il y a vingt ans.

A.B.

Bibliographie:

- Secret (Jean), "Eglises en Dordogne de l'ancien diocèse de Cahors",
 B SHAP, t. LXXVI, 1949, p. 179.
- Archives diocésaines, cahier nº4, abbé Delpeyrat, D55-1880.
- Archives départementales, 12/O/359-1888.

The state of the s

L'église de Salignac

par Alain BLONDIN

La commune de Salignac-Eyvigues est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sarlat, dans une région d'ère secondaire de la période du crétacé, en calcaire cognacien.

La région a toujours été considérée comme un lieu de passage entre

Quercy, Limousin et Périgord Noir!.

L'édifice orienté est-sud est 100° à partir du nord, est situé au sudouest du château, sur la route Brive-Souillac.

Historique:

L'église de Salignac était située au XI^s siècle dans la première des quatre grandes châtellenies du Périgord. Au XII^s siècle, l'hommage passera aux comtes de Toulouse puis de Turenne.

En 1545, Jeanne de Salignac apportera en dot la baronnie et le château à Armand de Gontaut-Biron. La famille se continuera avec la branche des Salignac-Fénelon dont les armes "d'or ou d'azur à 3 bandes de sinople" timbrent plusieurs clés de voûte de l'église.

François Salignac de Lamothe Fénelon (1651-1715) était le descendant de cette famille qui avait donné à Sarlat plusieurs évêques depuis le XIV^e siècle. Il fut précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et archevêque de Cambrai.

La seigneurie de Salignac fut acquise en 1653 par les Souillac de Montmège et en 1720 par le Duc de Noailles.

L'église de Salignac faisait partie du diocèse de Cahors et son patron et titulaire est saint Julien de Brioude.

Description extérieure²:

L'édifice est construit en calcaire local.

Le chevet, de plan carré, est renforcé par des contreforts de part et d'autre d'une baie lancéolée sur la face est ainsi que sur les faces nord et sud. La sacristie, de date postérieure, s'ouvre au sud.

La chapelle nord de l'avant-chœur sans contreforts est éclairée par deux baies à double ébrasement. A sa droite, un escalier permet d'accéder aux combles.

Au nord, un portail du XIVe siècle à trois voussures brisées, très moulurées, partant du fond, ont perdu leurs lobes découpés. Ces voussures retombent sur de petits chapiteaux.

La façade nord présente en alternance deux contreforts en bâtière et deux baies à double ébrasement.

Dans le mur gouttereau sud s'ouvre la sacristie.

La chapelle de l'avant-chœur sud est identique dans son plan à celle du nord.

La chapelle de la 2^e travée de la nef, ou "chapelle de la famille de Génis" à cause des armes sculptées, lui fait suite. Une large baie est située entre des contreforts biais.

La chapelle romane présente sur son mur ouest une corniche à tablette sur trois médaillons sculptés de têtes romanes.

Le portail occidental, sous le clocher porché, est constitué de voussures brisées restaurées au XIX^e siècle. Par contre, les pieds droits et les chapiteaux sont du XIV^e siècle.

Le clocher porche moderne est carré, à flèche de charpente.

Le chœur et les chapelles de l'avant chœur sont recouvertes de lauzes. La nef et les autres chapelles sont recouvertes en ardoise.

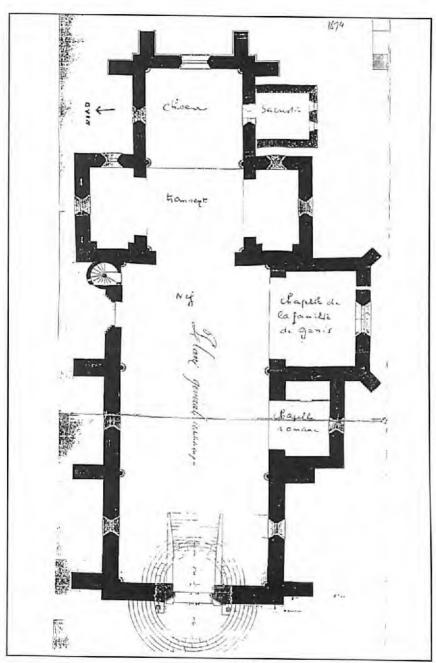
Description intérieure :

Le chœur du XIV^e siècle, carré, est éclairé par une baie percée dans les murs nord et sud. La baie axiale à l'est a été élargie postérieurement. La voûte sur croisée d'ogives est formée de nervures qui retombent sur de fines colonnettes interrompues par de petits chapiteaux. Le tabernacle est situé dans une niche au fond du chœur à gauche.

De récents travaux de restauration ont permis de découvrir à l'intérieur de celle-ci une fresque représentant une Crucifixion que l'on pourrait dater du XIV^e siècle.

Le chœur est construit en moyen appareil et rejointoyé. La sacristie s'ouvre au sud du chœur.

Voir le plan de cette église dans l'article de Jean Secret "Eglises en Dordogne de l'ancien diocèse de Cahors", in B SHAP, t. LXXVI, 1949.



Plan Claude Lacombe

L'avant-chœur est également du XIV^e siècle. Il est voûté d'ogives et les chapelles nord et sud qui s'ouvrent dans l'avant-chœur sont également de la même époque.

La chapelle nord de l'avant-chœur est éclairée d'une baie au nord et à l'est. Les voûtes retombent sur des chapiteaux sculptés : angelot portant un encensoir (culot nord-est), 2 têtes (culot nord-ouest).

La chapelle sud de l'avant-chœur est éclairée par une baie à l'est et au sud. Les ogives sont interrompues par de petits chapiteaux retombant sur des culots qui représentent un personnage accroupi, un autre en position d'orante, des têtes dont l'une dans du feuillage.

La 2° chapelle sud de la nef, la chapelle de la famille de Génis, est plus grande, rectangulaire, s'ouvre par deux impostes : celle du pilier est sculptée de feuillages, celle du pilier ouest, de motifs floraux. Quatre nervures retombent jusqu'au sol par de fines colonnettes interrompues par des chapiteaux. L'un de ceux-ci représente à sa partie supérieure une tête entourée de feuillages et à sa partie inférieure une autre tête dont la bouche laisse échapper du feuillage. De part et d'autre de la baie sud : les armes de la famille de Génis, sans doute enterrée dans l'enfeu à l'est, dont les armes sont "d'azur à la bande d'argent chargé de tourteaux de gueule".

Dans le mur gouttereau sud s'ouvre également la chapelle romane par un arc plein cintre dont les impostes ont un chanfrein sculpté d'étoiles à 8 branches. La chapelle Notre-Dame est le seul souvenir de l'église romane, elle est éclairée à l'ouest d'une baie à simple ébrasement (romane) et d'une baie (gothique, refaite) au sud. Il y a également une niche gothique et une niche, peut-être romane, au sud. A l'est, la Vierge est entourée d'une archivolte retombant sur deux petites têtes. Les nervures du XIV^e siècle retombent également sur des culots formés de têtes.

La nef est composée de 3 travées éclairées de 2 baies au nord et d'une baie à double ébrasement au sud. Un portail s'ouvre au nord.

Le portail occidental à 2 mètres du sol de la nef permet de descendre par un escalier d'accès.

L'ossature de la voûte sur croisée d'ogives se compose de deux arcs diagonaux. Ces arcs se rencontrent sur la clé qui maintient le serrage des claveaux. Elle se compose également de deux arcs doubleaux perpendiculaires à la nef et la renforçant, et de deux arcs formerets parallèles à cette nef. La lierne est une nervure auxiliaire qui réunit le sommet des tiercerons à la clé de voûte, les tiercerons étant également des nervures supplémentaires qui relient par deux branches les liernes aux angles de la travée. Toutes ces nervures retombent sur de fines colonnettes jusqu'au sol. Chaque pilier séparant les travées est composé de 9 nervures interrompues par un chapiteau bague en accolade donnant naissance à 5 colonnettes ellesmêmes interrompues par un petit chapiteau.



Façade sud (photo J. Brachet).

Les travaux :

La toiture et la charpente furent réparés en 1753, le pignon clocher-mur en 1764. Nouveau prix fait pour réparer le toit en 1771 (Archives Villatte).

Le devis descriptif des travaux et le plan datés de 1874 prévoient de construire un clocher entièrement neuf en forme de tour carrée, surmontée d'une flèche octogonale en pierre, de remplacer également l'escalier d'accès au fond de la nef par un escalier plus commode en portant la moitié du nouvel escalier en dehors et de laisser l'autre moitié en dedans en lui donnant une forme semi-circulaire qui se prête mieux à "l'écoulement de la foule". Le devis prévoit également la reconstruction du tympan selon le modèle du portail nord.

Quant au mur pignon, il a été remplacé en 1898 par un clocher porche. Dans les années 1970 il a été procédé au rejointoiement des chapelles et de la nef. En juillet 1990, le maître verrier Louis Martin, de Lussas-et-Nontronneau, procéda au changement des plombs et restaura les vitraux, en particulier celui qui est situé au-dessus de la porte de la sacristie.

La municipalité projette de renforcer les contreforts extérieurs.

Le mobilier :

- Croix de procession: Christ en croix, croix de 2 mètres, bois, peinte en noir avec filet or. Le Christ a les bras suspendus, les pieds cloués, présence du titulum. Le bras de la croix a des prises pour la porter. Accrochée sur le mur est, dans le chœur, elle est en bon état. - Crucifix : bois polychrome, accroché au mur dans la chapelle sud.

Il semble y avoir ressemblance entre les 2 crucifixions. Le modelé accusé du thorax témoigne d'un art populaire.

- Reliquaire : dans la chapelle sud également, de 0,50 m, en bois doré. La nature de la relique est inconnue. Le pied présente des palmes surmontées de godrons. Le reliquaire est posé sur un bouquet d'acanthes, la fenêtre vitrée ovale est encadrée de deux colonnes surmontées de grenades. Il manque un motif à droite. Il est en bon état, redoré. Cité dans l'inventaire de G. Mouillac, J. Beauchamps et J. Secret.
- La Vierge à l'Enfant : Statue en bois peint et doré de 1, 30 m dont le drapé est savant. L'Enfant Jésus porte le globe. La dorure est en bon état mais il y a des traces de vers.
 - Statue de sainte Anne avec la Vierge, en pierre.
- Statue de saint Julien en pierre. Ces deux statues, ont été sculptées par Poutriquet dans les années 1940.

Conclusion

Au cœur des dernières décennies du XIII^e siècle les architectes anglais ont été fortement influencés et sensibilisés par les courants continentaux, surtout français, notamment par le style gothique rayonnant avec sa mouluration en saillie sur la décoration formée de triangles curvilignes, de quatre feuilles.

Le Rayonnant n'a guère été accepté en Angleterre en tant que système architectural car les structures attiraient moins les maçons anglais que les détails d'architecture. M. Jean Bony a mis l'accent sur le rôle des réseaux des fenêtres françaises dans les formes anglaises. Ces réseaux, les voûtes à liernes couvrent les surfaces d'un filet de nervures ornementales, filet qui visuellement ne correspond pas à la structure de la voûte.

Les liernes zigzaguent de point en point formant des losanges, des étoiles comme à la voûte de la cathédrale de Lincoln. Ces nervures et ces arcs en accolade sur les chapiteaux bagues constituent le "decorated style", terme introduit au début du XIX^e siècle par Thomas Rickman. Ce terme désigne la période de l'architecture anglaise comprise entre l'introduction des réseaux dans les fenêtres de l'abbaye de Westminster vers 1240-1250 et les modifications du bras sud et du chœur de Gloucester, dans les années 1330.

Par le traité de Paris en 1259, saint Louis livre le Quercy, le Périgord, la Saintonge et l'Agenais aux Anglais. On perçoit cette influence anglaise en Périgord dans le réseau de la fenêtre axiale (ogive en mitre) du chevet de Beaumont, bastide anglaise fondée par Edouard I^a en 1285.

En 1309 les fresques de la chapelle du Cheylard de Saint-Geniès (datées par une inscription) représentent les arcs en accolade ou "ogce arch" que l'on retrouve sur les chapiteaux bague englobant les nervures tant à la

voûte d'York Minster qu'à Salignac. On voit apparaître à York Minster ce motif englobant la gerbe des nervures, au-dessus des chapiteaux qui sont reportés à l'étage des retombées d'ogives en raison du *triforium* (galerie ajourée au-dessus des grandes arcades).

Nous retrouvons les mêmes liernes décorant les voûtes des cathédrales anglaises qui ont influencé celle de Salignac et par là-même l'influence du "decorated style" en Périgord.

A.B.

Bibliographie

- Bony (Jean), The English Decorated Style Gothic architecture transformed 1250-1350, Oxford (Phaidon), 1979.
- Coldstream (Nicolas), "Le "decorated style": recherches récentes", Bulletin Monumental, Société Française d'Archéologie, 1989/1, pp. 55-80.
- Escande (J.-J.), Histoire de Sarlat.
- Froidefond de Boulazac (Alfred), Armorial de la noblesse du Périgord.
- Hurlinamın (Martin), Cathédrales d'Angleterre, Atlantis 1948.
- Lacombe (C.), Fournioux (B.), Chevillot (C.), Bouchereau (J.), "Notre excursion du 13 septembre 1981", B SHAP, t. CIX, 1982.
- Lacombe (Claude), Sentier de découverte, Le bourg de Salignac.
- Secret (Jean), "Eglises en Dordogne de l'ancien diocèse de Cahors", BSHAP, t. LXXVI, 1949,
- Villatte (Dr Paul), Histoire du canton de Salignac des origines à la Révolution, réédition 1986, éd. Amicale Laïque de Salignac.
- Vogué (Dom Melchior de), Neufville (Dom Jean). Glossaire des termes techniques. Introduction à la nuit des temps, Ed. Zodiaque 1965.
- Archives diocésaines.
- Archives départementales de la Dordogne 12/0/596, Devis de travaux et plans 1874.

The second secon

man managaran na ma Managaran na managar

L'église Saint-Etienne commune de Saint-Estèphe

par Pierre ORTEGA et Jean-Baptiste VIRLET

En arrivant à Saint-Estèphe

Parvenant à Saint-Estèphe par le Grand Etang, le visiteur apercevra l'église Saint-Etienne juchée sur sa colline, dominant une zone humide, une mouillère. L'église, d'allure simple, pourrait bien lui apparaître comme celle d'un bourg tranquille. La vue que l'on a depuis l'Est est, en effet, plus charmante que saisissante. En se rapprochant, se dressera le chevet, orné d'une fenêtre obturée, dont le remplage, en partie noyé dans la maçonnerie, flamboyant, date, vraisemblablement du XVI^s siècle. Quelques virages plus loin, le voici qui parvient sur la place du village, devant l'église.

Ce qui d'abord frappera le visiteur, c'est l'extrême largeur de l'édifice, qui aura bien du mal à entrer, entier, dans l'objectif du photographe. Presque carrée, l'église ne mesure, en effet, pas moins de 18 mètres de côté. Très rapidement, le regard sera attiré par un détail de cette façade : elle n'est pas vraiment homogène. Au centre, un ensemble en appareil de pierres, bien appareillé, travaillé avec soin : comme une ancienne façade ; et tout autour, complétant la façade, un mur en "tout-venant" comme on dit. Cet examen attentif permettra ainsi de distinguer une première façade, comme incrustée, sertie, dans une autre, plus récente. L'ensemble était sans doute entièrement crépi, autrefois.

Phénomène unique ? Pas spécialement, car il existe, ailleurs, bien d'autres exemples de réutilisation partielle d'une première façade lors d'une

reconstruction ou d'un agrandissement d'église, à commencer par celles toutes proches du Bourdeix, Beaussac ou d'Abjat-sur-Bandiat... Nos ancêtres n'avaient pas, comme nous, un respect quasi mystique des édifices du passé. Au gré des besoins ou des nouvelles techniques, ils modifiaient, voire détruisaient d'anciens édifices, églises ou châteaux. Prenant souvent appui sur ce qui subsistait de l'œuvre primitive, ils rebâtissaient à nouveaux frais l'œuvre nouvelle.

Pourtant, à Saint-Estèphe, la question pourrait se poser de savoir si l'on n'aurait pas voulu conserver le souvenir de l'ancienne église, et ce du fait que toute l'ancienne façade subsiste. Par manque de moyens ? Ou par respect pour le premier édifice ? Les bâtisseurs n'ont pas laissé d'autres traces de leurs intentions.

Une visite détaillée va permettre d'apprécier et d'essayer de comprendre un édifice qui semble simple, au premier regard.

Saint-Estèphe

Pour commencer, quelques mots sur l'histoire de ce bourg tranquille.

L'origine du bourg semble se perdre dans la nuit des temps, témoin le menhir de Fixard. On est assuré, à la suite de découvertes faites par Laugardière, au XIX° siècle, entre autres, d'une occupation du site à l'époque gallo-romaine.

Dans les temps anciens, Saint-Estèphe a compté au moins trois seigneuries : le Brieudet, Maisonneuve (Puycharneau) et la Sudrie. Le fief du Brieudet semble bien avoir été mêlé aux fameuses "Guerres Anglaises". Il fut tenu successivement par les familles de Magnac, de Collonges, de Pompadour, Du Lau et enfin de La Ramière. Deux de ces familles ont laissé des témoignages de leur passage dans l'église paroissiale, ainsi que nous pourrons le constater lors de la visite de l'église. Il ne reste presque rien du château sur motte de Brieudet, des XIs-XIIs siècles. Autre fief, celui de La Maisonneuve, qui lui aussi fut aux La Ramière. Appelé encore Peucharneau ou Puycharneau, il est connu par son château, rebâti au XIXs. Dernier fief : La Sudrie. Lui aussi fut aux La Ramière. Gabriel-Louis le vendit en 1787 à M. Valade.

N'oublions pas le prieuré grandmontain de Badeix : très beaux restes des bâtiments et de l'église du XII siècle, augmentés au XVII siècle. L'église était dédiée à Saint-Jean Porte-Latine. Le prieuré est aujourd'hui une propriété privée, ce qui l'a conservé mais qui en rend très difficile la visite.

Au XIX^e siècle, on exploitait le Grand Etang qu'on vidait tous les deux ans et d'où l'on tirait quelques 60 quintaux de poissons.

L'abbé Brugière signale : "l'esprit religieux laisse beaucoup à désirer dans cette paroisse qui n'est cependant pas hostile." 1905 ; c'est la



Façade ouest



Maître autel, devant de l'autel, Cène



Annonciation

séparation de l'Eglise et de l'Etat. La III République décida de dénoncer le Concordat qui la liait à l'Eglise depuis 1801. A cette occasion, un inventaire des biens des églises fut établi, avant leur nationalisation. Pour ce qui est de Saint-Estèphe, il fut dressé le 2 mars 1906. L'église de Saint-Estèphe y est présentée comme un édifice du XII siècle. Ce document ne reflète pas vraiment l'intérêt et la richesse artistique du mobilier de l'église, sauf pour la chaire. N'oublions pas que les autorités ecclésiastiques n'avait pas tellement intérêt à accorder une trop grande valeur au mobilier des églises, afin qu'il puisse demeurer en place. En ce qui concerne la sacristie, parmi 29 rubriques, on note 12 ornements, 4 blancs, 2 violets, 2 rouges, 1 vert et 3 noirs : un ostensoir en argent, un calice avec sa patène. L'inventaire fut dressé en présence de J. Combion (?), président des marguilliers, de M. Faye, maire. Jean de Mesle, curé, éleva une vive protestation, mais ne s'opposa pas à ce qu'Henri Labraud, percepteur, exécute sa mission. Jean de Malet assistait le curé de la paroisse dans sa protestation.

Le nom de la commune

Le nom de la commune a connu diverses formes, au cours des temps : "Sanctus Stephanus deus Ledros", en 1252 ; "Sanctus Stephanus de Ledroux", en 1487 ; "Saint Etienne Le Droux", en 1578 ; "Saint Etienne Le Doux", en 1680 (sans doute une erreur d'écriture) ; "Saint-Estèphe", à partir du XVIII^e s.

Saint Etienne, en latin Stephanus, d'où dérive Estèphe, puis Etienne, est le premier chrétien qui ait subi le martyre du fait de sa foi en Jésus-Christ. C'est pourquoi on le nomme "proto-martyr", le premier martyr. La dédicace au proto-martyr est très ancienne, dès les premiers temps du christianisme le culte de saint Etienne fut très répandu. On a avancé, à différentes époques, que le saint Etienne, patron de l'église, n'était pas ce premier martyr mais plutôt le duc Etienne, compagnon de saint Martial de Limoges. Il est vrai que Saint-Estèphe dépendait, avant la Révolution, de l'évêché de Limoges. Il faudrait, en conséquence dire : Saint-Etienne-le-Duc. Pour aller dans ce sens, il manque encore bien des preuves...

Quant à "Le Droux", on a proposé des explications diverses, parmi lesquelles celle de "le Iadre", c'est à dire le lépreux. Exista-t-il jamais, à Saint-Estèphe, quelque maladrerie ou autre léproserie ? Autre proposition : "Le Droux" viendrait plutôt de "droulh", "drouil", mot issu du gaulois, sorte de chêne (d'après le Dictionnaire des noms de lieux du Périgord).

Comme une vingtaine d'autres églises du Périgord, Beaussac, par exemple, l'église de Saint-Estèphe est dédiée à l'invention, la découverte des reliques du saint, au début du V siècle par le prêtre Lucien, à Jérusalem, en présence de Jean, Patriarche de Jérusalem. Le récit de cette

"invention", est l'un de ces morceaux de bravoure que nous a légué la "Légende Dorée".

L'histoire de la commune de Saint-Estèphe est bien plus riche que ce que laissent imaginer ces quelques notes. Ce bref rappel pourra aider à une meilleure visite de cette église. Notons, en plus, l'existence d'une "bonne fontaine" dédiée à saint Georges, juste au-dessous du chevet de l'église, à l'est. Une dédicace qui n'est pas innocente : le saint au dragon se retrouvera sculpté sur le retable du maître-autel. Après cette incursion dans le temps, revenons à la visite de l'église de Saint-Estèphe.

L'église Saint-Etienne

Dans l'introduction, nous avons pu entrevoir la complexité de ce monument : une visite méthodique va nous permettre, sinon de résoudre toutes les questions qu'il pose, du moins de nous approcher d'une meilleure compréhension. En dehors de l'architecture, l'étude de cette église portera sur le mobilier et les peintures murales, récemment mises à jour par Mme Pauthier.

1- De l'extérieur à l'intérieur : l'architecture

- Façade

La façade de l'église de Saint-Estèphe présente un très bon exemple de reprise d'une œuvre romane au XVI^e siècle. Ces bâtisseurs du XVI^e ont enchâssé la façade primitive dans la nouvelle construction, laissant deviner ce que fut l'église romane. Cette façade primitive présente un appareil régulier de pierres granitiques de taille moyenne ou grande qui permet de la dater du début du XII^e siècle.

- Le portail

Noter, au-dessus du portail en granit, un très large arc aux claveaux de pierres calcaires blanches qui tranchent sur cette façade de tonalité plutôt grise. Ces claveaux sont, pour la plupart, de formes régulières comme cela se pratiquait généralement aux XI^e-XII^e siècles. La hauteur et l'ampleur de cet arc posent problème : est-ce simplement un arc de décharge, est-ce le reste d'un ancien portail roman? En l'absence de traces archéologiques accessibles, il n'est pas commode de donner une réponse satisfaisante, d'autant que l'amplitude et la hauteur de cet arc rendent difficile cette seconde hypothèse. Peut-on imaginer à quoi pouvait ressembler le portail de la première église?

Quant au portail actuel, sans tympan, il a sûrement été monté au XVI siècle, en même temps qu'on agrandissait l'église. Les voussures, en forme

d'arcs brisés, retombent sur six fines colonnettes, surmontées de chapiteaux dont certains semblent représenter des têtes humaines. Un larmier, reposant sur des masques, vient compléter, à l'extérieur, ce portail dont la pierre semble fondre peu à peu. Ce type de sculptures est assez fréquent dans la région. L'étroite fenêtre qui surmonte ce portail est la seule qui subsiste des ouvertures romanes. Une visite aux combles le confirmera ; ébrasure s'ouvrant largement sur l'intérieur, comportant un fond de feuillure supposant une fermeture, vitrail, simple vitre ou autre, au temps de la première église. Cette fenêtre se situant tout en haut du pignon roman, il apparaît improbable que l'église primitive ait été voûtée. Cette particularité n'est pas rare à l'époque romane. Ici, en outre, il paraît difficile de penser qu'on ait pu lancer une voûte du fait de la largeur de cette nef, pour d'évidents problèmes de stabilité : absence de contreforts conséquents. Les autres ouvertures de l'église ont été pratiquées postérieurement comme cela s'est fait tout au long des siècles passés.

Le reste de la façade est constitué d'un appareil qu'on qualifie généralement de "tout-venant", des pierres peu ou pas calibrées, liées par du mortier. Un examen plus précis permet de distinguer deux parties dans la "façade rajoutée" : une première qui fait suite au sommet du pignon primitif et qui s'étend sur toute la partie droite de la façade ; une seconde qui s'étend, à gauche, au-dessus du rampant primitif. Cela est dû probablement à deux campagnes distinctes de la nouvelle construction.

- Bas-côtés et chevet

Les bas-côtés n'offrent pas de grande particularité, sinon quelques belles fenêtres, tandis que celle du chevet plat, laisse apparaître les restes d'un remplage gothique flamboyant du XVI^s siècle, occulté aux XVII^s-XVIII^s siècles, quand on installa, à l'intérieur, le grand retable du chœur. Noter aux extrémités de la façade ouest et au chevet, des contreforts placés en biais, du XVI^s siècle.

- Clocher

Dans la partie qui émerge aujourd'hui, le clocher, assez simple, date du XVII^a siècle, mais, toujours au cours de la visite des combles, sa souche apparaîtra comme bien plus ancienne,

Telle qu'elle se présente depuis l'extérieur, cette église pourrait apparaître déséquilibrée, le bas-côté sud étant bien plus large que l'autre, au nord. Pourtant, en pénétrant dans l'église, cette impression ne se confirme pas : le visiteur sera immédiatement saisi par la richesse ornementale de ce lieu. Les siècles ont apporté leurs offrandes afin de faire de cette église une sorte de musée de sculpture et de peinture.

- Les trois nefs

- Nef centrale : elle est très large et comporte trois travées.

Les deux dernières travées (nc2, nc3) sont couvertes d'ogives tardives retombant sur des piliers ou colonnes engagées, plus anciennes, pour certaines. Malgré ce voûtement, le visiteur ne doit pas se laisser égarer : il se trouve en réalité devant ce qui fut la nef principale de l'église romane : l'épaisseur des murs peut en témoigner. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, cette nef n'a sans doute jamais été voûtée aux XI^c-XII^c siècles. Cette nef romane était sans doute unique, ou peut-être avec un collatéral, au nord. Les murs gouttereaux anciens étaient pleins au sud, peu ouverts au nord.

Ce sont les bâtisseurs du XVI^e siècle qui, au moment de l'agrandissement de l'église, ont ouvert ces murs romans. Leur technique était simple : ils incrustaient dans l'épaisseur du mur primitif, à l'endroit désiré, un arc solidement armé. Une fois cette opération réalisée, il n'y avait plus qu'à retirer les pierres qui se trouvaient en dessous de l'arc : le passage entre l'ancienne nef et les nouvelles était ainsi réalisé. Il existe quelques églises où le travail n'est pas achevé, ce qui permet de comprendre la méthode utilisée.

Il suffit de se transporter de nouveau dans les combles pour se convaincre de l'antiquité de cette nef. Nous pourrons y constater : que les murs de cette nef sont plus épais que ceux de la nef sud ; que la partie la plus ancienne de la charpente est toujours en place, au-dessus de cette nef centrale ; que cette partie ancienne de la charpente couvre aussi la nef nord ; qu'au XVI^e siècle, on est parti de cette première charpente, pour installer la nouvelle ; que le haut des murs de cette nef garde le même crépi qui se trouve dans l'église avec des traces de peinture en forme de joints de moellons.

Même si ces murs ont pu être rabattus au XVI siècle, il n'y a aucune traces d'un voûtement primitif : l'église romane n'était probablement pas voûtée pas plus qu'elle n'a pas comporté de plafond. Il devait y avoir une charpente apparente.

- Première travée (nc1)

En restant dans les combles, on s'aperçoit que cette travée sert de base au clocher. Ce détail a son importance pour tenter de comprendre le plan primitif de cette église. Généralement cette disposition correspond à l'époque romane où le clocher se trouve au-dessus du chœur. Cette base de clocher est d'une technique ancienne, ce qui donne à penser que l'actuel clocher en a remplacé un autre, sans doute plus haut sinon plus élancé.

Redescendant à l'intérieur de l'église, cette première travée apparaît au visiteur de nature toute différente par rapport aux deux autres. En plein cintre, elle repose transversalement sur deux grands arcs, vers le chœur et vers la nef et deux autres, donnant sur les bas côtés. Le tout est soutenu par quatre solides piliers inégaux. Nous sommes en présence d'une ancienne

croisée de transept précédant le chœur primitif. Ce chœur se terminait-il par un chevet plat ou par une abside? Ces deux solutions étaient possibles à l'époque romane. Il est bien difficile d'en dire plus : seules des fouilles au sol donneraient la réponse. Du fait de l'implantation du chœur actuel au XVI° siècle, ces traces anciennes ont disparu.

En première conclusion, cette nef centrale a probablement toujours été

l'axe principal de l'église.

- Nef nord: elle est très étroite, comporte trois travées et voûtée en berceau pour deux travées (nn2, nn3) et en ogives pour la première (nn1). Ce voûtement en berceau des travées nn2 et nn3 pourrait faire penser à l'époque romane. Certaines colonnes, datables du XVI^e siècle, comme la maladresse des retombées de la voûte sur ces colonnes, dont certaines sont datables du XVI^e siècle, pourraient en faire douter.

Plusieurs éléments militent pourtant en faveur de son ancienneté, en particulier l'épaisseur du mur extérieur nord ou une colonne au chapiteau ancien. Il faudrait pouvoir analyser la voûte elle-même pour pouvoir étudier

la méthode de construction utilisée : bien difficile...

Quant à la première travée (nn1), on sait de quand elle date : le curé Reys avait fait construire une nouvelle chapelle, avec autel et caveau, qui faisait suite aux deux autres travées de bas-côté nord. "Le 20 juillet 1733... ont été prézent messire Jean de La Ramière... et messire Joseph-Armand Reys... curé de Saint-Estienne-le-Droux...". Une mise aux enchères n'ayant pas trouvé d'autres renchérisseurs, la "chapelle avec un autel dedans qui sera dédié à Saint Jean-Baptiste"... sera attribuée au seigneur de La Ramière.

Au XIX^e siècle, on rajouta une petite chapelle, au nord de la

précédente, voûtée en berceau.

- Nef sud : c'est la plus vaste, à trois travées (ns1, ns2, ns3), elle date du XVI siècle. C'est souvent au sud, partie éclairée et chauffée naturellement par le soleil que les anciens agrandirent leurs églises. Cette nef est couverte d'ogives élégantes, retombant sur des colonnes engagées. La partie sud-ouest de cette nef abrite le baptistère. Bien classique dirait-on si ce n'est un détail curieux : une vaste zone d'humidité qui s'étend du baptistère à la colonne d'entrée à gauche. Tout le monde affirme ici que cette humidité est rémanente, ce qui inquiète les responsables de l'édifice. S'agirait-il d'une source ?

Par ailleurs, la vasque de ce baptistère est énorme, difficilement transportable. De style et d'époque indéterminé, mais assurément anciens, elle pourrait bien être antérieure, en cette place, à l'agrandissement de l'église au XVI siècle. Si tel était le cas, ne serions-nous pas en présence d'une "bonne fontaine" païenne christianisée ? Et ici, en plus, elle aurait été

volontairement intégrée dans l'enceinte de l'église. Il y a, on l'a déjà constaté, en dessous de l'église et à l'est, presque à la verticale de ce baptistère, une "bonne fontaine" dédiée à saint Georges, dont il a été question plus haut, récemment dégagée : intéressant.

Cette fontaine, en ce cas, serait-elle le drainage de celle de l'église ? Les Archives départementales, ou autres, pourraient conserver quelques indices précieux à ce sujet, qui, s'il s'avérait exact, ne manquerait pas d'un réel intérêt sur le plan de l'histoire comme sur celui de la religion. Les traditions orales, elles aussi, pourraient contribuer à l'éclaircissement de ce mystère.

- Le chœur

Il en a été question plus haut. Il est couvert d'une voûte en ogive, retombant, à l'est sur des colonnes engagées, à l'ouest, sur des culs-de-lampe. Sous l'autel actuel, se trouve un autre autel, nécessairement antérieur, qu'on aimerait bien pouvoir examiner de près, il nous apporterait, peut-être, quelques renseignements, pour savoir ce qu'il y avait dans le chœur avant le XVIII^s siècle.

Ces différents éléments architecturaux permettent de situer un peu mieux cette église. Tout aussi importantes sont les datations, même approximatives, car elles commandent d'autres datations, celles du mobilier et des peintures, contenus dans cette église. Cette description quelque peu sèche ne rend pas compte du charme que dégage cette église, ni de l'intérêt qu'elle représente, tant par l'histoire de son architecture que par le travail acharné des bâtisseurs des différentes époques. Habileté, astuce, technique et foi ont fait de cette église un petit bijou, sans compter la somptuosité de son mobilier et de ses peintures murales.

2- Le mobilier et les peintures murales, ou le trésor de Saint-Estèphe

Pour intéressante que soit son architecture, l'église de Saint-Estèphe risquerait de passer inaperçue sans ces quelques "rares pierres précieuses" qui, elles, valent largement la visite : le crucifix dit "de Grandmont", la chaire, le maître-autel, l'autel de saint Jean-Baptiste, côté nord, surtout, côté sud, l'autel de la Vierge, sans compter le baptistère, une autre statue de saint Jean-Baptiste et bien sûr la bonne dizaine de peintures murales, récemment mises à jour.

Le crucifix dit "de Grandmont"

L'attribution à "Grandmont" vient de ce que cette sculpture proviendrait du prieuré de Badeix, ou d'un autre prieuré de l'ordre. Mais il n'y a aucune assurance à ce sujet. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce crucifix tranche sur tous ceux auxquels la piété chrétienne nous a habitués, du moins en France. Son originalité repose dans ce vaste manteau qui pend à l'arrière de la croix. C'est pour le moins inhabituel dans nos contrées. Quoiqu'il en soit de cette origine, un certain nombre d'éléments nous permettent de le dater de la fin du XVI siècle, ou du début du XVII siècle : ces deux ravissants angelots, par exemple, portant l'un le calice qui recueille le précieux sang, le saint Graal, l'autre tendant un voile, celui de Véronique.

Aujourd'hui, le calice du second angelot semble tordu, à moins qu'on ne le regarde à partir de la droite du Christ, preuve que cette œuvre n'était pas destinée à être posée à droite, mais à gauche de la nef. Il s'agit sans doute d'une sculpture rapportée ici d'une autre église. Un autre détail vient confirmer cette datation, c'est le corps du Christ : les muscles bordant l'abdomen ont une curieuse configuration, assez caractéristique du XVI siècle : ils ressemblent à des bourrelets en chapelet, assez éloignés du réalisme anatomique. Le reste du corps étant assez bien conformé, ce Christ pourrait remonter au règne d'Henri IV. Combien on aimerait savoir au ciscau de quel sculpteur on doit ce crucifix. Noter l'expression changeante de la tête de ce Christ, selon l'endroit d'où on le regarde.

La chaire

Œuvre de Jacques Reys, sculpteur et doreur, mort en 1738, père de Joseph-Armand Reys, curé de la paroisse, et mort en 1741. C'est un grand sculpteur qui a traité le sujet de cette chaire, de manière à la fois admirable et personnelle : précision du détail, recherche des couleurs, harmonie de l'ensemble, multiplication des détails symboliques. La cuve de cette chaire repose sur un lion rugissant qui relève la tête.

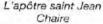
Les cinq panneaux de la chaire

Un premier panneau rappelle le martyre de saint Etienne : le saint porte les pierres de sa lapidation.

Les quatre évangélistes sont caractérisés par leurs symboles traditionnels : l'aigle pour saint Jean, l'ange (ou l'homme) pour saint Mathieu, le fion pour saint Marc, le taureau pour saint Luc. Ces représentations proviennent de l'interprétation chrétienne du texte biblique de la Vision du prophète Ezéchiel : "Quant à leur aspect, ils (les quatre animaux entourant la Gloire de Dieu) avaient une face d'homme, et tous les quatre avaient une face de lion à droite, et tous les quatre avaient une face d'aigle." (Ez ch I 10)

Vu l'emplacement de cette chaire dans l'église, Jacques Reys a été amené à bousculer quelque peu l'ordre traditionnel des évangélistes : il présente, de gauche à droite, Jean, puis Mathieu, Marc et enfin Luc, alors que







Crucifix dit de "Grandmont"



Autel de la Vierge

dans le Nouveau Testament l'ordre est plutôt Mathieu, Marc, Luc et Jean. Au passage, cette disposition montre que la chaire est ici à sa place d'origine. La raison en est toute simple : si l'on avait gardé l'ordre habituel, Saint Jean, aurait été confiné dans un angle peu en vue. Pour de nombreuses raisons, Jean est considéré comme le témoin sinon essentiel, du moins primordial de la vie et de l'enseignement du Christ.

Dans la disposition actuelle, "le disciple que Jésus aimait". Jean, est mis à la première place. L'auteur du IV^e évangile est représenté relativement âgé, contrairement à une antique tradition. Pourtant c'est Jacques Reys qui a raison : l'apôtre Jean était très âgé lorsqu'il entama la rédaction de son évangile : on parle de quatre-vingts ans, pour le moins. Le sujet est traité somptueusement, l'aigle tout prêt à prendre son envol, Jean triomphant, entre ciel et terre, le vêtement comme emporté par le vent, sur la nuée.

Mathieu qui suit tranche par rapport aux trois autres, il ne semble pas être du même ciseau. Le tableau montre un apôtre plus jeune, avec quelques nuances dans le traitement des couleurs, son évangile n'est pas doré comme les trois autres, les plis de son vêtement ne sont pas traités de la même manière. En poursuivant, le troisième panneau nous réserve une autre surprise : Marc est représenté lui aussi, plutôt âgé. Enfin, seul Luc nous apparaît sous la forme d'un tout jeune homme, de profil.

L'abat-voix

Au-dessus de la cuve se trouve, comme il se doit, l'abat-voix. Généralement s'y trouve la représentation de l'Esprit-Saint, ce qui est ici le cas. Il y a aussi un travail des plus significatifs sur l'irisation de la lumière : l'arc-en-ciel. L'artiste se rappelait sans doute que l'arc-en-ciel était le signe

de l'alliance retrouvée entre l'humanité dans la personne de Noé, et le Créateur, après le Déluge. Ce n'est, certes pas, Jacques Reys qui a inventé ce "procédé", mais sa culture lui a permis de s'en inspirer.

Les anges, au-dessus de l'abat-voix

Au-dessus de cet abat-voix deux anges présentent les Tables de la Loi que Dicu avait communiquée à Moïse. Il est plus qu'intéressant de noter que l'inscription gravée sur ces Tables n'est autre que le début de la profession de foi du peuple juif, aujourd'hui encore en latin "Audi Israël", "Ecoute Israël", en français. Cette profession de foi, il est vrai, les chrétiens la partagent avec les Fils d'Abraham. Cependant cette présence du Peuple Elu en cet endroit est des plus remarquables. Tout en haut, et conformément à la plus traditionnelle théologie, un autre ange sonne de la trompetre et brandit un livre ouvert où l'on peut lire : "Evangelium Jesus Christi", "Evangile de Jésus-Christ", le Christ étant considéré par les chrétiens comme l'accomplissement et l'achèvement de la Révélation commencée sous l'Ancien Testament. Il est vrai que le curé de ce temps, Joseph Armand Reys, fils du sculpteur, était docteur en théologie, ceci expliquant cela, sans doute.

Non seulement l'effet artistique de cette chaire est remarquable, mais en plus le sculpteur, guidé par un prêtre éclairé, son fils, a produit une vivante page de catéchisme à la doctrine très sûre, préfiguration d'un œcuménisme qui ne viendrait que bien plus tard.

Le maître-autel

Il faudrait tout détailler de cet autel. Trois parties ressortent : le grand tableau, le tabernacle et les sculptures qui l'accompagnent, le devant d'autel, sans parler des parures d'autel en bois doré.

Le tableau

Il a été récemment restauré. Il présente deux scènes : le martyre de saint Etienne, à gauche ; l'invention des reliques du premier martyr par le prêtre Lucien en présence du Patriarche Jean. Les couleurs de ce tableau sont fraîches, le sujet traité dans le goût de l'époque ; le XVIII siècle. C'est un bon exemple de la peinture d'Eglise que longtemps on a décriée, à tort.

Le tabernacle

Sur la porte, un "Christ aux liens" très pathétique ou très résigné, selon l'angle sous lequel on le regarde. Juste au-dessus "Dieu le Père", le globe terrestre dans la main, regarde, mi-bienveillant, mi-ironique, le monde au-dessous de lui. Deux scènes entourent le tabernacle : l'une, à droite représente saint Georges terrassant le dragon, attestant de l'ancienneté du culte à saint Georges dans cette paroisse ; l'autre, à gauche le martyre de saint Etienne.

Il y avait autrefois, jusqu'au XIX^e siècle au moins, deux statuettes représentant une Vierge à l'Enfant et saint Roch, en bois doré. Elles furent retirées de l'autel et déposées à la mairie, afin de les préserver d'un vol assuré. Il est possible de les voir, sur demande.

Le devant d'autel

Il est souvent attribué à Jacques Reys. Certains détails, comme le traitement de l'auréole du Christ, pourraient y faire penser. Ce devant d'autel représente la Cène : Jésus entouré de ses Apôtres partage son dernier repas. On reconnaît facilement quelques-uns d'entre eux comme Pierre, Jean ou encore Judas. Certains détails sont intéressants qui révèlent les idées que l'on se faisait, au XVIII^e siècle, de la vie au temps du Christ, avec un anachronisme : un superbe couteau trônant sur la nappe largement étalée. Le traitement des couleurs est passablement différent de celui des panneaux de la chaire.

L'autel de saint Jean

On le nomme souvent "de Saint Joseph" à cause de l'endroit où il se trouve, à gauche du maître-autel. Il est en fait dédié au précurseur : saint Jean-Baptiste. Cette chapelle et son autel furent construits par le curé Reys. Après une mise aux enchères, elle fut, comme nous l'avons vu plus haut, attribuée à Jean de La Ramière, le 20 juillet 1733.

Le contrat d'achat porte un certain nombre de précisions comme : "ledit seigneur de La Ramière... a offert le revenu et jouissance d'une pièce de terre par lui acquise au prix de deux cents livres...", "il s'engage et les siens d'entretenir le vitrail de la dite chapelle et le dit autel de nappes..." En échange, Jean de La Ramière et les siens pourront être enterrés dans cette chapelle et y faire installer leur banc seigneurial. Autres temps, autres mœurs, au XVIII^e siècle on pouvait s'offrir une chapelle et un caveau personnels! Le retable rappelle la décollation de saint Jean-Baptiste. Une grande statue se dresse au-dessus du tabernacle, L'abbé Brugière affirme qu'elle est en terre cuite, ce qui se faisait au XVIII^e siècle, tandis que l'inventaire de 1906 la dit de "carton pierre".

L'autel de la Vierge

C'est assurément l'œuvre la plus accomplie de cette église, qui n'en manque pas. Il semblerait bien que ce soit un guide aussi sûr que celui de la chaire qui ait conseillé l'artiste qui a conçu et réalisé ce retable. Peut-on l'attribuer à Jacques Reys, comme le voudraient certains auteurs ? Sans doute au moins pour deux panneaux. Cet autel propose un résumé complet de la foi que professent les chrétiens au sujet de Marie, la mère de Jésus-Christ. Ce retable se présente sous une forme assez baroque, Partant du sol, il occupe

toute la largeur du mur est de la chapelle, puis par courbes et droites, il monte vers le sommet de l'arc.

La Vierge Mère

La Vierge se tient dans une niche bleu foncé, entourée par deux colonnes de tonalité sombre, seule note marron dans ce retable tout fait d'or et de bleu pastel. En bois doré, elle brandit presque à bout de bras un Enfant Jésus plus qu'à demi dévêtu. Celui-ci tient de la main gauche la Terre surmontée de la croix, et bénit, ou enseigne de la main droite : vraiment royal. Nous ne sommes plus au plus fort du règne de Louis XIV, au temps où les voiles de la Vierge auraient volé au vent de l'Esprit. Ici les plis sont sagement rangés, harmonieusement, pourrait-on dire. Elle date sans doute du début du XVIII^e siècle, car à la fin de ce même siècle, Marie est représentée sans l'Enfant, en Vierge de l'Apocalypse.

Le dais et le Saint-Esprit

Il protège Marie et l'Enfant. De lui sortent des rubans dont il sera question plus bas, mais aussi deux angelots, fort mignons. Détail curieux, amusant : si l'on voit l'un des deux angelots en entier, on n'aperçoit de l'autre que le bas du corps, le haut étant encore caché par le dais. Tout en haut, dans une couronne de fleurs l'Esprit-Saint descendant sur Marie.

Les litanies de la Vierge

Du dais viennent deux rubans qui descendent à droite et à gauche de Marie. Ils retiennent six médaillons des plus rares : ce sont six des invocations des litanies de la Vierge.

A gauche et de haut en bas : Janua Coeli, Porte du Ciel ; Regina Apostolorum, Reine des Apôtres ; Turris Davidica, Tour de David ;

De même à droite: Foederis Arca, Arche d'Alliance; Stella matutina, Etoile du Matin. Quant au dernier, deux propositions, au moins, peuvent être faites: Rosa Mystica, Rose Mystique (il représente en effet une fleur, un lys, semble-t-il) ou encore Mater Inviolata, Vierge Mère...

Un choix des plus judicieux des principales gloires de la mère du Christ. Avec très peu de moyens, de l'or et de l'azur, l'artiste a su évoquer quelques-uns des mystères de la Vierge.

Deux panneaux

A droite et à gauche de Marie deux tableaux sculptés viennent compléter cette œuvre. A gauche : l'Assomption de Marie. A cette époque, fin XVII^e-début XVIII^e, le dogme de l'Assomption n'avait pas été proclamé ; il ne le sera en 1954. Mais dès le début, les chrétiens ont cru que Marie

n'ayant pas connu l'enfouissement de la tombe, avait été accueillie dès sa mort au ciel. A droite se trouve la Vierge de l'Apocalypse, entourée du soleil et piétinant le serpent, selon la vision de l'apôtre saint Jean. Ces deux panneaux ont une certaine parenté de technique et d'inspiration avec les sculptures de la chaire.

De la Vierge Mère, à celle de l'Apocalypse, en passant par l'Assomption, l'auteur de ce retable déroule le cycle de la Rédemption, allant de la chute d'Adam et Eve au triomphe de Marie, la Nouvelle Eve. Il y a encore bien d'autres détails intéressants, mais ceux-ci suffisent à constater à quel point ce retable a été conçu afin de célébrer le culte et la gloire de celle qui est éternellement, pour les chrétiens, la Mère du Christ.

3- Les peintures murales

Récemment mises à jour par Madame Pauthier, ces peintures étaient, il n'y a pas si longtemps, recouvertes d'un crépi blanc. En 1862 le conseil municipal de l'époque avait décidé de vastes travaux sur l'église, à la suite d'une très longue période, pendant laquelle l'édifice avait continué à se dégrader, selon le témoignage des archives. Ces travaux vont procéder au nettoyage et au blanchissage complet de l'église, reprendre les manques dans les enduits. On allait aussi restaurer la porte à double battant et l'imposte. Les fonts baptismaux se voyaient doter d'une barrière en chêne et d'un meuble en bois verni, tandis que l'autel de la Vierge était muni d'une table de communion en fonte ouvragée. Même si ce crépi a partiellement endommagé les peintures qu'il recouvrait, on peut aussi dire qu'il les a protégées. Il est possible qu'elles ne devaient déjà pas être en très bon état à l'époque pour qu'on ait décidé de les recouvrir. Le décapage du crépi n'est pas terminé du fait d'un problème technique ou financier, ou les deux.

Ces peintures murales offrent un éventail intéressant de l'inspiration, du talent et du savoir-faire des peintres qui se sont succédés ici sur les quelques cent cinquante à deux cents ans qu'ont duré leur intervention sur les murs de cette église.

On peut distinguer trois périodes : XVI siècle : peinture n° 1 fin XVI début XVII siècle : peinture n° 8 seconde moitié du XVII siècle : peintures n° 2, 3, 4, 5, 7, 9, 10.

Le XVI siècle

le mur sud-est, dans le chœur, peinture nº 1

C'est ici que se trouve la plus ancienne peinture. Etonnante par ses couleurs et sa fraîcheur, elle est difficile d'interprétation, du fait qu'on n'en distingue pas grand chose : un profil juvénile, homme ou femme.

Ce personnage est vêtu d'un pourpoint avec manche à crevé, peut-être portet-il une cape bleue. Derrière ce personnage, en haut, on distingue une mangeoire avec un animal, sans doute un mouton : une adoration des rois mages, sans doute.

Fin du XVI^e siècle

Le mur nord, peinture nº 8

"La Charité de Saint Martin", selon l'expression traditionnelle. Il s'agit du partage de sa tunique que saint Martin fit avec un pauvre. Le saint porte une culotte bouffante, tout à fait dans le style de la mode du temps d'Henri IV, ce qui permet donc de dater ce panneau. Le tableau est mal conservé : les deux personnages ont perdu leur tête. Saint Martin à cheval, partage son manteau. Le pauvre, peu vêtu, se tient en bas du cheval, vers la queue. Très mutilé, il a perdu ses deux jambes, l'une étant remplacée par un pilon, l'autre portant un bandage : triste souvenir des mutilations des guerres. Belle tête du cheval. Les teintes pastel donnant dans les gris et les ocres, avec un cadre évoqué, fait de nombreux points multicolores à l'effet assez naïf.

Seconde moitié du XVII^e siècle

En divers endroits de l'église, peintures n° 2, 3, 4, 5, 7, 9, puis 10.

Ces sept peintures ont en commun un dessin ferme, d'amples mouvements des vêtements, des rouges et des ocres semblables. Répandues à divers endroits sur les murs de l'église, ces peintures semblent suivre un programme iconographique précis : le Jugement dernier dans le chœur, les apôtres sur les murs et dans la nef. Quatre d'entre elles sont identifiables : l'archange saint Michel, saint Paul, saint Jean, saint André, plus un panneau portant le nom de saint Barthélemy.

peinture nº 2

Dans le chœur, sur le mur sud-est on distingue plus qu'on ne voit un ange, tenant à la main gauche une balance : c'est l'archange saint Michel. Est-ce qu'il faisait partie d'un ensemble portant sur le Jugement dernier ?

peintures nº 3 et 4

Sur le mur de la nef sud : deux tableaux dont il ne reste pas grand chose. Le premier n'est pas identifiable, mais il garde une main fort bien dessinée. Ce détail se retrouvera par ailleurs. Le second, est dédié à saint Barthélemy, du moins c'est ce que l'inscription nous révèle.

peinture nº 5

Sur le pilier sud-ouest de la nef principale voici l'apôtre saint Paul qui accueille le visiteur. Il est reconnaissable à son livre et son épée. Le livre, car

il fait partie des auteurs du Nouveau Testament, l'épée, une allusion au mode de son exécution, comme citoyen romain. Cette peinture n'est pas en très bon état, mais nous montre un apôtre austère, tourné vers une vision intérieure. Sous cette peinture, on croit distinguer les traces d'une autre. Y aurait-il eu une autre décoration avant celle que nous pouvons voir ?

peinture nº 7

Sur le pilier nord-ouest, du côté de la nef principale. Un très jeune homme, au regard nostalgique, portant un calice d'où sort une colombe : c'est l'apôtre saint Jean. Cette représentation était devenue courante depuis le XVI siècle. L'état de restitution de ce tableau montre qu'il fut apposé sur le crépi au dessin de pierres apparentes qu'on peut voir ailleurs. Comme les autres, elle est donc postérieure à ce crépi, qui, rappelons-nous apparaît dans les combles. Ne dirait-on pas que l'état de cette peinture en rajoute au pathétique de l'expression de saint Jean ?

peinture nº 9

Sur le mur nord. La croix en "X" évoque habituellement l'apôtre André, le frère de saint Pierre. Le personnage qui est cloué dessus pourrait bien faire penser au Christ, plutôt qu'à un apôtre. Mais cette croix en "X" ne laisse aucun doute de l'identité du supplicié. Avec ses yeux bien ouverts, les sourcils bien marqués, une bouche expressive à la fine moustache et à la barbe très ordonnée, Saint André nous apparaît bien vivant, plein de bonté. Remarquer aussi deux détails : il n'est pas attaché, mais cloué sur sa croix, ce qui n'est pas fréquent ; André est représenté ici tout habillé. Détails qui ont leur importance : ils rendent difficile l'interprétation de cette peinture, au regard des représentations traditionnelles de l'iconographie chrétienne. Soit le tableau figure le supplice de saint André : dans ce cas, le saint est en général très peu vêtu, et bien souvent déjà mort. Soit le tableau figure l'apôtre vivant : dans ce cas, il est vêtu et tient sa croix de la main gauche.

Si ce personnage porte des vêtements : il est vivant. S'il est cloué, vêtu, sur l'instrument de son supplice : il est passé par la mort, il est donc ressuscité. Traditionnellement, seul le Christ est représenté de cette manière et encore faut-il remonter loin dans le temps pour en trouver des exemples. On est donc amené à se poser la question de savoir qui est représenté ici : le Christ ou saint André. Dans les deux cas, l'intention du peintre est claire ; insister sur la résurrection des morts.

peinture nº 10

Sur le mur nord. Voici un grand tableau qui ne nous est pas parvenu en très bon état, mais suffisamment pour comprendre que nous sommes devant une Annonciation. Deux personnages occupent l'espace : à gauche la Vierge, à droite un ange, ou du moins ce qu'il en reste. Marie nous apparaît ici assise sur un siège revêtu de riches tissus. Elle est vêtue d'un ample manteau marron, aux plis bien marqués, souligné d'une longue "étole" blanche : un scapulaire ? La Vierge tient un livre de la main droite, tandis qu'elle bénit de la gauche, d'un geste très monastique. Le visage, nimbé d'or, d'une grande noblesse, reste assez énigmatique et évoque quelque personnage du temps : une grande dame de la cour... La marquise de Sévigné ? Vraisemblable ?

A droite, un ange ou plutôt l'archange Gabriel, le messager de Dieu auprès de Marie. Il semble tendre de sa main gauche un houquet de fleurs (des lys?). Il ramène sa droite sur sa poitrine, en signe de déférence. Gabriel a perdu sa tête. L'espace entre l'ange et Marie, entre le ciel et la terre est occupé par l'Esprit-Saint, dont les rayons viennent rejoindre la Vierge assise. Il y a encore un certain nombre de détails à découvrir dans ce grand tableau "de genre", bien dans l'esprit de cette fin du XVII^e siècle. Notons, par exemple, les tentures du lit, derrière la Vierge, à la perspective étonnante ; ou encore la nuée qui envahit le bas du tableau.

peinture nº 6

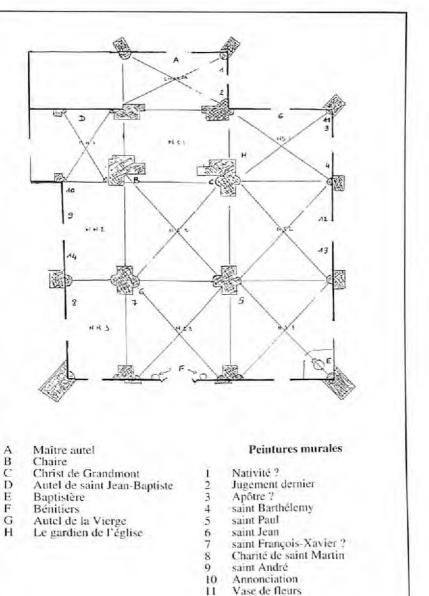
Sur le pilier de l'entrée, nord-ouest. Quant à ce dernier tableau, il n'est pas sans poser aussi des questions. Il se trouve à la place où, traditionnellement, on s'attend à voir saint Pierre, qui fait toujours le pendant de saint Paul, situé justement sur l'autre pilier de l'entrée. Cette tête, coiffée "en brosse", ne peut pas représenter saint Pierre qui a toujours un visage plus rond, le front largement dégarni, des cheveux souvent bouclés et bien sûr "armé" de ses fameuses clés, à lui remises par Jésus-Christ. Le personnage évoqué ici fait plutôt penser à un Jésuite, de la période de la fondation. Vérification faite, ce ne peut être saint Ignace de Loyola, ni non plus saint François Xavier (cependant avec une petite chance pour celui-ci).

Alors, qui est-il ? Sans qu'il soit possible d'établir un lien direct entre cette peinture et une petite croix contenant des reliques de martyrs "japonais ou chinois", datée de 1730, on est amené à penser que ce personnage énigmatique pourrait donc bien être un père Jésuite. A noter que ces martyrs dont il est question ici ne sauraient être que japonais et qu'ils avaient justement été évangélisés par les Jésuites, spécialement par François Xavier.

Un bien beau portrait, qui tranche par sa finesse et la simplicité du trait sur ceux des apôtres.

Les litres funéraires

En divers endroits de l'église. A ces peintures, il faut rajouter les éléments importants d'une litre funéraire dont le titulaire est la famille des La Ramière qui furent seigneurs du lieu. Aux murs nord et surtout sud de la nef



12

Autre vase

Grande litre

grande litre (à demi effacée)

de très importantes armes avec des lions portants de facture plus ancienne : ces armes, antérieurement aux Colonges, avec l'ordre de Saint-Michel, ont été "squattérisées" par les La Ramière, plus tard. La colline sur laquelle sont érigées ces armes, au sud, est représentée de façon très réaliste, dans des tons ocres fort bien conservés et très frais. Certains détails de cette peinture feraient penser à la tapisserie de la "Dame à la Licorne".

Voici une rapide étude de cette église, qui devrait être complétée par une étude des personnages qui ont contribué à faire d'elle ce que nous en voyons, de même que les familles nobles dont une partie fut inhumée dans l'église elle-même.

P. O. et J.-B. V.

L'église de Saint-Pierre-de-Chignac

par Jacques LAGRANGE et Jeannine ROUSSET

Le Bulletin de la SHAP de 1908 présente une étude d'Emile Bayle sur "Une commune rurale en Périgord" en l'occurrence celle de Saint-Pierre-de-Chignac. Nous y avons puisé des indications sur le descriptif de l'église que nous complétons par d'autres documents pour évoquer la vie d'une église rurale du XII au XX siècle.

Le voyageur allant de Périgueux à Thenon en remontant le ruisseau "Manoire" regarde avec intérêt les petites églises romanes certes remaniées de Saint-Laurent-sur-Manoire, de Sainte-Marie-de-Chignac, de Saint-Crépin, de Fossemagne mais semble ignorer celle de Saint-Pierre-de-Chignac dont le clocher est "pourtant d'un bel effet" selon l'abbé Brugière¹ et le R.P. Carles. Toutes ces églises construites dans le vallon parfois marécageux étaient non loin du chemin médiéval Périgueux-Saint-Crépin longeant la rive droite ensoleillée du ruisseau.

L'église a subi de telles transformations qu'on ne réalise pas qu'elle est peut-être plus ancienne que ses voisines. Le patron et titulaire est saint Pierre-es-liens (fête le 1^{et} août). Arlette Higounet-Nadal a écrit "qu'il semble

BRUGIERE (abbe), L'ancien et le nouveau Périgord, Saint-Pierre-de-Chignac, Archives de l'évêché.

que les patronages de saint Pierre et saint Etienne aient été attachés aux plus vieilles paroisses constituées dans de grands domaines sous l'influence des églises épiscopales²."



Eglise de Saint-Pierre-de-Chignac, façade sud (Photographie de Jacques Brachet)

I. Origine

Jusqu'à ce jour aucun document ne permet ni de dater avec précision la construction de l'église ni de dire si elle fut précédée par un autre édifice. Nous savons que plusieurs hameaux au patronyme gallo-romain dénotent un habitat fort ancien.

E. Bayle dans notre *Bulletin* écrit que l'église, dépendant du prieuré de Chancelade ou de Saint-Cyprien³, date du XII^a siècle.

HIGOUNET-NADAL (Arlette), Histoire du Périgord, Privat, p. 58.
 BAYLE (E.), B SHAP, t. XXXV, 1908, p. 89.

On peut se convaincre qu'à l'instar de ses voisines l'église existe à la fin du XII^e siècle. Un pouillé antérieur au XIII^e siècle mentionne *Sti Petri de Chignaco* ainsi que la *capella de l'Ardimalia* et de *Podio Aurioli*. Un vase à eau bénite du XII^e siècle (déposé au musée du Périgord) est trouvé dans l'église lors des travaux du XIX^e siècle. Le cartulaire de Chancelade signale des chevaliers Urdimal possesseurs de biens sur la colline qui domine le vallon.

Au XIII^e siècle, Sanctus Petrus de Chignaco est plusieurs fois mentionné lors d'alliances des familles de La Cropte, d'Auberoche, de Urdimal, auxquelles s'ajoutera celle des Foucauld.

Orientée à l'est et parallèle au ruisseau, l'église blottie dans le vallon froid et humide voire marécageux, ne comprend qu'une nef rectangulaire. On ignore tout de son abside. Etait-elle à chevet plat ou à cul-de-four ? Il est permis de penser que cet édifice, sur le lieu de passage des armées allant assiéger le château de Lardimalie ait subi des dommages comme celui de Sainte-Marie-de-Chignac. Au XVe siècle la population augmente. On ajoute sur toute la longueur du mur sud, un bas-côté appelé "chapelle Sainte-Catherine", puis chapelle de la "Sainte Vierge". Sur le nouveau mur sud se trouve la porte d'entrée de cette chapelle seigneuriale de style roman et trois fenêtres. Ce bas-côté a trois travées avec voûte d'arêtes. Le mur nord de la nef est percé de deux ou trois fenêtres et d'une porte donnant sur le cimetière. La partie occidentale est surmontée "d'un clocher mur pointu".



Porte d'entrée de la chapelle seigneuriale, façade sud, XV siècle. (Photographie de Jacques Brachet)

Les pancartes de 1516 et de 1538 mentionnent que le prieur de Saint-Cyprien et l'abbé de Chancelade sont "les patrons qui auraient droit de présentation pour l'église". André Delmas relève dans l'archiprêtré de la Quinte le Prior Sti Petri de Chignaco dont le bénéficiaire est le prieur de Saint-Cyprien et qui est tenu par les séculiers.

Le temps, les guerres de religion, la Fronde ont eu raison des bâtiments.

1736 - Des réparations urgentes doivent être réalisées. Certaines le seront. Le curé Soulier's refuse de payer, plaide, puis est condamné à participer pour un tiers. Le curé Lavignac certific avoir reçu de messieurs du chapitre un missel neuf, une étole blanche et violette et un pâle.

Depuis le début du XVIII^e siècle, on parle de "changer de sacristic et de transporter l'autel plus haut⁶."

1836 - Le conseil municipal vote 120 F pour l'achat d'une chaire, l'escalier d'entrée de l'église doit être restauré.

1842 - Le curé Vergnolles propose au conseil de fabrique "de construire à ses frais un bas-côté au nord de l'église, au tout pareil à celui qui existe au midy d'icelle moins du pavé et de l'embellissement de l'intérieur". Ces travaux sauf le pavage payé par la municipalité ne se feront pas.

1845 – "Des crapauds dans l'église"; le curé Laville établit un bilan très réaliste sur l'état de son église. "L'église, loin d'être en bon état d'entretien de ruines chaque jour. La toiture étant pourrie, la charpente, les voûtes, les lambris et les murs, toujours mouillés se pourrissent aussi. L'humidité amène les crapauds nombreux qui inspirent l'effroi et chassent les fidèles du Saint lieu. Elle n'a aucun intérêt mais elle est insuffisante. La construction d'une troisième nef jugée nécessaire se ferait de manière à régulariser très bien l'église. Cette construction d'après M. Cruveiller, architecte départemental coûterait presque 3 000 F. Pour cela on songe à vendre d'anciens chemins communaux. On est loin du compte. La commune prendra-t-elle l'initiative d'une telle construction ? Et en réalité, tout est à refaire."

1870 - L'église est semblable à une grange. M. Monmont dans La Semaine Religieuse parle "de l'aspect triste et misérable de cette église paroissiale, d'une construction informe aux murailles noircies, crevassées, de la vieille charpente recouverte de tuiles noirâtres à moitié défoncée d'un mauvais plafond en lambris vermoulé".

Il faut réagir et vite mais la commune est pauvre.

DELMAS, "Pancartes des évêchés de Périgueux et Sarlat 1556, essai de restitution".
 B SHAP, t. CXV. 1992.

Arch, départ, de la Dordogne, B 452, affaire Soulier.

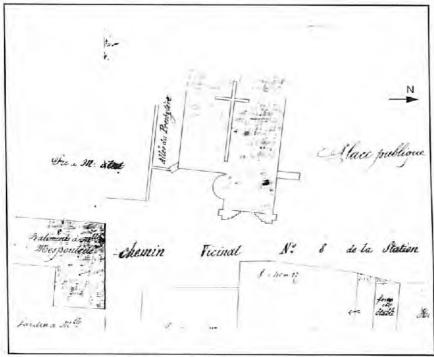
Archives de l'évêche, Dossier vert, Saint-Pierre-de-Chignac.

II. Les grands travaux de 1871 à 1886

La municipalité, les curés Laville, Dalbavie, Pindary, le conseil de fabrique et la population sont solidaires pour avoir au chef-lieu du canton une grande église avec un beau clocher "qui se voit de loin". Cette volonté entraîne des problèmes financiers cruciaux et des soucis de gestion aux maires successifs : Duvaleix, Loubignac, Lamothe-Pradelle, Secrestat. L'Etat, par des subventions leur viendra en aide à plusieurs reprises. L'agrandissement et le « rajeunissement » de l'édifice sont l'œuvre de quatre architectes : Bouillon, Mandin, Nalet, Lagrange. Pour ce petit bourg, quel vaste chantier!

M. Loubignac dépose à la mairie les plans et les devis dressés par l'architecte Bouillon de Périgueux le 4 mars 1871. Le conseil enchanté accepte les travaux qui commencent en juin 1871 et qui s'achèveront fin 1885 après bien des péripéties.

Première tranche de travaux :



Plan de situation 1875 (Archives communales)

"En 1871 M. Loubignac, président du conseil de fabrique propose pour 8 600 F de réparations : l'église est dans un état de délabrement complet.

- La porte d'entrée de l'église sera transportée au bout du sanctuaire actuel (l'église ne sera plus orientée).
 - 2. Le sanctuaire sera transformé en clocher.
- Une grande abside sera construite dans le jardin de la cure pour servir de sanctuaire principal.
- 4. Une troisième nef sera bâtie sur l'emplacement de l'ancien cimetière, parallèlement à la seconde nef qui est au sud et de la même dimension.
- La nef principale sera rehaussée dans les murs latéraux de 2 m de plus et voûtée.
- Deux chapelles absidioles seront ajoutées pour terminer du côté du couchant les deux nefs latérales.
- 7. La sacristie sera bâtie du côté nord, partie sur l'enclos du presbytère, partie sur l'ancien cimetière."
- 1872 La première tranche de travaux est menée avec diligence grâce à la compétence de l'entrepreneur Courrière. Six mois plus tard, La Semaine Religieuse relate la belle cérémonie présidée par l'abbé Gouzot archiprêtre de la cathédrale, pour la bénédiction de l'église restaurée. Les propos montrent sa satisfaction : "Aujourd'hui, on peut voir une église non pas entièrement reconstruite mais restaurée et agrandie. Les habitants aperçoivent, chose rare dans le pays, une toiture en ardoises. Les vieux murs consolidés ou reconstruits ont pris, grâce au crépissage, un air de jeunesse qui plaît aux regards : d'élégantes croisées romanes ogivales ornent les bas côtés et sur le portail en belles pierres de taille s'élèvent les premières assises du clocher de l'intérieur on peut admirer le pavé convenable, la voûte gracieuse sur la nef principale, les vitraux éclatants et les murs d'une propreté irréprochable." Les remerciements de l'archiprêtre vont au curé Laville à tous les donateurs. Parmi les plus généreux citons "Mme Desmartin, Mile Coignet de Lardimalie, l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont, M. Daussel député et son gendre M, de Montardy, Mme de Marqueyssac de Saint-Laurent-sur-Manoire, Mme de Sanzillon du Lieu-Dieu, M. Loubignac, M. Lamothe Pradelle notaire... et tous les habitants qui ont participé."

Deuxième tranche de travaux :

1874 : 8 mars – "Le conseil municipal avec regrets, la commune étant imposée au maximum, accepte les propositions du conseil de fabrique. Il est reconnu que le mur nord, la voûte, la toiture et le clocher menacent ruines.

Le délabrement est tel que l'on accepte les plans et devis établis par Lagrange architecte à Périgueux pour un total de 22 400 F. La souscription a rapporté 13 000F. Une subvention est demandée. On mettra 3 412 F pour le clocher."

1875 : 18 juillet - Les plans et le devis de la restauration complète de l'église doivent être réalisés par Nalet pour un montant de 36 000 F.

On propose d'achever le clocher, d'y faire deux appendices, les réparations de trois contreforts, la grande abside et les deux petites absidioles.

1875 : 5 novembre - Un ouragan ébranle les murs de l'église.

1876 - Les travaux sont retirés à Nalet et confiés à l'architecte Mandin. Il reste encore l'abside et le clocher. Secrestat souscrit 1 500 F pour faciliter l'achèvement des travaux ; l'état délabré de l'église ne correspond pas à l'importance du chef-lieu du canton maintenant traversé par le chemin de fer. Le différend entre Nalet et la commune est porté devant le conseil de préfecture.

1877 - La commune reçoit une subvention de 7 000 F. L'abside est ajournée, on ne fera que le clocher. Un marché de gré à gré est passé avec Daucelier entrepreneur à Périgueux.

1878 - Les travaux de la deuxième tranche ne peuvent être menés à bien, faute d'argent, donc pas de voûte supérieure, pas de dallage sur la voûte inférieure, les murs ne seront pas enduits, la menuiserie de la porte d'entrée ne sera pas réalisée, ainsi qu'une tribune pourtant îndispensable pour augmenter l'espace.

1879 - 2 300 F de subvention de l'Etat pour poursuivre les travaux. Etablissement d'un beffroi en fer dans le nouveau clocher et montage de deux cloches. L'architecte Jules Mandin, rue Saint-Martin à Périgueux a fait l'étude (dessins et devis) et surveillé les travaux pour 150 F.

L'entreprise Reignier et fils (serruriers, constructeurs, mécaniciens) rue des Gravières à Périgueux, a construit le beffroi en fer. Chacun des six ouvriers a gagné 5 F par jour.

1880 - Fin des travaux du clocher.

Le conseil municipal apprend qu'une baie a été ouverte face aux fonts baptismaux par l'architecte Mandin sur ordre du curé. Le conseil refuse de payer.

Archives municipales de Saint-Pierre-de-Chignac (factures).

- 1881 La fabrique donne 10 250 F (souscriptions comprises) pour l'abside et le bas coté nord.
 - 1882 L'architecte procède à l'exécution des travaux.
 - 1885 Fin de travaux. Montant de cette tranche: 14 285 F.
- 1886 Visite épiscopale. "Monseigneur a daigné visiter la paroisse en avril 1886. Il y a un déficit mais il ne pouvait arriver qu'en cette solennelle rencontre, notre église fut trouvée dans un état de pénurie affligeante et d'infériorité" (conseil de fabrique).

Autres travaux :

- 1937 Remplacement d'une cloche fêlée.
- 1946 (fin) Il a fallu une remise en état rapide du beffroi du clocher car les cloches et leur bâti risquaient de s'effondrer et de provoquer ainsi une terrible catastrophe : 70 000 F.
- 1947 Le clocher lui-même et la croix qu'il supporte font peser une terrible menace sur l'édifice tout entier et les voisins immédiats. Le poinçon, cheville ouvrière de l'ouvrage est pourri. Il faut le remplacer et réparer la toiture du clocher (3 000 000 F, architecte bureau Cocula, Périgueux).
- 1957 à 1959 Décision de remise en état de l'intérieur de l'église. L'entreprise Eléprini a pris en charge la confection de voûtes en briques. On utilise les pierres de la démolition des voûtes de l'église pour l'agrandissement du cimetière.
- 25 janvier 1974 Le baptistère qui est d'origine relativement récente est en très mauvais état et il est pratiquement impossible de reconstruire le toit (un orme a poussé entre le toit du baptistère et le toit de l'église). Or, cet ouvrage est inutile puisqu'il est trop petit et que les baptêmes ont lieu dans l'église. On procède à sa démolition.
- 1975 Achat d'un nouvel harmonium (dons et mairie) et pose de vitraux en verre cathédrale au clocher pour empêcher les infiltrations de la voûte.
- 1980 Réfection de la toiture du clocher avec l'entreprise Kientzy : 12 000 F (souscription et mairie). La charpente a été refaite par M. Dusseau.

juin 1983 - travaux façade nord par l'entreprise Rinaldi : piquage de la façade, dégarnissage des joints de pierres et rejointement, sablage de pierres.

1990 - restauration des tableaux.

1992 - restauration des vitraux.

1994 - réfection de la toiture : nef en ardoise et bas-côtés en tuile canal ronde par l'entreprise Faure de Saint-Pierre-de-Chignac.

III. Les cloches

L'inventaire par Jean d'Hautefort⁸ en 1530 mentionne deux cloches de six et cinq quintaux.

Le curé Picon signale dans une enquête qu'il n'y a qu'une seule cloche de 350 kg. En 1869, le conseil de fabrique décide d'acheter une cloche et ce sera fait en 1871, payée en plusieurs fois. En 1874, le curé Laville mentionne deux cloches : l'une de 1 260 kg et l'autre de 380 kg. En 1905°, l'inventaire signale une cloche en acier et une cloche en bronze.

En 1969, le curé H. Nardoux10 a lu sur la cloche la plus grosse et la

plus ancienne (celle de 1871), l'inscription suivante en latin :

"Sancte Petre ora pro nobio

PIUS IX S.P. J. DABERT EPISCO P. PETROC

J. LAVILLE PARIOCH (us) LOUBIGNAC PRES. D. FABRI.

LAGRANGE SECR. DUVALEY MAIRE. J.P. VIGUIER TRES.

PATRIN (us) ELIE DE MONTARDY, MARTIN (a) EVE L.

LOUBIGNAC née de Marqueyssac".

Sur le bas de la cloche : "PAINTANDRE fondeur à Turenne Corrèze". Paintandre était un de ces nombreux fondeurs ambulants qui jusqu'à la guerre de 1870 parcourant le pays proposait aux paroisses de faire des cloches qu'ils fondaient sur place. Jean-Baptiste Paintandre né à Breuvases (Haute-Vienne) en 1793, épouse en 1837 Juliette Lagardelle, se fixe à Turenne et établit une fonderie qui durera jusqu'en 1897. C'est son fils Hyppolyte né en 1838 qui est le père de notre cloche. En Dordogne, nous lui devons au moins 32 cloches.

 [&]quot;Inventaire des cloches par Jean d'Hautefort en 1530", B SHAP, t. XXI, 1894, p. 325.

Arch. départ. de la Dordogne, V 189.

NARDOUX (Henri), article dans le Bulletin Paroissial n° 49, 1969 de Saint-Pierre de Chignac. Arch. de l'évêché. M 386.

Sur la petite cloche, l'inscription est la suivante :

ST PIERRE DE CHIGNAC

offerte par souscription communale

et paroissiale René FAURE, maire, Adrien VILATTE, curé doyen

Parrain: Henri Limousin

Marraine : Cécile Boissarie née Secrestat Escande LOUIS BOLLEE, fondeur de cloches à Orléans 1937

Cette cloche remplaçant celle mentionnée en 1855 était fèlée et en 1937 îl faut pourvoir à son remplacement. Le fondeur Bollée s'engage à fournir une cloche de 0,80 m de diamètre de 340 kg avec tous les accessoires pour un coût de 5 500 F; le curé espère recevoir 4 000F de dons, la commune donnera le solde.

Le baptême de la cloche occasionne une fête qui reste gravée dans les mémoires. Mgr Louis à l'occasion de sa venue pour la confirmation procède à cette cérémonie. La marraine, Mme Boissarie, est absente (M. Boissarie, militaire, est en Syrie). Les jeunes communiantes la représentent, elles entourent la cloche tenant chacune un ruban partant du torillon de la cloche. La foule est immense. Prières et chants religieux précèdent l'installation de la cloche dans le clocher. Puis, Monseigneur célèbre les vêpres.

IV. Les vitraux

En 1855, dans une enquête, le curé Picon écrit que les vitraux sont en bon état avec des grilles à toutes les fenêtres. A l'occasion de la restauration de l'église (1871-1872), de nouveaux vitraux sont mis en place, "Ils viennent des ateliers de M. Besseyrias peintre-verrier à Périgueux, et se recommandent par la vivacité des couleurs"."

Un ensemble de trois vitraux éclaire l'autel. Mme Desmartin a offert celui du centre : La crucifixion avec le Sacré Cœur en médaillon : M. Daussel, sénateur, président du conseil général, celui de gauche : Saint Pierre es liens ; M. de Montardy (gendre de M. Daussel) celui de droite : Saint Front,



Saint Pierre-ès-liens (Photographie de Jacques Brachet)



Daussel, donateur du vitrail Saint Pierre ès liens (Photographie de Jacques Brachet)

Les sœurs de la Doctrine chrétienne dans le bourg ont fourni un vitrail ainsi que Mme de Marqueyssac de Saint-Laurent-sur-Manoire.

La baie en demi-cercle au-dessus de l'entrée représente Saint Jean-Baptiste. Les deux vitraux du bas-côté sud montrent La Vierge couronnée et Notre Dame des douleurs, ceux du bas-côté nord ont des motifs floraux et géométriques.

En 1991, les vitraux des neuf baies en très mauvais état exigent une restauration. Elle est confiée à M. Martin, maître-verrier à Lussas-et-Nontronneau pour un coût de 56 760 F payé par la commune.

V. Les tableaux

Parmi les tableaux offerts par l'Etat aux églises de 1838 à 1898, l'église de Saint-Pierre reçoit le 28 août 1851 un tableau représentant *La Vierge* exécuté par Davallon, l'année suivante ce sera un tableau représentant *Saint Germain et saint Vincent* commandé à Midy¹².

1874 - Le curé Laville dans une enquête que Mgr lui a adressée précise que l'église possède deux tableaux l'un représentant L'Assomption et l'autre Saint Laurent et saint Sixte.

Au XIX^e siècle, l'abbé Brugière signale les thèmes de deux tableaux¹³ : Le mariage de Catherine de Sienne et Saint Sixte et saint Laurent.

SECRET (Jean), "Tableaux donnés par l'Etat aux églises périgourdines", B SHAP, t. CV, 1978, pp. 186-190.

Arch. départ, de la Dordogne, 1 T 291, Dossier concessions de tableaux aux églises (1838-1898).



saint Sixte et saint Laurent (Photographie de Jacques Brachet)

Un questionnaire de 1905¹⁴ mentionne quatre tableaux: "Le pape saint Xyste et saint Laurent (ancien), Une mater dolorosa (médiocre), Sainte Elisabeth, La Sainte Vierge et saint Jean, (copie don de l'Etat en 1880), la Sainte Vierge offrant l'enfant Jésus à une princesse royale en France (ancien)."

L'inventaire de 1915¹⁵ cite quatre tableaux : "La Vierge, La Vierge au tombeau, Saint Laurent, La Sainte Vierge visitant Elisabeth et Jean Baptiste (don de l'Etat)."

1996 - Les tableaux noircis par le temps sont illisibles. Sous la responsabilité de notre collègue M. de Montardy les tableaux de l'église subissent une restauration dans l'atelier

de Mme Poydenot, de Mont-de-Marsan.

Aujourd'hui nous admirons Le mariage mystique de Catherine de Sienne, La Vierge visitant sainte Elisabeth et saint Jean-Baptiste, Saint Sixte II et saint Laurent.



Le mariage mystique de Catherine de Sienne (Photographie de Jacques Brachet)



La Vierge visitant sainte Elisabeth et saint Jean-Baptiste (Photographie de Jacques Brachet)

Arch. départ. de la Dordogne, V 108, questionnaire de 1905 adressé à chaque commune.
 Arch. départ. de la Dordogne, V 189, inventaire du 22 janvier 1915 des biens dépendant de la fabrique paroissiale de Saint-Pierre de Chignac.



Christ, XVII^o siècle (Photographie de Jacques Brachet)

VI. Le crucifix

En 1974 l'abbé Pestourie fait restaurer le grand crucifix 16. Sous les couches de peinture apparaît un très beau christ du XVIIs siècle sans doute en bois de tilleul. Ce christ mesure 1,53 m. Il est formé de plusieurs parties non polychromes assemblées par collage. L'expression du visage empreinte d'une douloureuse souffrance est saisissante. Les tresses des cheveux font songer au XVIIs siècle, tandis que les muscles du corps admirablement mis en relief sont de

facture XVI^e siècle. La croix porte l'inscription "don de Madame E. Loubignac née Marqueyssaci" aux Rivières sur la commune. Le crucifix est inscrit à l'inventaire le 30 août 1974.

VII. Les statues

Notre-Dame de l'Assomption achetée par le curé Picon vers 1850 était jadis dans le jardin du presbytère.

Une Vierge de Piété¹⁸ en pierre calcaire à grain fin datée du début du XVII° siècle est inscrite à l'inventaire le 12 septembre 1973. Elle fut trouvée mutilée lors des travaux dans le bas-côté sud. Le curé Lavialle l'a fait restaurer en 1894 par M. Peracini. Elle est placée sur un piédestal qui ne lui convient guère. Dans un questionnaire de 1905, il est écrit que d'après la tradition, la statue aurait été trouvée à Lardimalie (était-elle dans la chapelle ?).

Notons en 1905¹⁹ les statues de *Notre-Dame de Lourdes*, de *Saint-Joseph*, du *Curé d'Ars*, de *Jeanne d'Arc*, de *Saint Antoine de Padoue* (don du vicaire général Laparre), du *Sacré Cœur* offert par la congrégation des sœurs de la Doctrine chrétienne.

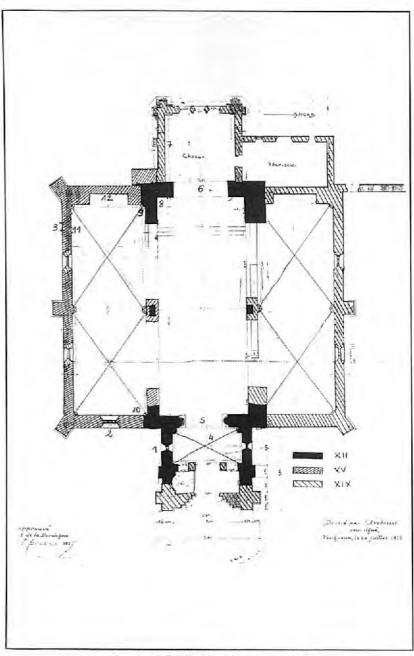
^{16.} ROUSSET (Jeannine), "Le crucifix de Saint-Pierre-de-Chignac", B SHAP, t. Cl. 1974, p. 261 (ill.).

PRIEUR (abbé), B SHAP, t. XXI, 1894, p. 443.

N.B. Près du repaire de Marqueyssac aux Rivières sur la commune s'élevait un petit oratoire aujourd'hul disparu. Le christ provient-il des Rivières ou de quelque autre chapelle ?

PRIEUR (abbé), B SHAP, t, XXI, 1894, p. 443.

Arch. départ de la Dordogne, V 189.



Plan de l'église (Archives départementales)



Piéta, XVII^e siècle (Photographie d'André Reynet)

VIII. Objets du culte

Il est signalé les vases sacrés : calice, patène et ciboire à coupe d'argent bien dorés, les pieds argentés, rayon en fer blanc et d'autres vases en étain.

L'inventaire des objets d'art sacré mentionne l'inscription le 11 décembre 1981 du calice et de la patène en argent avec poinçons du XVIII^r siècle.

En 1846, les rapports sont très tendus entre le curé Vergnolles et la commune. Sans autorisation, il a démoli le four à pain, boulangerie, hangar... La commune proteste. Le curé menace de ne plus célébrer la messe. Il donnera les vases s'il peut achever les démolitions. Finalement la commune achètera des vases en argent. Sont-ils ceux inscrits à l'inventaire?

1860 - Achat d'un ostensoir par la fabrique. En 1905 nous lisons dans l'inventaire des biens dépendant de la



Maître autel, saint Pierre délivré de sa prison de Jérusalem par un ange, châne sculpté. (Photographie de Jacques Brachet)

fabrique: 1 ciboire, 1 calice et patène en argent, 1 calice vermeil et métal doré, 1 ostensoir vermeil et métal doré, 1 ostensoir vermeil et métal doré, deux grands candélabres. Il y a six chandeliers dorés dont deux donnés par le notaire Lamothe Pradelle, et deux par l'hôtelière Merlhiot.

IX. Le mobilier

Le maître autel est en chêne sculpté. Un beau panneau représente l'ange délivrant saint Pierre dans sa prison de Jérusalem. Le curé Laville écrit en 1856 "le maître autel est ancien, et a été restauré en 1851". Est-ce l'autel actuel ?

La stalle servant de siège de célébrant en noyer ciré du XVII^s siècle a été inscrite à l'inventaire le 12 septembre 1973. Dans le questionnaire et l'inventaire de 1905 il est dit que de chaque côté de l'autel sont deux stalles en chêne sculpté, de facture récente (1900) ; don du vicaire général de Périgueux Laparre.

Une chaire a été achetée en 1836.

Les autres autels sont aujourd'hui en pierre, très sobres, taillés par le maître tailleur de pierre de Saint-Laurent-sur-Manoire, Chinours. En 1857 le conseil de fabrique a acheté un autel pour la chapelle de la Sainte Vierge (1 400 F) aujourd'hui hors d'usage ainsi que l'autel en bois de saint Joseph, don de M. Lamothe Pradelle notaire.

Le lutrin du XVII^e siècle est en chêne ciré, classé depuis le 4 septembre 1956. Il provient de la chartreuse de Vauclaire. Mme veuve

Secrestat propriétaire du château de Lardimalie l'a acheté lors de la vente aux enchères du mobilier de la chartreuse ainsi que les deux antiphonaires. Son arrièrepetite-fille Mme Boissarie a fait placer l'ensemble dans l'église.

Les antiphonaires²⁰ datés de 1612 dont l'un est incomplet (il manque 15 pages) proviennent de l'imprimerie de la chartreuse de Pavie en Italie. Ils sont en papier vergé.

En 1883, le curé Pindary a trouvé dans les fondations de l'église l'empreinte en cire d'une médaille de saint Benoît du XVI siècle (B SHAP, 1883).

Anecdote:

En 1867, "On veut acheter un confessionnal, coût 200 F. Monseigneur fait remarquer que la fabrique n'ayant pas de ressources, le coût ne doit pas dépasser 80 F."

"Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on doit acheter quelque chose de laid!" La fabrique achète un beau confessionnal pour 300 F.



Lutrin et antiphonaire, XVII^a siècle. (Photographie de Jacques Brachet)

POMMAREDE (Pierre), "Les antiphonaires de Saint-Pierre-de-Chignac", 8 SHAP, t. CXXV, 1998, pp. 57-58.

1877 - La fabrique est pauvre mais quelques notables pourvoient au renflouement de la caisse. Achat d'un harmonium (don de Mme Secrestat). La fabrique fait remarquer que de nombreuses opérations ont été réalisées avec ses ressources sans le concours de la commune. : vitraux, échafaudage du clocher, solde de la dette envers l'architecte Bouillon.

Dans la sacristie se trouve un beau chasublier.

Divers : les fonts baptismaux et le bénitier (1885) sont en pierre blanche de facture très sobre. Le chemin de croix est en plâtre. Le magnifique lustre de cristal de la nef déposé lors de l'installation électrique a été vendu, sans autorisation, par le prêtre.

X. Droit de sépulture

Les seigneurs Foucauld de Lardimalie ont droit de sépulture devant le grand balustre, emplacement situé aujourd'hui au pied des marches du porche. Les registres paroissiaux indiquent les personnes ensevelies dans l'église. Le droit de sépulture est mentionné dans des actes notariés : on donne en paiement de l'argent, une nappe pour l'autel ou encore six livres pour les réparations de l'église...

Le père Charles de Foucauld serait venu se recueillir dans l'église en 1901 sur les tombes de ses lointains ancêtres²¹.

Le cimetière était contre le mur nord du bâtiment, partie la moins inondable,

XI. Les confréries

On sait peu de choses.

Confrérie du Sacré Cœur de Marie fondée en 1846.

Confrérie du Scapulaire et Rosaire créée en 1850 par l'abbé Picon. Elle se réunit, a une bannière, fait des processions et a en charge un autel.

Confrérie des Enfants de Marie. En 1857 la mission est fondée par l'abbé Picon. Ce curé a joué un rôle très important dans la vic spirituelle chrétienne de la commune.

Ces deux dernières confréries existent encore en 1905 ainsi que la confrérie de sainte Anne ; la congrégation des Mères de famille de sainte Anne a été fondée en 1888 à Angers. Trois ans plus tard, elle voit le jour pour la première fois en Dordogne à Saint-Pierre-de-Chignac. Monseigneur a encouragé et béni la congrégation fondée par le doyen Lavialle. Une foule importante est présente en ce dimanche de février 1891 (Semaine Religieuse).

^{21.} FOURNIOUX (Bernard), article dans Cent portraits perigourdins, SHAP, p. 191.

XII. Les reliquaires

Un coffret en bois avec motifs de marqueterie, scellé aux armes de Mgr Baudry contient une relique de saint Pierre apôtre dans un écrin ouvragé que l'on peut admirer à travers une vitre latérale.

Un reliquaire portatif (pyxide) en forme de boîtier ovale (6 cm / 5 cm) en verre et métal argenté possède à l'intérieur dans des petites loges sur les deux faces d'un écrin diverses minuscules reliques. Une face de l'écrin a conservé ses pierres précieuses. Ce petit reliquaire est mentionné dans l'inventaire de 1905. Est-ce celui qui contient la relique d'un morceau de voile authentique de la Vierge ?

XIII. Peintures murales

Notons des traces d'une litre au niveau de l'ancien chœur et surtout sur le mur nord de la chapelle (XV^e siècle) qui était donc la chapelle funéraire seigneuriale. Sous un arc, on devine le dessin d'armoiries sans doute celle des Foucauld de Lardimalie.

XIV. A propos de l'inventaire du 22 janvier 1905

Cet inventaire des biens dépendant de la fabrique paroissiale est dressé par le receveur des domaines Fauvel et signé par le curé Costes en l'absence de M. Villereynier pourtant convoqué car président du bureau des marguilliers, demeurant à Saint-Pierre, Il est à remarquer que si des objets du mobilier ont été achetés par la fabrique et la commune, les plus intéressants ont été donnés par des personnalités : Mme Secrestat, Mme Merliot, M. Loubignac, le vicaire général de Périgueux Laparre, et surtout par le notaire Lamothe-Pradelle.

L'entretien entre les deux parties en présence a été très courtois. Le curé Costes a même "consenti à ouvrir la porte du tabernacle ; ce dernier était vide".

XV. La sacristie

Elle est construite de 1882 à 1884.

Le conseil de fabrique explique que l'achèvement de l'église a "nécessité le renversement partiel de la sacristie et qu'il a dû la réparer aussitôt sous peine de voir périr son vestiaire, sa charpente, son plancher et ce qui restait de sa muraille".

XVI. Les anciennes chapelles de la paroisse

Le pouillé antérieur au XIII^e siècle signale dans l'archiprêtré de la Quinte :

1. La chapelle de Puy Auriol

Dominant le vallon du Saint-Geyrac au sud de la paroisse "la Capella de Podio Auriol" est mentionnée outre le pouillé du XIII° siècle dans plusieurs actes de 1426, 1501, 1516. Elle est dédiée à Notre Dame de Puy Bon³². Dans celui du "Don gratuit" de 1538 elle est dite détruite et dans son article "La pancarte de 1556 des évêchés de Périgueux et Sarlat²³³", A. Delmas cite "le prieuré de Podium Auriola dont le bénéficiaire est le prieur de Saint-Cyprien, oratoire sans cure."

En 1745 le curé G. Soulier²⁴ est condamné à payer au prieur J. Bost de Saint-Cyprien une pension annuelle de 20 sols selon un acte énoncé en 1467.

Aujourd'hui il ne reste rien de la chapelle de Puy Auriol si ce n'est l'appellation "la Chapelle", qui a remplacé celle de "Claud de la Chapelle de Puy Auriol". L'abbé Brugière signale "qu'en faisant la route La Douze-Périgueux des tombelles à auges en pierre ont été mises à jour au pied du lieu-dit la Chapelle."

2. La chapelle de Lardimalie

Construite dans l'enceinte du repaire noble des Foucauld de Lardimalie, la capella de Lardimalia subit les vicissitudes dues au temps et aux affres des sièges. Elle existe en 1516 mais mentionnée détruite en 1538. Reconstruite, elle est transformée en temple par Jean I Foucauld, ami d'Henri de Navarre, lorsqu'il se convertit à la religion réformée. Avec le mariage de Jacques Foucauld et de Marie de Calvimont en 1639, les seigneurs de Lardimalie reviennent dans le giron catholique et le temple redevient chapelle.

Avec la permission de l'évêché, des mariages seigneuriaux y sont célébrés. Des sépultures sont mentionnées.

En 1875, M. Secrestat achète le château de Lardimalie²⁵ "le lot 37 comprend une petite maison carrée en mauvais état ayant autrefois servi de chapelle".

^{22.} BRUGIERE (H.), op. cit.

DELMAS, "Pancarte des évêchés de Périgueux et Sarlat", B SHAP, t. CXV, 1992, p. 23.

^{24.} Arch. départ. de la Dordogne, B 452 affaire Soulier 1745.

^{25.} Affiche de vente aux enchères de Lardimalie 1875, collection SHAP

XVII. Les prêtres26

- 1390-1394 : Jean de la Mespoulède
- 1490 : Dido Bordes
- ~ 1500 : Hélie de Landric
- 1661-1677 : Jean Ferry (ou Terry) ; Ravillac, Meynard, Aiguesperse, Dupuy : vicaires
- 1677-1688 : Jean Fayolle ; frère François Marie Urvey (cordelier) ;
 frère Barthélemy Paignon, frère prêcheur de Périgueux ; F. Fagis, prêtre et vicaire
 - 1678 : Jean Desmaisons
 - 1688-1689 : F. Dupuy, commis pour les fonctions
 - 1681-1698 ; François Lavaud
 - 1699 : François Lanous
 - 1700-1726 : Jean Orfaure
 - 1726-1740 : Guillaume Soulier
 - 1736 : Lavignac"
 - 1743-1746 : Duronchail ; Arsène des Vignes et Laborie, Récollets
 - 1746-1778 ; Front Fayolle ; Hamelin ; Laporte
- 1779-1791 : Jean-Baptiste Lavergne-Froidefond, émigré mort en Espagne
- 1791-1793 : François-Pierre Fournier de La Rousselie nommé curé constitutionnel
 - 1804 : Jean Grassard, desservant Saint-Pierre et Sainte-Marie
- 1804-1840 : Jean Dalesme de Paulignac, desservant Saint-Pierre et Suint-Crépin
 - 1840-1850 : Ch. Léon Vergnolles
 - 1850-1857 : Germain Picon
 - 1856 : Jean Tible
 - 1857-1869 : J.-B. Labrande
 - 1869-1877 ; Jean Laville
 - 1877-1879 : Pierre Dalbavie
 - 1879-1889 : Pierre Pindary
 - 1889-1895 : Joseph Lavialle
 - 1895-1900 : Hyppolite Lapaire
 - 1901- 1912 : Louis Costes
 - 1915-1945 : Adrien Vilatte
 - 1945-1953 : Roger Castignérol

Arch. de l'éveché.

Arch. de l'évêché. Abbé Brugière. Etat civil. Registres paroissiaux. Arch. municipales de Saint-Pierre-de-Chignac. L'orthographe et les dates différent parlois selon les sources.

- 1961-1970 : Henri Nardoux - 1970-1994 : Arthur Pestouric - 1995 : Jean-Claude Sermanet

XVIII. L'architecture

1. l'extérieur

Depuis les grands travaux de la fin du XIX^e siècle l'entrée est au levant.

Le clocher porche est en décrochement par rapport aux bas-côtés. Bâti sur un plan carré il prend assise sur l'ancien chœur agrandi. Il remplace "un affreux clocher mur" à l'ouest qui n'était plus à la mode. Avec la façade de belles pierres blanches et la flèche du beffroi couverte en ardoise comme la nef - alors que les bas-côtés sont en tuile canal ronde – "il est d'un bel effet" dira Mgr Dabert lors d'une visite épiscopale.

Commencés en 1872, les travaux se terminent en 1885. Le portail est d'une grande sobriété. Quatre voussures en forme d'arcs brisés retombent sur des colonnettes. Le tympan est sans sculpture. Au niveau du premier étage notons deux baies sur les façades est et ouest, une seule sur les autres côtés, tandis qu'à l'étage supérieur trois baies sur chaque face allègent l'ensemble. Le soubassement nord du clocher montre l'emplacement d'une porte et d'un arc de décharge sous le larmier. Le soubassement sud en pierre calcaire ocre comme celui du nord, est percé d'une fenêtre à la place "d'une porte qui donnait accès à l'ancien baptistère démoli en 1974 quoique relativement récent mais abîmé par un orme poussant entre sa toiture et celle de la nef²⁶". (cf. plan, 1)

Le mur (plan, 2) du levant de la chapelle XV^e siècle est percé d'une baie à remplage flamboyant du XIX^e siècle. Le grand désordre architectural du mur sud témoigne des vicissitudes subies par l'édifice. L'ancien chemin menant à l'entrée seigneuriale de l'église et surélevé pour protéger cette partie des inondations du Manoire, cache le soubassement et une partie de la porte seigneuriale dont les pierres d'encadrement usées forment un arc en plein cintre. (plan, 3)

La partie inférieure visible du mur est constituée de rangées de rognons de silex bien alignées surmontée de pierres de dimensions irrégulières. Depuis 1876, deux baies éclairent le bas-côté, alors que l'on distingue trois fenêtres rectangulaires aveuglées par des pierres et briques (pour celle du centre). Aux angles extérieurs des contreforts en biais datent du XV^e siècle tandis qu'un contrefort plat soutient le mur en son centre.

Des traces d'incendie sont très visibles sur ces murs extérieurs et à différents niveaux.

Les chevets à l'ouest. Soucieux de la beauté de l'église la commune avait projeté la construction de deux petites absides en demi-cercle pour les bas-côtés et d'une plus grande pour le chœur construit en décrochement, sur un plan rectangulaire dans le jardin du presbytère.

Les finances ont fait défaut, les chevets se terminent par des murs plats bâtis en 1876-1878. Un épais contrefort plat dans l'angle de ce bas-côté et du chœur, et un décrochement supérieur contribuent à situer l'ancien clocher mur dont la partie supérieure refaite, émergeant de la toiture de la nef porte une croix percée en pierre.

Le chevet du bas-côté nord est caché par la sacristie bâtie entre 1882-1884 ; les deux baies et la porte sont sur cette façade.

2. L'intérieur



Arc triomphal de l'ancien chœur, XII^e siècle. (Photographie de Jacques Brachet)

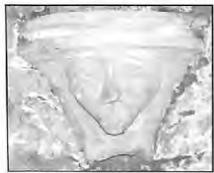
Nous pénétrons dans l'église en franchissant d'abord un vestibule correspondant à la partie agrandie de la base du clocher, puis nous entrons dans l'ancien chœur qui est aujourd'hui le porche voûté d'une croisée d'ogives récente (plan, 4). On est alors surpris par l'architecture de cette partie et de l'arc triomphal formé de pierres régulières relativement petites (quelques-unes ont été remplacées à la fin du XIX° siècle) (plan, 5). Il s'appuie de chaque côté sur un chapiteau de type othonien. Les colonnes sont composées de tambours entiers, réguliers, piquetés à la pointerole et assemblés avec soin.

L'astragale, pierre indépendante (fin XI^e siècle), est bien en relief et la base des colonnes repose sur une pierre imposante. Cet ensemble paraît être fin XI^e-début XII^e siècle. Notons contre l'arc une pierre tombale et l'emplacement d'une "poutre de gloire" à deux niveaux distincts.

Quatre marches plus bas, s'étend la nef dont il ne reste du XII^s siècle que les piliers sud. Elle comprend deux travées sous berceau brisé en briques construites en 1872 par Bouillon. Aux premiers siècles de la construction de l'édifice il n'y avait ni voûte, ni lambris si on en juge par les plaintes des desservants. Un lambris était déjà en place au XVII^s siècle, les trous d'ancrage des poutres dans les combles l'attestent.

Il faut remonter deux marches pour pénétrer dans le chœur et franchir l'ancien mur dont il ne reste du XII^e siècle que la base des piliers qui supportaient la muraille du clocher-mur; la porte était située sur cette façade ouest (plan, 6). La naissance du mur de la nef s'appuyant sur le pilier sud porte un grand arc (plan, 8). Il semblerait que l'on ait, au XV^e siècle lors du percement du mur sud de la nef, voulu, dans l'angle, faire le départ d'une baie bouchée par la suite, car la solidité de l'ouvrage était précaire. On a, par endroits, utilisé des pierres de démolition pour la construction du chœur. La partie latérale sud étonne. On a utilisé des rognons de silex et de belles pierres de taille, mais cette technique est peu habituelle à la fin du XIX^e siècle. L'assise des murs du chœur actuel pose un problème. L'ancien plan n'indique pas de porche. Cependant, les bases des murs sont de facture bien antérieure à la construction du XIX^e siècle. Deux marches au nord donnent accès à la sacristie.

Le bas-côté sud du XV^e siècle est formé de deux travées sous croisées d'ogives dont les retombées pour celles du centre se font par des colonnes engagées à cannelures polygonales à la base. D'autres colonnes reposent sur des culots. L'un représente un masque (plan, 9), l'autre porte un écu timbré d'une croix fleurdelisée (plan, 10).



Culot de colonne représentant un masque, abside de la chapelle sud. (Photographie de A. Reynet)



Culot de colonne représentant une croix fleurdelisée, abside de la chapelle sud. (Photographie de Jacques Brachet)

Sur le mur sud se dessine l'ancienne porte d'entrée seigneuriale à encadrement rectangulaire (plan, 11). Le soubassement a été enduit d'un ciment pour protéger le mur de l'humidité.

Le chevet plat de ce bas-côté, comme celui de la nef, a été décapé en 1974 par l'abbé Pestourie. Que dire de l'amincissement de ce mur ouest terminé par une arcade fortement armé ? (plan, 12)

Le bas-côté nord construit en 1872 identique à celui du sud comprend deux travées sous croisées d'ogives.

Conclusion

Jean Secret disait que l'on ne pouvait classer l'église de Saint-Pierre à cause des remaniements successifs et des constructions de la fin du XIX° siècle. Raison supplémentaire pour que le voyageur découvre des éléments architecturaux du XII° siècle et du XV° siècle, ainsi que des pierres de remploi plus anciennes (au moins du XI° siècle) et des objets cultuels fort intéressants.

Remerciements à Mgr Briquet, Marie-Pierre Mazeau-Thomas, MM. Brachet, Reynet, Ortega et Virlet pour leur aide précieuse.

J.L. et J.R.

Calvaires autour du cingle

par Marcel BERTHIER

De la Saint-Jean d'hiver à la Saint-Jean d'été, du jour le plus court au jour le plus long avec ses feux pour symboliser la gloire du soleil, le christianisme a sacralisé les anciennes fêtes païennes.

S'étant approprié le temps, il s'empare aussi de l'espace en gravant des croix au sommet des pierres levées, en construisant des églises en haut des collines jusqu'à Chartres, la cathédrale légèrement désorientée pour occuper un lieu de culte au dieu "soleil".

Même les signes sont conquis et régénérés. Le labyrinthe de Chartres et celui, perdu, de Reims symbolisent la recherche et la méditation. Au solstice d'été, quand le soleil est au zénith, il trace un double chemin de lumière dans la nef de Vézelay : au milieu par les fenêtres hautes, au pied des piliers nord par les fenêtres basses. A l'orient des cathédrales, la lumière conquise joue dans les grandes verrières au moment même où l'on y célébrait la messe.

Quand les signes ne suffirent plus et qu'il fallut séduire les formes, on alla chercher Villard à Honnecourt et des savants pour retrouver le nombre d'or!. Dans une nécessaire harmonie, le christianisme n'a jamais cessé de construire et de reconstruire un système de repères.

Il n'y avait pas de tour ni de clocher au temps de Thermos en Etolie, pas davantage dix siècles plus tard à Sainte-Sabine de Rome, mais Chartres dresse au-dessus de la Beauce, huit cents ans après, ses deux flèches que Péguy chante avant d'aller mourir sur l'âpre plateau de Villeroy. Sur la "Colline éternelle", la tour romane de la Madeleine de Vézelay transmet le message jusqu'à l'Aiguille du Puy et l'archange saint Michel, dans sa baie que la marée submerge, le redit sans cesse de Paris jusqu'à Reims, Strasbourg et Cologne. Il fallait ces repères pour que les foules chrétiennes du Moyen Âge lancées sur les routes des croisades ou de Saint-Jacques ne se dispersent ni ne s'égarent.

Aux porches des Cisterciens, saint Bernard, lui, n'a nul besoin de tours ou de clochers orgueilleux, ses moines n'ont à parcourir que le chemin secret de la conversion intérieure. Mais là, le repère inattendu, c'est la sainteté.

Il reste le perit monde des campagnes, ceux qui ne peuvent se lancer dans l'aventure du pèlerinage lointain ou de la guerre sainte. Pour eux, quels repères va-t-on dresser? C'est que l'Eglise qui est à Rome est pleine de méfiance. Elle se souvient du péril qu'elle a connu au temps de Léon III, l'empereur d'Orient.

Sous l'influence des juifs et des musulmans, les chrétiens d'Orient en vinrent à penser que toute image du Christ exaltait son humanité au détriment de sa divinité. L'empereur convaincu, en 726, interdit les images. Le pape Grégoire II, soutenant Germain le patriarche de Constantinople, s'oppose à Léon III. Constantin V qui lui succède déclenche une véritable persécution. Il fallut le règne d'Irène (780-802) pour que la guerre s'apaise et que le concile de Nicée (787) mette fin à cette "querelle des iconoclastes" en approuvant la légitimité des images.

Pourtant, plus ou moins vive, la lutte se poursuivit jusqu'à ce que, le 11 mars 843, à Sainte-Sophie, l'impératrice Théodora rendit aux images leur lustre ancien. Après ces cent vingt années de troubles, les icônes byzantines étaient figées pour de longs siècles et la séparation cruelle entre Rome et l'Orient se dessinait dans les esprits.

Dans ces conditions, qu'allait-on ériger en repères et où allait-on les dresser?

Il est bien difficile dans ce domaine d'affirmer quelque chose. Pourtant on peut penser que ce sont les Celtes qui les premiers parsemèrent leur pays de stèles marquées d'une croix et cela dès le V^e siècle peut-être. En France, on connaît quelques stèles semblables à l'époque mérovingienne. En Bretagne, on christianise très tôt menhirs et pierres levées. Un peu plus tard, on trouve des croix taillées dans le schiste ou le granit avec un christ sculpté dans la pierre.

Cela ne va pas sans poser un problème complexe, car la Croix est, à la fois, "Image" de la Rédemption et "Exemple" du Rachat par la souffrance. Le lien est très fort entre la Croix et la Mort ou la Souffrance.

Si on essaie de dégager une typologie des croix avant le milieu du XVe siècle, on peut considérer les caractères suivants :

- le socle est fait de trois degrés pour symboliser la Trinité, mais il n'a pas toujours existé et parfois il a disparu au cours de travaux ou de transferts :
- le montant est souvent cylindrique ou chanfreiné au point de devenir octogonal; il est parfois divisé en deux parties par un chapiteau très simple, une bague sans ornement souvent; sa hauteur est presque toujours plus importante que la longueur de la traverse;
- le Christ est souvent face à l'ouest, et ceci vient peut-être de ce que beaucoup de croix ont été dressées sur l'emplacement d'une chapelle;
- dès le XIII^e siècle, les pieds sont cloués l'un sur l'autre (et non plus l'un près de l'autre) à une console dont la hauteur varie;
- le Christ est représenté vivant, c'est-à-dire la tête droite, le visage douloureux ; ce n'est qu'à partir du XIV^e siècle qu'on le voit mort : tête inclinée et visage figé ;
- les extrémités du montant et de la traverse ne sont pas ornées;
 cependant dès le IX^e siècle on a trouvé des croix pattées qui seront adoptées par l'ordre du Temple;
- quant à leur place, on trouve des croix dans les carrefours, mais comme elles gênaient les évolutions, on les retrouve en bordure ou au coin d'un champ; il y en a dans les cimetières et parfois dans des sites particuliers; lieux d'accidents, de manifestations considérées comme surnaturelles, etc. Elles jalonnent souvent un itinéraire vers une église, un monastère, un lieu de pèlerinage.

Vers la fin du XV° siècle, vont apparaître les ornements depuis les cannelures ou sculptures simples du montant ou de la traverse ; les motifs nombreux qui terminent les extrémités (fleurdelisées, pommetées, bouletées, enhendées, etc) qu'on retrouve en héraldique ; les personnages (la Vierge, saint Jean, etc.) sculptés sur divers supports autour du Christ ; jusque, surtout, aux grands calvaires très fréquents en Bretagne.

Le plus ancien est Tronoën qui date de 1470-1490, le plus récent est Pleyben achevé en 1650.

C'est à la même époque qu'apparaissent au pied des croix des tables de pierre qui sont souvent des autels, parfois des reposoirs de cadavres. Les autels servent à dire une messe en plein air, mais plus fréquemment pour déposer des offrandes (Rogations, fêtes des moissons, de la vigne, etc.) ou, plus tard, pour le salut du Saint-Sacrement.

Dans certaines régions, on trouve au pied de la croix une chaire à prêcher. Les plus nombreuses se trouvent là encore en Bretagne où elles sont utilisées lors des grandes fêtes populaires que sont les pardons, à la fois fêtes religieuses et fêtes profanes.

Au XVII^e siècle, on voit apparaître des croix dont le Christ a les bras levés verticalement et le visage tourné vers le ciel. Généralement, on considère que ces croix sont d'inspiration janséniste, mais ce n'est pas toujours le cas.

Les missions au XIX^e siècle, le renouveau des pèlerinages depuis la Seconde Guerre mondiale (Grand Retour de Notre-Dame de Boulogne en 1943-48, les Etudiants à Chartres, Taizé, les Routes des Scouts et des Cadets du P. Doncoeur) ont favorisé la construction de nouvelles croix ou la restauration des anciennes. On peut dire, sans méchanceté, que le bon goût n'est pas le caractère le plus évident de ces opérations.

Dans ce domaine, on ne découvre pas le grand élan qui, partant d'Emil Steffann et de Romano Guardini, a présidé à la construction ou à la restructuration de certaines églises depuis 1963 et le concile Vatican II. Aucune croix récente n'a la valeur exemplaire des églises de Clerlande ou de Louvain-la-Neuve, de Marienhau-lès-Forbach ou de Witiken-Zurich, de Saint-Joseph de Creil ou de Saint-Nicolas à Hérémence.

Il s'est trouvé pourtant des tapissiers comme Thomas Gleb, des orfèvres comme Zack ou Kaeppelin, des verriers comme Manessier ou Pagava, des sculpteurs comme Jeanclos ou Van der Linden pour orner ces églises. Aucun, semble-t-il, n'a bénéficié des moyens financiers suffisants pour étudier un calvaire dont la beauté soit équivalente à Tronoën ou Plougouven.

Dans certaines régions, en particulier dans celles parcourues par le père de Montfort, on trouve, à la place des croix, des statues de la Vierge. Elles sont souvent très conventionnelles.

Après l'abbé Brémond qui a étudié le sentiment religieux à travers la littérature, on pourrait mener une étude semblable à travers les objets.

Dans une remarquable préface au livre de Suzanne Robin sur les Eglises modernes (Hermann, 1980), André Leroi-Gourhan note une évolution récente fondamentale qui est la primauté progressive de l'Eglise des fidèles sur l'église-construction : on voit désormais "l'assemblée primer sur le décor".

Il faudrait souhaiter qu'un destin semblable puisse s'envisager pour l'érection de nouveaux calvaires ou pour la réfection et l'entretien des anciens.

Pour illustrer très simplement cers propos théoriques, il a semblé intéressant d'examiner quelle était la situation des signes et repères d'Eglise dans une petite région du Périgord : quatre paroisses autour du cingle de Trémolat, dans la vallée de la Dordogne.

Peu de pays sans doute ont été, comme le Périgord, terres d'invasions et de guerres alors que rien ne semblait les y prédisposer. Les Arabes, les Normands et les Anglais y précédèrent les guerres de religion et la Fronde.

Mais le Périgord est aussi une terre de vicille chrétienté que saint Front évangélisa. Très tôt, des monastères et des ermitages y prospérèrent qui se placèrent sous la protection de Saint-Martial de Limoges, de Saint-Cybard d'Angoulême et, plus tard, de Saint-Sernin de Toulouse ou de Cîteaux. Quelques monastères s'y sont créés en milieu rural dans une sorte de symbiose avec une population qui en attendait protection, voire subsistance.

Trémolat est dans ce cas, mais aussi Paunat, tout proche.

Trémolat, fondé dès le VI^c siècle par saint Cybard et que Charlemagne visita. Paunat, sans doute moins ancien et dont les origines sont mal connues.

Les deux monastères se transformeront très vite en prévôtés pour lesquelles on construisit deux églises qui sont des forteresses. A l'écart des invasions anglaises, peu concernées par les guerres de religion, moins encore par la Fronde, les populations continuèrent à vivre dans l'ombre de leurs églises qui restèrent, plus longtemps qu'ailleurs, refuge et lieu de réunion, grenier et témoin des grands événements de la vie.

La Révolution passa sans déclencher les grands accès de fièvre que l'on voit ailleurs. Les prêtres non-jureurs trouvèrent refuge ici ou là chez les habitants. Les autres, la tourmente passée, furent pardonnés, tel cet abbé

Deguilhem qui resta curé de Trémolat jusqu'en 1823.

La longue fidélité de cette population est attestée par le nombre très important des calvaires que l'on peut découvrir autour du cingle de Trémolat, de Paunat à Calès. On en trouve 14 à Trémolat, 15 à Paunat, 14 à Calès et I à Pezuls, soit 44 au total. Parmi ces croix, 18 sont en fer ou en fonte, 14 sont en pierre et 12 sont en bois. Deux seulement, la croix d'Alesme à Trémolat et la croix de Malivert à Paunat, ont une inscription importante sur leur socle. Trois autres semblent relativement anciennes : celle qui a été érigée sur le mur du cimetière de Paunat et, à Calès, la croix de Fontvieille et celle de l'église. Presque toutes ces croix (30) sont des eroix de carrefour où l'on s'arrêtait lors des processions aux Rameaux, aux Rogations, à la Fête-Dicu, à l'Assomption. Il y en a 4 dans les cimetières, 4 aussi près des églises. Dans ce cas, à Trémolat et à Paunat, elles avaient peut-être été dressées dans le cimetière des moines. Il n'y a plus aucune croix à panneau, aucune croix celtique non plus, même si la croix d'Alesme peut y faire songer.

La seule croix dont la structure peut poser problème est celle de Bosredon, à Trémolat, dont le montant dépasse largement la traverse et se termine en forme d'arc outrepassé. Est-ce seulement une fantaisie du tailleur

de pierre?

Témoins de la piété populaire, tous ces calvaires méritent d'être entretenus et fleuris, débarrassés des ronces et des mousses qui les envahissent parfois.

La croix reste un refuge pour ceux qui souffrent. C'est ce que disait déjà Urbain II, en 1095, au concile de Clermont : "Quiconque, pour échapper à la poursuite de ses ennemis, demande refuge à une croix de chemin, sera aussi intangible que s'il avait gagné une église. Mais le malfaiteur qui s'est fié à cette protection sera remis à la justice, après promesse qu'il gardera sa vie et ses membres."

Dans cette perspective, la nouvelle croix de Rocamadou a valeur de symbole. Elle domine le cingle comme pour marquer que les valeurs ne changent pas au pays de l'Homme. Elle est un symbole et un repère au cœur de ce pays.

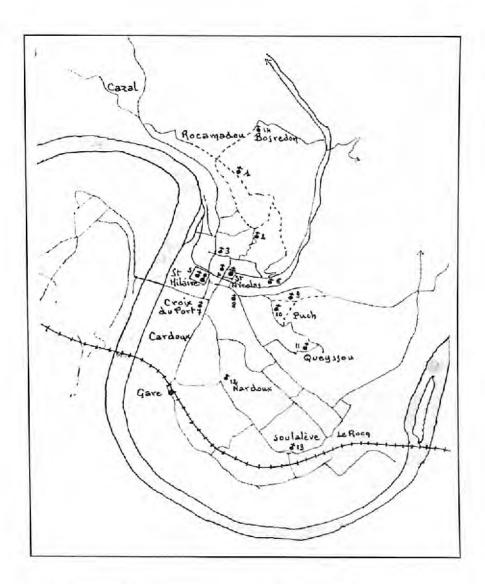
Calvaires de Trémolat

1- Nouvelle croix de Rocamadou ou du Cingle

Il faut prendre la route du Cingle vers Mauzac. Après l'hôtel Panoramique, un chemin à droite conduit à Rocamadou, passe devant le château d'eau et arrive à un carrefour où se trouve, à droite, une grande maison. En continuant tout droit par le GR 6, on trouve à 300 m environ la nouvelle croix. Erigée le dimanche des Rameaux, 27 mars 1988, en présence de l'abbé Chevrier, ancien curé de Trémolat, du P. de Laubarède, curé de Trémolat, du P. Ch. Dutreuilh, de Sarlat, de Michel Labroue, maire de Trémolat, de Joseph Vignal, maire de Paunat, la nouvelle croix reçut la bénédiction de Mgr Gaston Poulain, évêque coadjuteur de Périgueux et Sarlat.



Nouvelle croix de Rocamadou ou du Cingle, 27 mars 1988



- I-Nouvelle croix de Rocamadou ou du Cingle
- 2- Croix des Cireys
- 3- Croix de la Chapelle
- 4- Croix de l'église
- 5- Croix du cimetière
- 6- Croix des Clidoux
- 7- Croix du Port
- 8- Croix de la Queyrie dite de Goudal

- 9- Croix d'Alesme au Puch
- 10- Croix du Puch
- 11- Croix de la Queysson
- 12- Croix des Nardoux dite de Loumet
- 13- Croix de Soulalève
- 14- Croix de Bosredon

2- Croix des Cireys

Cette petite croix de fonte se trouve sur un mur qui limite un jardin.

Il faut quitter Trémolat par la route du Cingle et lorsque cette route tourne à gauche, après l'ancienne boucherie, prendre un chemin à droite. Cent mètres plus Ioin, devant le porche d'une grande maison, il faut emprunter à gauche un chemin sinueux qui passe aux Cireys et au Gardoy avant de remonter (GR 6) vers Rocamadou. La croix est à droite du chemin dans un carrefour.

Le mot "cireys" vient de l'occitan *cirey* et du grec *kerasion*, cerise. Il s'agit d'un lieu abrité du froid où poussent des cerisiers.

3- Croix de la Chapelle

Partant de l'église de Trémolat vers le cingle, on tourna à gauche après l'ancienne boucherie et on arrive à un carrefour où se trouve la croix de la Chapelle. La route continue à droite vers le cingle, un chemin en face rejoint le moulin d'Aval sur la Rège et une petite route à gauche mêne au cimetière et à l'église Saint-Hilaire.

Cette croix dont le montant cannelé est très haut, est érigée sur un large socle qui pouvait servir à déposer les offrandes lors des Rogations.

Y eut-il une chapelle à cet endroit ? On n'en trouve nulle trace. Simplement elle se trouve à l'entrée du chemin qui conduit à l'église Saint-Hilaire.



Croix de l'église

4- Croix de l'église

Sur la place entre l'église et la mairie, cette grande croix s'abrite sous un magnifique tilleul. Elle est en fer forgé et repose sur un socle de pierre ancien. Son emplacement excentré par rapport à la place permet de penser qu'il pourrait s'agir de la croix de l'ancien cimetière des moines. L'association de la croix et du tilleul serait un usage remontant à la Ligue et marquerait l'attachement au catholicisme.

5- Croix du cimetière

Cette croix se dresse dans le cimetière, face au joli portail de l'église Saint-Hilaire. C'est une croix de fonte sur un socle de pierre.

6- Croix des Clidoux

Partant de Trémolat par la D 30 vers Pezuls et Sainte-Alvère, on trouve à 600 m environ le chemin des Clidoux. La croix est à l'entrée de ce chemin, à gauche de la route. Le mot Clidoux vient du latin *claudere*, clos, fermé.

C'est une simple croix de bois, un peu frêle, fichée dans le mur. Les extrémités du montant et de la traverse sont bouletées.

7- Croix du Port

En sortant de Trémolat vers le sud, on passe le pont sur la Rège ; au carrefour de la route de Limeuil (D 31), on peut admirer la belle maison de la Barrière (XIV^e siècle) et, un peu plus loin, au coin de la route de Lalinde et de la route de la Gare, on trouve cette grande croix à l'entrée de la route qui conduisait au port des gabarres sur la Dordogne. Il s'agit là encore d'une croix de Rogations posée sur un socle haut avec deux marches pour y accéder.

Le montant et la traverse sont bouletés et chanfreinés. Elle a été soigneusement restaurée lors de l'aménagement du carrefour en 1997.



Croix du Port

8- Croix de la Queyrie dite de Goudal

La route de Limeuil et Le Bugue (D 31) se dirige vers l'est à partir de la Barrière et de la salle des fêtes du Grenier. Sur la droite, près de la Queyrie basse, au carrefour de la route de Soulalève, se trouve cette croix de fer forgé. Cayre ou Queyrie désignait en celte une pierre réservée au culte.

Cette croix moderne est implantée dans le mur en bordure de la route.

9- Croix d'Alesme au Puch

En quittant Trémolat vers Limeuil et Le Bugue par la D 31, on atteint Queyrie basse et on emprunte à droite une petite route vers le Puch. A 100 mètres environ, la route tourne à droite entre deux maisons à gauche et une en contrebas à droite. En continuant tout droit par un sentier qui monte à travers bois, on trouve à 200-250 mètres, sur la gauche, dans les broussailles, une croix de pierre sur socle entourée d'une grille métallique.

Sur le socle qui s'orne des armes des d'Alesme, on peut lire; "Cette croix a été réédifiée en 1882 par les soins de la marquise d'Alesme, née de Mondénard de Roquelaure, afin de perpétuer la mémoire de Monsieur le marquis Guillaume d'Alesme de Meycourby abbé commanditaire (sic) de Trémolat de 1717 à 1743".

Dans l'Armorial du Périgord, Froidefond de Boulazac donne ce commentaire :

"D'après la chronique locale, l'abbé d'Alesme avait essayé, par un zèle irréfléchi, de faire brûler la chemise de l'Enfant-Jésus - relique donnée par Charlemagne, nous dit le P. Dupuy, dans les Etats de l'Eglise du Périgord - espérant détruire, avec cette relique - qu'il n'avait pas sans doute pour authentique dans sa pensée - certains abus dont la paroisse, à l'occasion du pèlerinage qui s'y faisait chaque année, et particulièrement le jour de Pâques, était devenue le théâtre ; des amusements profanes ayant remplacé dans la contrée la dévotion à la sainte relique. Mais le linge mystérieux jeté dans les flammes resta miraculeusement intact - c'est là, du moins, la tradition orale -, ce qui fut une révélation pour ledit abbé, lequel, par un sentiment d'expiation, fit dès lors ériger, sur un tertre, distant d'un kilomètre environ de la Prévôté, une croix dite depuis Croix d'Alesme, vers laquelle on allait en procession, le jour de Noël, avec le vénérable prévôt qui, personnellement, dit-on, s'y rendait pieds nus.

Cette relique, enlevée de la voûte de l'église, conserve encore les chaînes de suspension ; mais où fut-elle cachée ? Nul ne le sait, et les recherches faites par M. Castellane, curé de Trémolat, de 1850 à 1867, et aujourd'hui curé-doyen de Jumilhac, tant autour de la croix que dans une partie de l'église, ont été infructueuses.

pour "commendataire"



Croix d'Alesme au Puch

L'abbé d'Alesme a laissé toutes sortes de souvenirs à l'église de Trémolat, notamment un autel richement sculpté et doré ; les tableaux de la chapelle latérale avec leurs belles boiseries ; - sur l'un de ces tableaux, il est représenté à genoux devant saint Nicolas, patron de la paroisse ; - plus un cœur d'argent suspendu au cou de la statue de Marie, renfermant une consécration faite de sa personne à Jésus, sous les auspices de la Vierge mère ; -le titre est écrit de sa propre main ; - il a laissé également à l'église une rente annuelle et perpétuelle de 150 francs.

La mémoire du pieux donateur étant toujours vivante dans le canton, les habitants de Trémolat ont applaudi à la pensée que, grâce à la générosité de Mme Anne d'Alesme de Meycourby, petite-nièce du vénérable abbé, ils verraient bientôt s'élever la croix, dite d'Alesme, à la place même qu'occupait celle que le temps allait faire disparaître à jamais.

Et en effet, leur désir s'est promptement réalise ; aujourd'hui la nouvelle croix – œuvre de l'habile sculpteur M. Romé – s'élève sur un gracieux piédestal où l'on se plait à admirer les armoiries de la famille."

La présence d'un croissant dans les armes des d'Alesme pose problème. Faut-il croire qu'au XV siècle, un d'Alesme fut membre de l'ordre du Croissant que René, duc d'Anjou et de Lorraine, avait créé et dont la devise était "Los en croissant".

10- Croix du Puch

Ayant emprunté, sur la route de Limeuil (D 31), la petite route du Puch, on laisse à gauche la petite route qui monte vers la croix d'Alesme et on suit la route vers la droite. A 100-150 mètres du virage, sur la gauche, se trouve une croix de fonte érigée sur une sorte de tabernacle en pierre dont la fausse porte s'orne d'une petite croix. Le tabernacle repose sur un socle qui est inséré dans le mur de clôture.

11- Croix de la Queyssou

En quittant Trémolat par la D 31 vers Limeuil et le Bugue, on emprunte à droite la route de Soulalève. A 1 km environ, avant d'arriver à la Grange Neuve, il faut tourner à gauche vers la Queyssou et les Naudoux. Au deuxième virage à gauche, la croix se trouve au milieu d'un carrefour. C'est une croix de fer sur un socle en pierre. Le montant porte l'inscription "INRI" et, à sa croisée avec la traverse, un cercle festonné. Ce cercle est-il une évocation de la roue solaire déterminant les dimensions de l'espace comme le veut la tradition des croix celtiques ?



Croix de la Queyssou

12- Croix des Nardoux dite de Loumet

Il faut quitter Trémolat vers la gare par la D 30, et 150 mètres après le carrefour de la D 31 vers Lalinde, on trouve à gauche une route vers Soulalève. A un carrefour à droite vers la Placelle et avant les Nardoux, on découvre cette croix. On peut aussi continuer par la D 30 jusqu'au passage à niveau de la gare et, juste avant la voie ferrée, tourner à gauche deux fois vers les Nardoux.

Loumet ou l'Oumet vient du latin *ulmus*, orme. Cette croix en fer est érigée sur un socle en pierre.

13- Croix de Soulalève

Soulalève, c'est le nom d'un hameau au-dessus duquel se lève le soleil.

Après avoir trouvé la croix des Nardoux, il faut laisser à droite un chemin vers les Picanis, puis un autre à gauche vers Lescodelpont, enfin un troisième à droite vers Saint-Geniès. Sur une petite place, au centre du hameau, s'élève cette croix de fonte ornée d'un Christ au pied duquel se tiennent deux anges. Elle est dressée sur une colonne octogonale en pierre. Sur le socle, à l'arrière et à droite de la croix, est gravé : "Erigée par le village de Soulalève". Il y avait peut-être une date mais elle est illisible.

14- Croix de Bosredon

Deux itinéraires sont possibles ;

a) Prendre la route du Cingle, tourner à droite vers Rocamadou et le château d'eau. Au carrefour, tourner à gauche dans un chemin perpendiculaire au GR 6. La croix se trouve à droite devant des bâtiments agricoles.

b) Quitter Trémolat par la route de Pezuls et Sainte-Alvère en suivant la Rège sur 2,5 km environ. Une petite route à gauche conduit au hameau de Bosredon. A un carrefour, il faut tourner à droite puis à gauche et retrouver, en sens inverse, le premier itinéraire.

Bosredon viendrait du latin boscus, bois, et rotundus, rond.

La croix repose sur un socle de pierre à base étroite qui s'épanouit en une table rectangulaire de grande dimension. Il s'agit donc là encore d'une croix de Rogations. La croix elle-même est constituée d'un montant et d'une traverse en pierre de section carrée. Le montant dépasse largement la traverse et se termine par une sorte d'arc outrepassé dont on ne connaît pas d'autre exemple dans la région.

La carte qui accompagne Trémolat : Histoire et toponymie, de Paul Fénelon, indique une croix de Bosredon très au sud du hameau. Y eut-il là

une autre croix.

Anciennes croix

1- La croix de Rocamadou fut érigée en 1946 par l'abbé Chevrier et ses paroissiens près de l'actuel château d'eau. Le temps et les intempéries ont contribué à sa destruction. Elle est indiquée sur la carte IGN série bleue n° 1936 ouest, à la cote 169 (Calv.).

2- Entre la croix d'Alesme et la croix du Puch, à l'extérieur du virage à droite de la route, il y a le pied d'une ancienne croix de bois avec un

panneau dont l'inscription est effacée.

3- Le professeur Fénelon indique un peu au nord du Gardoy une croix de Sainte-Marie qui semble avoir disparu.

On trouve donc à Trémolat divers types de croix :

- les croix de cimetière :

 les croix de Rogations caractérisées par leur socle large, à peu près de la hauteur d'une table et sur lequel, au cours de la procession de ces trois jours, on déposait les offrandes pour attirer la bénédiction de Dieu sur les récoltes. Ces socles pouvaient éventuellement servir d'autel pour des offices en plein air lors des fêtes ou pèlerinages;

- les croix "mémorial", comme celle d'Alesme, destinces à célébrer la

mémoire d'un personnage ou d'un événement;

 les croix de carrefours parfois appelées "hosannières" parce qu'on s'y arrêtait pendant les processions, en particulier pendant celle du jour des Rameaux.

Aucune de ces croix ne semble ancienne dans sa totalité, mais on peut

penser que certains socles notamment ont fait l'objet d'un réemploi.

Partiellement isolé par le Cingle, Trémolat se trouvait à l'écart de la route de Compostelle qui passait par Périgueux et Cadouin. Ceci peut expliquer l'absence de calvaires anciens.

On a souvent affirmé que les vieux calvaires étaient placés aux quatre points cardinaux à la limites des villes ou villages. A Trémolat, ce sont les limites de l'enclos monastique qu'il faut prendre en considération. On trouve au nord la croix de la Chapelle, au sud la croix du Port, à l'est celle des Clidoux et de la Queyrie et à l'ouest l'église Saint-Hilaire. Les anciens du village se souviennent que c'est devant ces quelques croix que l'on venait prier aux Rogations et, dans le chant des litanies, le professeur Fénelon avait noté que l'on suppliait encore : "Des Normands, délivrez-nous, Seigneur", et pourtant les Normands n'ont jamais envahi Trémolat, se contentant d'aller de Lalinde à Paunat en passant par Pezuls. Mais quelle crainte ils avaient inspirée pour que l'on s'en souvienne par-delà la guerre de Cent Ans, les guerres de religion, la Fronde et la Révolution!

Les dossiers de Vincennes

TROISIEME PARTIE:

(voir tome CXXVI, 1999, pp. 93-102)

A ce stade de l'étude de ces dossiers de Vincennes, nos collègues qui ont dépouillé ces liasses souhaitent faire le point afin de mieux éclairer le parti pris de ces communications.

L'intérêt que nos lecteurs semblent porter à ces travaux nous incite à renouveler nos compliments à ceux qui ont pris l'initiative de cette publication.

Les documents sur lesquels s'appuient les résumés faits ici sont classés dans deux cartons aux Archives nationales des Armées à Vincennes. Ils sont sur deux rouleaux microfilms – répertoriés 1 M 551 et 1 M 552 – aux Archives départementales de la Dordogne.

Dans chacun d'eux les itinéraires sont présentés dans un ordre dont on ne voit pas la cohérence (sans doute dû au fait du hasard). Nous l'avons suivi dans son ensemble pour permettre à ceux qui voudraient revenir aux sources de s'y retrouver facilement. Cependant, nous avons regroupé quelques-uns d'entre eux pour respecter une logique des parcours.

Des études et des comptes rendus qui ont été faits par les différents officiers n'ont été retenus ici que les seuls éléments ayant quelques rapports avec l'économie du pays, à l'exclusion de toutes autres considérations historiques, sociologiques ou de stratégies militaires faisant l'essentiel des rapports qui ne manquent pas d'intérêt par ailleurs.

Il nous a semblé que ces documents donnaient des pays périgordins une vision originale sur le plan des productions et des richesses, étayée par des statistiques probablement sujettes à caution et par des commentaires faits par des gens extérieurs au monde rural, sans indulgence et parfois avec quelques naïvetés.

Ces données économiques seront à rapprocher pour les curieux de celles qui seront établies quelques années plus tard par Cyprien Brard qui enquêtera sur presque toutes les communes du département. Ces rapprochements devraient aussi permettre de voir comment a évolué économiquement notre département en ce début du XIX^e siècle, même si on ne reprend qu'un résumé des documents étudiés (qui seront toujours consultables par les chercheurs voulant plus de détails).

C'est pour permettre cette comparaison que nous avons relevé dans les différents itinéraires :

- Une sélection des rubriques des tableaux statistiques ayant un rapport avec l'économie des pays et que nous donnons sèchement sans aucun commentaire de notre part.
- Un résumé des remarques ayant été faites sur ces tableaux euxmêmes.
- Un résumé des commentaires souvent longs à caractère économique faits par chacun des enquêteurs. Ils sont souvent mélés aux autres considérations faisant l'objet principal de la mission à caractère militaire d'où nous les avons extraits en pensant qu'ils pourraient mieux éclairer les données strictement chiffrées des tableaux. C'est ainsi que nous avons repris, en ce qui concerne les ressources, toutes les descriptions ou analyses des paysages et des terrains qui conditionnent ou expliquent les productions. Dans ce monde rural, il nous paraît évident que le « milieu » est la clef de l'économie et qu'il était judicieux de rendre compte de ce que des yeux d'alors avaient vu à ce moment là.

On trouvera aussi des chiffres relatifs à la population et aux impôts, chiffres qui ont en outre la caractéristique principale d'être les plus exacts et les plus fiables de tous ceux avancés dans les tableaux. Ils étaient facilement contrôlables et les maires n'avaient aucun intérêt à falsifier des réalités qu'ils ont pendant longtemps tendance à se cacher devant les inquisitions de l'administration des impôts. En témoignage de cette difficulté, voici ce qu'en dit le capitaine Swanton dans ses commentaires sur l'itinéraire de Périgueux à La Rochebeaucourt : "La plupart des maires nous en ont imposé soit par ignorance soit à dessein, sur le nombre de bœufs de trait ou de labour existant [...,] vérification faite sur les communes cadastrées [...] on doit ordinairement compter une paire de bœufs pour chaque cinq ou six arpents ou hectares [...] et les nombres donnés se trouvent toujours beaucoup au-dessous de ce qu'il devrait être d'après ce calcul [...] et que ci ces erreurs existent elles ne

proviennent pas de négligence de notre part". Ajoutons que nous n'avons pu résister à l'envie d'assortir – de nos propres réflexions – les résumés des remarques que firent les officiers sur les différentes communes. Elles sont facilement décelables, les textes en italique étant ceux des officiers enquêteurs, et elles sont évidemment très subjectives donc sujettes à caution.

Nous précisons en outre que ces résumés ne nous ont été permis que parce qu'ils avaient déjà été bien amorcés par toute l'équipe de bénévoles comprenant en suivant l'ordre des itinéraires : M. Jacqmin, M. Arné, Mme Rousset, M. de Montaudry, M. Demoures, M. Le Nail, et vos deux serviteurs signataires de cette étude.

Yves DECIMA et André GAILLARD

Impressions d'officiers sur les Périgordins et leur vie quotidienne 1820-1830

par Roselyne FOUHETY

Aspect physique

Les impressions des officiers séjournant dans le département aux environs de 1820-1830 concernant les habitants sont sensiblement identiques, à l'exception toutefois de quelques particularités régionales.

- "Ces individus, épars sur le territoire, dont j'ai eu à faire la connaissance, portent visiblement l'empreinte du sol ingrat qu'ils cultivent. Ils sont petits, assez mal conformés et offrent un aspect triste et malheureux."
- "Leur stature est moyenne, malgré quelques grandes tailles. Mais à cause de travaux pénibles, d'une nourriture peu variée, pas très saine, ils

présentent une apparence de fatigue, de misère et leur complexion paraît faible au premier abord. Leurs traits sont brûlés par le soleil, les rides qui sillonnent leur front malgré un âge peu avancé, leur maigreur, leur malpropreté habituelle préviennent peu l'étranger en leur faveur."

 "Ils s'adonnent peu aux exercices du corps. Toutefois, habitués dès leur enfance à une vie dure et à une grande sobriété, ils supportent bien la

fatigue et sont très aptes à la marche."

- De Terrasson à Brive, "les hommes sont robustes et d'une taille moyenne. La femme que les vignes assujettissent à de pénibles travaux ont le teint fort hâlé et l'allure un peu masculine".

- "L'habitant de Bergerac et de sa banlieue annonce par la propreté de ses vêtements, l'élévation de sa taille, l'assurance de son maintien, qu'il jouit de l'aisance que donne un terrain libéral et une industrie manufacturière et commerciale."

Le peuple s'habille en été de toile, en hiver d'une étoffe grossière composée de la laine de ses troupeaux et fabriquée dans le pays.

Caractère et relations avec autrui

A la lecture des documents on se rend compte que, si les relations avec autrui et les mentalités varient selon les régions du Périgord, on retrouve souvent cependant des caractères communs. Quelques anecdotes illustrent un certain état d'esprit de méfiance :

"Un officier d'état-major faillit être massacré dans les montagnes parce que on le soupçonna d'avoir attiré et fait crever un gros nuage de grêle qui ravagea une partie de la commune dans laquelle il levait à vue depuis quelques heures".

"Un autre officier qui faisait le lever des environs d'une petite ville située sur une grande route très fréquentée effraya plusieurs habitants et en intrigua d'autres au point qu'ils se rendirent en grand nombre chez leur maire pour lui dire qu'un homme furieux et armé, costumé d'une manière extraordinaire (redingote d'uniforme et bonnet de police) avait été aperçu, parcourant la campagne à grands pas, faisant enfin de cet homme une description tellement baroque que le maire ne sut à quoi s'en tenir ; après être sorti accompagné des plus déterminés, il vit dans le lointain l'officier qui, la veille, l'avait informé de la mission qui l'amenait dans la commune."

Un autre témoin raconte : "J'ai eu une grande difficulté à les comprendre et à être compris par eux, étant donné la méfiance que leur inspire les étrangers, vu le peu de transport qu'ils ont avec eux, on pourrait se

croire transporté au milieu d'un peuple à demi barbare... Cependant sous cette enveloppe austère, ils ne manquent pas d'une certaine subtilité quand il s'agit de leurs intérêts personnels. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que lorsqu'on leur adresse la parole pour leur demander un renseignement, ou leur faire une question quelconque, ils vous font souvent répêter pour développer votre demande en faisant semblant de ne pas vous comprendre mais afin de mieux connaître les motifs pour lesquels vous les interrogez. Et lorsqu'ils croient vous avoir deviné, ils vous font une réponse brève qui se borne presque toujours à un oui ou un non."

Ces trois anecdotes apparaissent significatives dans la mesure où tous les documents nous indiquent que les habitants sont ignares, très dévots et superstitieux, attribuant aux sortilèges et aux maléfices tout ce qui leur arrive de fâcheux et dont ils ignorent la cause.

De caractère doux, ils peuvent toutefois être irascibles et inquiets. Bons et hospitaliers, ils sont malgré tout un peu sauvages à cause de leur isolement et de leur occupation constante à arracher à la terre une nourriture qu'elle semble leur refuser.

Ils vivent en bonne harmonie mais ont peu de relations amicales. S'ils se réunissent pour leur intérêt (ils sont alors très actifs et font preuve d'un grand esprit de décision) à l'occasion de marchés ou de foires, aucune fête, aucune partie de plaisir n'interrompt le cours monotone de leurs pénibles travaux. Des réunions bruyantes et joyeuses que l'on trouve fréquemment dans les pays que la nature favorise sont rares dans celui-ci.

Généralement sobres, malgré quelques beuveries à l'occasion, simples dans leurs goûts, ils se contentent d'une vie frugale et ne vont point tenter de s'approprier le bien du voyageur. Ils sont le plus souvent respectueux des lois. Toutefois, s'ils aiment la chasse par spéculation, tous sont braconniers. L'arrondissement de Ribérac a une mauvaise réputation pour les crimes qui s'y commettent et qui ont presque toujours pour but des vengeances ou des inimitiés particulières. Ils sont souvent alors accompagnés de circonstances atroces jointes à beaucoup d'astuces pour cacher le délit.

Les habitants sont presque tous cultivateurs, ils n'exercent aucun métier industriel, ils quittent peu leur pays sans pour cela y être attachés, mais par paresse et indolence. En contraste avec une certaine vivacité morale, une apathie, un attachement à de vieux préjugés, une indolence, l'ignorance et la pauvreté font que l'habitant ne perfectionne rien alors qu'un peu plus de soins dans ses travaux et une légère modification de ses habitudes produiraient une grande amélioration. Tout cela explique qu'il n'existe aucune espèce de manufacture ni d'usine et le temps est bien loin encore où il sera permis d'espérer un pareil avantage. Fort en arrière de la civilisation, ils sont peu riches des ressources que les arts et l'industrie prodiguent ailleurs.

Rien de remarquable quant aux ouvrages de main d'homme n'existe dans toute cette étendue.

Ils sont peu portés à l'état militaire, de tout temps il y a beaucoup de retardataires, le nombre en est aujourd'hui de 216.

Les officiers ont connu en général de grandes difficultés à obtenir des renseignements pour faire un travail exact et complet à cause de la très grande défiance des habitants au sujet des moindres questions qui ont trait à leur propriété et à leur entourage.

Toutefois, de Terrasson à Brive, les habitant s'adonnent en général au commerce, ils ont la réputation de ne pas manquer d'esprit, d'être joueurs et grands railleurs. A Cublac, les habitants paraissent aisés et hospitaliers (il est vrai qu'ils célébraient une noce). A Larche, les habitants, presque tous bourgeois, s'adonnent peu au commerce et préfèrent à l'avantage d'augmenter leur fortune celui de jouir en paix de leurs revenus. Ils sont affables, polis et passent leur temps à la promenade, au café ou en visites. Ils aiment beaucoup les nouvelles et en fabriquent au besoin. A Brive les habitants sont gais, la population commerçante, active. On y recherche le plaisir d'une bonne table et de la boisson. Du Pizou à Ménesplet les progrès de l'agriculture sont encore entravés par les vieilles habitudes, mais il y a une tendance marquée vers le mieux et le cultivateur est généralement ici très laborieux. On remarque en effet que les produits sont plus abondants et plus beaux de ce côté qu'à l'est de Montpon.

Nourriture, problème de l'eau et santé

Le pays produit :

- des grains : du froment, du seigle, de l'orge, du mais, de l'avoine en petite quantité.
 - des racines : des pommes de terre, des raves.
 - des fruits : des noix, des pommes et beaucoup de châtaignes.

Quelques coteaux sont couverts de vignes.

On cultive peu de lin mais il n'y a guère de domaine qui n'ait de chènevière.

Pendant quatre mois et demi, d'octobre à janvier, on se nourrit de châtaignes, qui perdent au séchage saveur et sucs nutritifs. On consomme des pommes de terre mais champignons et châtaignes ont souvent préservé de la famine.

Le paysan élève des cochons qu'il nourrit avec des pommes de terre et des châtaignes, mais il les vend ordinairement avant qu'ils n'aient atteint le poids de trente kilos et la somme obtenue est destinée à acquitter les contributions ou à acheter le sel qui lui est nécessaire. Les bêtes à laine sont de la plus petite espèce, maigres, chétives et sujettes à une infinité de maladies.

On note que, de Périgueux à Fossemagne, la dégradation des chemins est telle que les habitants ont bien de la peine à voiturer leurs denrées dans les fours et les marchés. Ce qui se récolte est consommé sur place : blé, seigle, maïs, avoine, vin, châtaignes. Si les récoltes de ces dernières sont abondantes, ils se nourrissent presque exclusivement de ce fruit, vendant, comme ils le peuvent, le grain qu'ils auraient consommé.

Toutefois, dans la région de Thiviers, la nourriture comprend du pain de seigle ou de sarrasin et parfois de la viande de boucherie. En ce qui concerne les troupes installées dans le secteur, on trouve peu de "ressources" dans l'administration locale pour se procurer d'une manière prompte et facile les denrées nécessaires à leur subsistance, la plupart des maires s'occupant peu de leurs fonctions : "Je les ai néanmoins trouvés partout obligeants et pleins de bonne volonté".

Souvent en raison de l'isolement dans lequel ils vivent et aussi parce qu'il y a une extrême abondance de bois à brûler, chaque famille possède un four. Il résulte de cet état de fait qu'ils sont infiniment plus nombreux que ne l'exige la consommation. A peine quelques-uns de ces fours sont-ils employés douze à quinze fois par an à la cuisson des pains. Le nombre de moulins est aussi, dans certains endroits, hors de proportion avec les besoins. Toutefois, ils seraient bien loin de pouvoir alimenter tous les fours qui s'y trouvent. Dans d'autres régions, malgré la grande densité de ces fours, il y en a seulement un pour deux ou trois maisons. Or il n'y avait pratiquement pas de fours banaux ou de boulangers. On peut se demander où allaient faire cuire ceux qui n'étaient pas équipés. Des relations de bon voisinage était donc obligatoires, mais dans quelles conditions? De même, à quel moment, ces fours ont-ils disparu et sous l'effet de quelle pression économique, sociologique ou technique?

L'eau ; sur les hauteurs, elle est rare et malsaine pour l'homme et l'animal. Les habitants des campagnes éloignées des rivières recueillent avec soin dans les mares l'eau provenant des pluies abondantes d'automne. Les maladies des hommes, des bestiaux sont fréquentes, l'eau croupie les occasionne.

Dans la région de Bordas à Périgueux, l'eau de source est bonne mais comme, là aussi, elle est rare, les habitants "afin de remédier à cet inconvénient, sont obligés de creuser des mares pour recevoir les eaux pluviales dont ils se servent pour leur boisson et celle de leurs animaux. Ces eaux peuvent être funestes à leur vie, parce qu'étant croupissantes, elles portent dans l'estomac de ceux qui s'en abreuvent les germes dont elles sont remplies et vicient l'air par les miasmes fétides qu'elles exhalent."

Près de la Dronne, si on ne connaît aucune maladie endémique, soit pour les animaux, soit pour les hommes, on voit quelques personnes avec des

goitres qu'on attribue peut-être mal à propos aux eaux de cette rivière, les femmes y sont plus sujettes que les hommes.

En ce qui concerne la santé, on note que, de Terrasson à Brive "aucune exhalaison malfaisante ne trouble la pureté de l'air. Le passage d'une température à l'autre est progressif, de sorte que les habitants jouissent en général d'une bonne santé et parviennent à une longue vieillesse."

"Le langage est un patois, à peu près le même que celui des peuples du sud de la France, tenant beaucoup de l'italien et de l'espagnol (ce qui prouve encore l'occupation de ce pays par les Romains)."

Habitat

L'habitat est très dispersé, les individus vivent dans l'isolement. "Les maisons ne sont point agglomérées comme dans les autres parties de la France; elles sont, au contraire, éparses et rares sur une vaste étendue, ce qui contribue encore à interrompre les relations cantonales, communales et paroissiales. Les chemins vicinaux sont dégradés, ce qui rend les communications difficiles. Espérons que la loi qui vient d'être rendue améliorera un ordre des choses contraire à la prospérité des habitants."

Les maisons sont construites avec des cailloux roulés, on conçoit que ces matériaux liés entre eux par un mauvais ciment terreux ne forment pas des constructions solides, aussi les réparations sont-elles fréquentes. Toutefois, on note à Cublac des maisons propres, couvertes d'ardoises, et à Pazayac "toutes maisons très bien bâties, dont huit bourgeoises deux châteaux font juger au premier coup d'œil de la richesse des habitants qui trouvent la source de leur fortune dans le blé et le commerce des bestiaux.". Dans la région de Sorges à Thiviers, les fermiers sont rares et les biens sont confiés à des métayers. "La plupart des habitants aisés n'ont point à proprement dire de maisons de campagne. Ils se réservent dans un domaine un pied à terre où ils se rendent avec leurs familles pour veiller à leurs intérêts".

Travaux

La population est exclusivement occupée aux trayaux agricoles :

novembre-décembre : coupe des bruyères

janvier ; ramassage des feuilles pour "engraisser" les terres

février-mars : travail dans les vignes avril : on taille, on bêche, on sème le mais mai-juin : on espace les tiges de maïs. Fenaison juillet: moisson

août-septembre : battage, vendanges

octobre : cueillette des châtaignes, ensemencement.

Quand c'est la saison, on fait des liqueurs. De Périgueux à Sorges principalement, on récolte des truffes.

On élève quelques bêtes à laine. Les chevaux, utilisés seulement pour la selle, sont rares. De Thiviers à Firbeix, les habitants n'ont pas l'habitude de les soigner avant de s'en servir, ils ont peur de s'en approcher. Les bœufs servent au labourage mais ils ne sont point élevés dans le pays, on les "tire" des autres contrées et on les choisit de petite taille, parce qu'ils font moins de consommation; dans un état continuel de maigreur ils ne sauraient être destinés à la boucherie. L'âne, très répandu dans le pays, sobre et infatigable, rend au peuple d'importants services et à peu de frais. La quantité de cochons que l'habitant élève est "considérable", c'est la branche de commerce la plus importante et la plus lucrative. "Dans cette région, le prix moyen de la journée de travail est de 12 sous avec la nourriture et de 20 sous sans cette condition".

D'une façon générale, les moyens de transport sont rares. Les voitures sont à deux roues, mal et lourdement construites.

Ces occupations, toujours les mêmes, n'éprouvent d'autres variétés que celles que les saisons apportent nécessairement dans l'ordre de leurs travaux. Attachés à de vieux préjugés, ils mènent une vie entièrement uniforme; ils font cette année ce qu'ils firent l'année précédente et ils le referont de la même manière l'année suivante. Les idées de perfectionnement, contraires aux usages reçus, ne sauraient entrer dans leur tête routinière, elles sont généralement repoussées comme des innovations dangereuses, aussi l'agriculture n'y a-t-elle fait aucun progrès.

Cela explique que les impositions rentrent difficilement dans ce pays, on n'y est pas riche et le manque de numéraire est tellement général qu'il force à négliger des branches d'exploitation très lucratives.

Toutefois, dans les régions propices, comme au sud de Campsegret, des coteaux produisent un vin généreux et renommé que l'on vend aux négociants de Bordeaux et que l'on exporte vers la Hollande et l'Angleterre.

Le commerce du minerai de fer se fait avec les départements de la Gironde, de la Haute-Vienne, de la Charente et des Landes.

A Saint-Pantaléon, les habitants doivent leur aisance à la bonté de leur sol, à leur assiduité au travail, à une économie constante due à leur caractère.



Guerre 1914-1918:

Les monuments aux morts de Ribérac et de son canton

par Henri de CASTELLANE et Marcel VERGEADE

Après Lalinde, voici Ribérac et son canton. Nous devons cette étude à nos deux collègues, le colonel de Castellane et Marcel Vergeade. Nous les remercions de leur travail, parfois ingrat, toujours accompli avec obstination et générosité. Le texte saisi par Sophie Bridoux et Sébastien Pommier est enrichi par des photographies du docteur Jacques Brachet. Vers eux aussi va notre cordiale gratitude.

Pierre Pommarède

Ribérac

Souvenirs toujours émouvants de la Grande Guerre ; souvenirs de ses cent treize enfants, prix que Ribérac a payé ; les monuments aux morts de 1914-1918 nous sont chers. La SHAP a voulu faire revivre un peu leur histoire.

Projet:

En février 1920, Délugin, consciller municipal, émet l'idée de l'élévation d'un monument aux morts tombés au champ d'honneur et le conseil, derrière son maire Jules Brunet, décide la tenue d'une réunion de la

commission des "fêtes et objets divers" afin d'élaborer un projet. Celui-ci prend corps, un comité est créé, une souscription s'organise, et le 26 décembre 1920, André Léonardon, président du comité, fait connaître que la somme collectée, jointe aux crédits votés, lui paraît insuffisante pour un édifice "digne de nos morts", et sollicite une subvention prise sur les fonds communaux. Le conseil décide que 3 000 francs seront inscrits au budget additionnel de 1921,



Ribérac, bas-relief en bronze

Le 8 août débute l'inévitable bataille pour le choix de l'emplacement : soit le triangle en face de l'école primaire supérieure (devenue école Jules Ferry), bien que propriété du département, soit la place de la Liberté qui a fait l'objet d'une pétition des habitants, mais d'aménagement plus difficile. Léonardon demande que soit choisie la petite place devant l'école primaire supérieure : ce serait là "une sorte d'enseignement pratique et constant"; au contraire, "place de la Liberté, l'emplacement serait restreint et resserré".

On passe au vote des 19 conseillers. La place de la Liberté l'emporte et Jules Brunet, député-maire, expose donc que : "le conseil municipal a décidé d'élever, place de la Liberté, un monument commémoratif aux enfants de l'arrondissement de Ribérac morts pour la France pendant la guerre 1914-1918."

Les différents fonds se montent à 18 400 francs ; il y a donc lieu de passer à l'exécution des travaux.

Travaux

Le comité s'est mis en rapport avec l'entrepreneur Clément, qui présente un devis établi par Durieux (de Verteillac), élève à l'école des Beaux Arts de Paris. Le devis établi le 12 juillet 1921, approuvé par Clément le 15, se monte à 17 200 francs. Le conseil, satisfait de ce projet, autorise le maire à passer un contrat de gré à gré avec Clément et vote un crédit supplémentaire de 1 000 francs. Le préfet ayant, lui aussi, donné son approbation, le conseil décide que l'inauguration aura lieu le 2 octobre sous la présidence de Laurent

Eynac, sous-secrétaire d'État à l'Aéronautique et coïncidera avec le concours annuel de la Société d'Agriculture. La réception du ministre, précédée d'une messe à 8 h 45, se fera vers 10 h 30 Le cortège se rendra à l'exposition, puis au banquet qui aura lieu vers 12 heures (le prix des repas est fixé à 12 francs). L'inauguration du monument débutera à 14 heures.

Inauguration

Après le banquet, le cortège se forma et se rendit place de la Liberté : Marseillaise par la musique municipale et déclamation par André Magne, instituteur accomplissant son service militaire, d'une surprenante "Ode aux morts de Ribérac":

"Sur la jonchée des fleurs, sous la soie des drapeaux,

Nous te faisons gardien d'une sublime gloire,

Nous te léguons aux morts de nos plus chers tombeaux,

Demain tu dicteras, hélas nombreux, mais beaux,

Tous leurs noms à l'histoire."2

Viennent ensuite les discours :

- Léonardon qui remet le monument à la municipalité.
- Jules Brunet, député-maire, qui en prend possession et remercie les officiels.
 - Besse, président de la ligue des Poilus.
 - Tamisier, président de la section des mutilés et réformés.
- Laurent Eynac, sous-secrétaire d'Etat qui assure en conclusion, aux assistants que le gouvernement, reconnaissant aux morts, n'oublie pas les déshérités de la guerre.



Ribérac, inauguration du monument, place de la Liberté, 2 octobre 1921

Compte-rendu et polémique

Lucien Langaret, dans le compte rendu qu'il fait dans son journal *l'Étoile*, regrette le genre de fête foraine de la cérémonie et la laideur de l'ouvrage : "ce fut un grand tort pour la municipalité d'avoir fait venir des manèges et des baraques ou, tout au moins, d'avoir toléré leur présence'. Et le monument ! Sa forme générale n'est pas belle." D'aucuns le désiraient plus élancé, d'autre voudraient qu'il fut surmonté d'un symbole, un coq gaulois par exemple. Satisfaction sera donnée à ces derniers, et en 1926 sera placée sur le sommet une "Victoire ailée", œuvre du sculpteur P.H. Graf et provenant de la société anonyme des fonderies et ateliers de construction du Val d'Osne*. Elle sera vendue le 17 avril 1926 à la municipalité par Mme Brunet, négociante en fer et quincaillerie, pour le montant de 3 865 francs comptant. Quant aux bas-reliefs en bronze figurant sur les différentes faces, très critiqués, ils sont restés et plus personne maintenant ne remarque leur caractère peu esthétique.

Plus tard viendront s'ajouter les noms des morts pour la France lors des combats 1939-1945 : 16 ; Indochine : 3 ; AFN : 3.

Toujours à Ribérac

Le 18 mai 1930 a été inauguré, dans l'enceinte de l'école primaire supérieure, un "menhir" de granit gris portant les noms des 63 anciens élèves morts pour la France en 1914-1918, "A nos camarades morts pour que la France vive" surmonté d'une croix de guerre gravée. Après la construction du lycée cette stèle y a été amenée et une pierre a été ajoutée portant les noms des 17 victimes des combats de 1939-1945.



Ribérac, Inauguration du monument, Ecole primaire supérieure, 15 mai 1930

N'oublions pas que cette cérémonie concorde avec le concours annuel de la Société d'Agriculture.

Qui succède aux établissements Durenne, voir B SHAP, 1º livr. 1999.



Ribérac, stade, stèle

Les membres du club athlétique ribéracois (CAR) n'ont pas oublié leurs camarades tombés au champ d'honneur. Un ballon de rugby surmontant une petite stèle, portant gravés casque et palme, témoigne de leur attachement aux 20 martyrs (1914-1918: 18; 1939-1945: 2) dont les noms sont mentionnés (la gravure est restaurée sur une plaque provisoire en plexiglas). Ce souvenir a suivi le déplacement du stade de la Charouffie à son lieu actuel.

Le chanoine Brocas, curé de Ribérac de 1917 à 1937, avait fait apposer dans l'abside de l'ancienne église Notre-Dame deux plaques de marbre portant les noms des enfants de Ribérac morts pour la France

et surmontées de l'inscription "Non moritur qui victurus occiditur (S.HIER) Souvenir et prière". Les deux plaques étaient séparées par un glaive. Le tout a été enlevé lors de la transformation de cette église en salle de conférences et concerts.

Deux plaques analogues, avec même inscription, sont dans l'espace militaire de l'ancien cimetière où reposent vingt-cinq soldats morts dans l'hôpital de Ribérac⁵.

Dans le canton

Combéranche-et-Epeluche

Ces deux communes ont été réunies en une seule par ordonnance du 19 avril 1820.

Communication de M. Vergeade.

Le cimetière est entre les deux et en pente raide ; le monument aux morts est dressé à la partie la plus élevée. Une stèle surmontée d'une croix est gravée d'une croix de guerre et deux palmes. "Aux enfants de Combéranche-Epeluche la commune reconnaissante 1914-1918", suivi de 16 noms.

Le cimetière a été modifié à plusieurs reprises, agrandi en 1955. Son allée centrale a été prolongée en 1979.



Combéranche-Epeluche



Bourg-du-Bost

Bourg-du-Bost

Le président de la République française, sur proposition du ministre de l'Intérieur, vu l'ordonnance du 10 juillet 1916 décrète: Est approuvée la délibération en date du 22 mai 1921 par laquelle le conseil municipal de Bourg-du-Bost (Dordogne) a décidé, à titre d'hommage public, l'érection d'un monument à la mémoire des "enfants de la commune morts pour la France" ("et la liberté du monde" a été ajouté).

L'entrepreneur Descloux, de Ribérac, s'engage à exécuter pour le 14 juillet 1921 un monument aux morts pour la patrie : "Elevé sur un socle (existant déjà), il représentera sur la face un livre ouvert avec inscription, en lettres gravées dorées, des morts pour la France. La pyramide élevée sur le socle est d'une hauteur d'environ 2,3 mètres, et sur la surface deux palmes avec croix de guerre sculptée en relief en pierre fine de Pons.

Dans la mairie, deux sculptures en pierre de Pons avec décoration de drapeaux, couronnes, feuilles de lauriers, portants les inscriptions données par le maire.

Pour le prix forfaitaire de 2 200 francs." Cette pyramide est toujours en place au cimetière de Bourg-du-Bost. Les noms gravés au cimetière et à la mairie sont identiques : morts pour la France (1914-1918:11; 1939-1945:3; Indochine (Dien Bien Phu): 1).

Les mêmes noms figurent sur une plaque de marbre dans l'église. Le monument a été inauguré le jour de la Toussaint 1921 par Dubois, maire.



Petit-Bersac

Petit-Bersac

Il y a moins à dire à Petit-Bersac. Le monument construit devant la mairie n'est pas ancien. De forme sensiblement cubique, sans grands motifs si ce n'est un rideau entrouvert et deux torchères. Il porte : 1914-1918, vingt noms ; 1939-1945, quatre noms.

L'enceinte est délimitée par quatre obus.

Chassaignes

Marché de gré à gré, signé le 13 novembre 1921 entre le maire "de et à" Chassaignes (Dordogne) et Léon Rombaux, administrateur délégué de la société AME des Etablissements Rombaux-Roland à Jeumont (Nord). Rombaux s'engage à exécuter : "un

monument en granit belge (base 0,85 x 0,85 ; hauteur : 2,6 mètres) avec motif d'attributs en façade de pyramide, sculptés en relief dans la masse : inscriptions en gravures et dorures, d'une dédicace et de douze noms avec pour chacun un prénom, ces textes à disposer sur panneaux polis à cet effet."



Chassaignes

Le prix en est fixé à la somme de 3 300 francs "pour marchandise rendue sur wagon en gare de Bourg-du-Bost". L'entrepreneur certifie que la matière première employée, de même que la main d'œuvre, n'est pas d'origine allemande.

Les noms des victimes des combats sont au nombre de cinq sur la face et quatre sur un coté. "La commune de Chassaignes à ses enfants morts pour la France" en dessous une croix de guerre, est gravée sur la pyramide, entourée de deux baïonnettes renversées. Une grille peinte en blanc entoure la construction ; elle a été inaugurée en 1926.



Et... Villetoureix

C'est ma commune ! Mon beau père, M. de Roquemaurel, en était maire après la grande guerre.

Le 30 mai 1920, le conseil municipal ayant décidé d'ériger un monument aux morts de la guerre 1914-1918, comme il en avait déjà admis le principe dans sa séance du 28 décembre 1919, écoute l'exposé du maire concernant les devis, plans et dessins, et l'autorise à passer un traité de gré à gré avec M. Ducluzeau entrepreneur à Villetoureix (chez Thuilet) dans les conditions indiquées par ce dernier.

Le devis de M. Ducluzeau en date du 15 mai de cette année est assez sommaire :

"un monument établi suivant le croquis joint en pierre de Pons avec trois plaques en marbre blanc, lettres gravées et dorées, forme pyramidale, hauteur de trois mètres, largeur à la base 1,4 mètre, prix demandé : 1 350 francs".

Le monument est inauguré six mois plus tard : l'Etoile du 5 novembre 1920 publie : l'inauguration du monument élevé aux enfants de la commune morts pour la France aura lieu le 11 novembre ; à 3 heures bénédiction, à 3 h 15 inauguration officielle, à 4 heures banquet des Poilus. Les bals et réjouissances publiques sont reportés au 14 novembre. Il semble que par la suite, sans doute dans un soucis de précision, on ait éprouvé le besoin de refaire le devis en le détaillant davantage puisque le maire écrit de sa main, le 20 janvier 1921 :

Entre les soussignés...

- Ducluzeau Gabriel s'engage à élever un monument aux enfants morts pour la France pour la somme de 1 350 francs.
 - 2. Ce monument sera entièrement construit en pierre de Pons.
 - 3. Les noms seront gravés en lettres dorées sur des plaques de marbre.
- Deux autres plaques de marbre porteront la date de la guerre et l'incription: "aux enfants de la commune morts pour la France".
- Ce monument aura la forme d'une pyramide et mesurera 3 mètres de haut et 1,4 mètres de largeur à la base.
- 6. Il sera situé sur la place dans l'angle sud de l'église et du mur du presbytère.

Vingt-sept noms sont gravés pour la guerre 1914-1918 sur le marbre de face, et deux pour le conflit 1939-1945 sur le côté. Ils sont également marqués sur une dalle dans l'église.

Les deux monuments de Siorac-de-Ribérac

Le 29 septembre 1923, Gabriel Ducluzeau, entrepreneur qui avait fait le monument de Villetoureix, s'engage à en exécuter deux à Siorac pour le prix forfaitaire de 7 050 francs. Auparavant le 29 juillet de la même année, le maire expose à son conseil : "M. Platon, propriétaire à Vélines, voulant faire un don à sa commune, achète un Poilu en fonte de fer ciselé et bronzé au four⁶. Le motif n'ayant pas pu s'adapter au piedestal prévu, M. Platon cherche à revendre cette statue à une autre commune pour un montant de 1 500 francs, soit 50 % de ce qu'elle lui avait coûté. Le conseil municipal de Siorac considérant qu'il lui fallait saisir cette occasion, charge le maire de passer avec M. Platon un traité d'achat de gré à gré."

Le 3 octobre 1923, le Poilu étant arrivé depuis quelques jours, le maire s'adresse à divers entrepreneurs de la région afin de faire dresser les plans d'une colonne à élever au cimetière et un piedestal destiné à supporter la statue de bronze sur la place publique.

M. Ducluzeau renouvelle son offre faite le 29 juillet et fournit les plans pour la colonne en pierre de Pons et le piedestal en pierres de Vilhonneur, et maintient son prix de 7 050 francs. Il propose d'y ajouter, pour la place, une grille en fer creux de 1 mètre de hauteur sur 3 mètres par 3 mètres, peinte en blanc pour le prix de 1 500 francs. Le conseil décide d'accepter son offre et de prendre sur les articles du chapitre additionnel au budget de l'exercice 1923 ce total de 10 050 francs.

Les noms portés sur les deux monuments sont les mêmes : 1914-1918 : 27 ; 1939-1945 : 1 : AFN : 1.

Les inscriptions sont : "La commune de Siorac à ses enfants morts pour la France" (sur la place), "pour la patrie" (au cimetière) ; au dos : "A eux l'immortalité, à nous le souvenir".

Allemans

Le 13 novembre 1921, après le messe, la section locale de la ligue des Poilus et le conseil municipal ont déposé deux superbes couronnes et le maire, Caupenne⁷, a prononcé un discours.

Le 1º novembre 1920, Georges Descloux, entrepreneur à Ribérac, qui venait de faire le monument aux morts de Bourg-du-Bost, s'était engagé à

Camus, statuaire à Toulouse.

A la Rivière. Henri Caupenne était le beau frère de M. de Roquemaurel, maire de Villetoureix.

exécuter celui d'Allemans en pierre de Pons. Il aurait 1,5 mètre de largeur à la base sur une hauteur d'environ 3 mètres et serait sur la place devant l'église; sur la face principale une croix de guerre en relief et une palme. Les noms des morts sont gravés sur la pierre en lettres dorées.

Le monument est entouré par quatre bornes avec chaînes (remplacées par la suite par une grille, puis supprimées). Le prix forfaitaire est fixé à 2 200 francs.

Outre ce qu'a décrit Descloux dans son devis il faut mentionner qu'actuellement, sur la face principale, sont gravés : "Nos héros 1914-1918". Puis sur deux listes, seize noms et quinze noms. Sur un côté, 1939-1945, nos victimes civiles, deux noms. Dans le dos : In hoc signo vinces surmonte une croix⁸. Comme sur le labarum des armées romaines, un certain nombre de nos souvenirs de 1914-1918 porte cette croix.

Dans l'église, une statue de Jeanne d'Arc ayant à sa droite quatorze noms et à sa gauche également quatorze noms, porte à ses pieds l'inscription "Les gens d'armes batailleront et Dieu baillera la victoire".



Vanyains

Le 7 novembre 1920 la municipalité de Vanxains, s'inspirant de l'idée qu'un conseiller avait émise en février, pour Ribérac, adopte le principe de la construction d'un monument aux morts de la guerre 1914-1918. Sans attendre, elle fixa l'emplacement : devant l'église, sous l'arbre de la Liberté, et vote un crédit de 3 000 francs. Le projet ne fut repris qu'à la séance du 2 juillet 1922, une souscription ayant rassemblé la somme 716 francs.

La réalisation fut confiée à une entreprise qui ne sut pas mener l'affaire à bien et son travail fut refusé.

Une nouvelle idée se fit jour concernant

l'emplacement ; celle de bâtir ce monument au lieu dit "Notre-Dame des Champs", sur un terrain appartenant à Mollon, au pied de la statue de la Vierge. Il s'en suivit une vive protestation et l'idée fut abandonnée. On revint à

^{8.} La tradition rapporte qu'au moment d'engager le combat pour le triompte du Christianisme (312), l'empereur Constantin avait aperçu dans le ciel une croix de feu entourée de cette inscription.

l'emplacement choisi en premier, et le 25 novembre 1923 le conseil décide de s'adresser à la maison Rouillard d'Angers, et accepte le numéro 220 de son catalogue. Projet sans suite! Finalement, M. Pichon, maire, est délégué par son conseil pour passer un contrat de gré à gré avec Mignon, architecte à Angoulême, lequel charge Héraud, entrepreneur, d'exécuter le monument. Héraud établit le devis suivant:

- Les travaux, y compris les fondations, seront exécutés sans

interruption dans un délai de trois mois à dater du 15 juin 1924,

 L'ensemble du monument sera exécuté moyennant la somme globale et forfaitaire de 9 000 francs, y compris toutes inscriptions gravées, et pose d'une grille d'entourage.

- La mise en place des bronzes est incluse dans le forfait, y compris le transfert de la gare à pied d'oeuvre.

- Les bronzes traités à la somme de 2 300 francs.

 La grille d'entourage, ornée de draperies et de croix de guerre sera au prix de 1 935 francs.

Le devis total se monte donc, avec le terrassement et la maçonnerie, à 15 835 francs, et est signé le 14 avril 1924 par M. Héraud et le 17 avril par le maire, M. Pichon. Le 25 mai suivant, le conseil procède à un vote définitif et décide que les noms seront inscrits sur le monument dans l'ordre de réception par la mairie des avis de décès. Cinquante-quatre noms sont gravés, auxquels s'ajoutent trois noms pour la guerre 1939-1945, deux noms pour l'Indochine, ainsi que pour l'AFN,

Inauguration:

La date d'inauguration est fixée au 28 décembre. Les invitations sont envoyées, le banquet s'organise, une musique militaire est demandée. Mais le préfet invite les organisateurs à renvoyer la cérémonie à plus tard. Elle aura lieu un an après, le 11 novembre 1925. Pour honorer la mémoire de ses enfants tombés au champ d'honneur, la municipalité, jointe au comité d'organisation, tiendra à rattraper le retard en fleurissant abondamment leur monument enfin construit⁸.

Dans l'église, au-dessus d'une pierre tombale, datée de 1638, une épée sépare deux colonnes de chacune vingt-trois noms, surmontée de l'inscription: "Aux enfants de Vanxains morts pour la France", Sous un arc de cercle de cinq roses sculptées, les colonnes de noms sont bordées de branches d'olivier et à leurs pieds est gravé: Souvenir et Prières.

H. de C.

M. René Beaudout, notre collègue, qui a été durant plus de trente ans (1965-1995) maire de Vanxains m'a beaucoup aidé à parler du monument aux morts de sa commune, Qu'il en soit vivement remercié.



Saint-Méard-de-Drône

Devis et construction

Le dix septembre 1923, un marché de gré à gré est passé entre Henri Moreaud, adjoint au maire, autorisé par délibération du conseil municipal en date du 9 juin précédent, et Clément, entrepreneur à Ribérac, lequel avait - déjà en 1921 - dirigé la construction de son monument aux morts.

Clément s'engage à élever sur la place publique de Saint-Méard, un monument, et à exécuter ce travail pour fin octobre au plus tard. Cette construction sera faite moyennant le prix global de 3 500 francs, y compris, 100 francs pour d'éventuels imprévus.

Ce marché donne lieu à un devis :

- 1. Démontage et transport à Saint-Méard¹⁰, remontage, ravalement, et gravure des noms jusqu'à concurrence de deux cent cinquante lettres, avec peinture jaune ou rouge. Quatre bornes angulaires de 0,6 mètre de hauteur reliées par une chaîne. Un socle carré de 1,95 mètre de coté sur 0,2 mètre de hauteur.
- Fouilles et béton de chaux hydraulique et petits moellons de 0,3 mêtre de profondeur sur toute la surface du monument.
 - 3. Prix forfaitaire convenu: 2 500 francs.
 - 4. Un coq sculpté et un médaillon de bronze : 400 francs.
- 5. Déplacement de la croix érigée sur l'emplacement prévu, démarchage transfert et remontage devant l'église : 500 francs.
 - 6. Pour dépenses diverses : 100 francs.

Soit un total de 3 500 francs.

L'achèvement et l'inauguration se situent vraisemblablement fin 1923 ou 1924.

A noter le médaillon représentant un Poilu fumant sa bouffarde.

Actuellement

Vingt-cinq noms sont gravés dans la pierre pour 1914-1918, et deux pour le conflit 1939-1945. Ajoutons que dans le cimetière, sur une grande croix ancienne, a été fixée une plaque émaillée portant les noms des martyrs

de la grande guerre. La République est coiffée du casque des tranchées et vêtue d'une cotte de mailles avec gorgerins d'acier. On retrouve cette même plaque émaillée dans la mairie, offerte par le conseil municipal.

Une plaque commémorative existe également dans l'église.



Plaque de l'église

Saint-Sulpice-de-Roumagnac

Projet

Le 27 février 1921, le conseil municipal se réunit et le maire rappelle que dans la séance du 9 janvier précédent, le principe de la construction d'un monument aux morts avait été admis et que la somme de 300 francs avait été votée. Une souscription ayant rapporté 600 francs et le devis présenté par l'entrepreneur Dumarchat s'élevant à 1 200 francs, le maire invite son conseil à voter la différence. Le conseil accepte et décide que le monument sera élevé sur la petite place attenante à l'église. Il charge le maire de passer avec l'entrepreneur un traité d'exécution.

Monument actuel

C'est un obélisque à quatre côtés : sur la face, dix-huit noms des martyrs de 1914-1918 ; sur un côté un nom pour la guerre de 1939-1945 ; sur l'autre côté les noms de cinq fusillés par les Allemands le 26 mars 1944.

La face porte l'inscription : "La commune de Saint-Sulpice reconnaissante à ses enfants tombés glorieusement au champ d'honneur 1914-1919" (la deuxième année est curieusement 1919 au lieu de 1918).

Dans l'église, deux plaques de neuf noms chacune encadrent une statue de Jeanne d'Arc et également l'inscription 1914-1919.

A peu de distance, dans un bois voisin, le mur des fusillés rappelle les sacrifiés du 26 mars 1944.

Saint-Pardoux-de-Drône

Le monument, élevé à la mémoire des Poilus tombés au champ d'honneur, était jusqu'en 1945 dans le cimetière, contre l'église. On pouvait accéder directement de l'église dans le cimetière par une porte que l'on voit encore, bien qu'inutilisée. Au changement de place du cimetière, le monument a été déplacé d'une trentaine de mètres et est actuellement surmonté d'une curieuse cocarde tricolore, peinte.



Saint-Pardoux-de-Drône. Monument aux morts.



Saint-Martin-de-Ribérac. Plaque de l'église.

Son constructeur a été Lestang, (de Segonzac) qui avait passé un contrat de gré à gré avec Vergnaud, maire, dont deux frères avaient été tués dans les combats de la grande guerre. Vingt-trois noms figurent sur le monument qui porte l'inscription: "Aux enfants de Saint-Pardoux 1914-1918".

Une plaque commémorative est dans l'église avec l'inscription : "Honneur et Patrie".

Saint-Martin-de-Ribérac

Le 16 mai 1920 le conseil municipal vote un crédit de 600 francs pour l'érection d'un monument aux morts. Le bureau de bienfaisance fait cadeau d'un terrain ainsi que des concessions avoisinantes pour construire le monument dans le cimetière.

Sur un socle carré, un obélisque tronqué est ornée sur deux faces d'une croix de guerre, sur les deux autres d'une croix latine. Sur ce monument sont gravées deux inscriptions : "A eux l'immortalité, à nous le souvenir" et "La commune de Saint-Martin à ses enfants morts pour la patrie". Une liste de trentesix noms (1914-1918) et de huit noms (dont Guy de Larigaudie) figure sur les quatre faces. Il n'a pas été possible de trouver trace de l'inauguration, vraisemblablement le 11 novembre 1920. Une plaque est apposée sur le mur intérieur de l'église.

Sources

- Archives Départementales de la Dordogne, 12 0
- Archives communales.
- journal l'Etoile.
- Iconographie : photographies de Jacques Brachet.
 Collection de cartes-postales de Pierre Pommarède.

N.B.: Guerre 1870-1871

La parution de l'étude des monuments aux morts de la guerre de 1870-1871 nous a valu un abondant courrier :

M. et Mme Pigot ont découvert, dans le vieux cimetière de Montpon, une stèle bien oubliée. Elle porte le monogramme de la République, une couronne de lauriers avec l'inscription "Oublier, jamais!". Une plaque rappelle que ce monument a été érigé en novembre 1896 par les vétérans et sociétaires. On arrive à déchiffrer les noms de deux soldats : F. Bordot et E. Michaud.

M. Lafeuille nous envoie deux belles cartes postales du monument de Terrasson (1870) et de son inauguration (15 septembre 1912).



Terrasson, inauguration du monument aux morts de la guerre 1870 - 1871, 15 septembre 1912.

Alberte Sadouillet-Perrin

par Sophie BRIDOUX

En 1988, notre Compagnie a voulu rendre hommage à sa viceprésidente honoraire, en lui offrant un supplément de notre Bulletin.¹ Ce cadeau, événement rare dans l'histoire de notre Société est réservé aux membres particulièrement actifs au sein de notre association plus que séculaire.

Adhérente à notre compagnie depuis le 5 novembre 1964, parrainée par Jean Secret et Noël Becquart, ce qui pouvait présager d'une prolifique contribution à notre *Bulletin*, elle nous donne son premier article en 1968. Lors de son admission, notre jeune sociétaire, alors âgée de 65 ans, offre à notre compagnie, son premier ouvrage sur le Périgord, *Saint-Cyprien*, sa plaine, ses coteaux.

Alberte Sadouillet-Perrin naît en 1899 à Saint-Cyprien, dans le Sarladais, dans une famille de la bourgeoisie locale, son père est en effet directeur de l'entrepôt des tabacs. Elle y fait ses études, épouse un officier de l'armée française puis part pour l'Algérie en 1940. Enfant, elle composait déjà de petits poèmes. Mais sa passion de l'écriture est vite réprimée par sa mère, qui, bourgeoise du début du siècle, la pousse à étudier le piano, la peinture et les bonnes manières. En Algérie, loin de la tutelle parentale, elle recommence à écrire et public des petits contes dans la revue *Algéria*.

Le destin ne la ménage pas puisqu'elle perd son mari, en 1944, lors du débarquement. Introduite par des amis à l'*Echo d'Alger*, elle entame alors une carrière de journaliste.

 [&]quot;Mélanges offerts à Mme Alberte Sadouillet-Perrin et à M. Marcel Secondat", B SHAP, t. CXV, 1988, supplément à la 3° livraison.

A la Libération, le gouvernement cherche à exploiter toutes les richesses de l'Algérie. Des expéditions dans le désert sont organisées, afin de découvrir d'éventuels gisements de pétrole, d'or, de diamants, de platine, etc. Les journalistes suivent les ingénieurs, et elle est la première femme reporter au fin fond du Sahara. Ses reportages sont d'ailleurs très appréciés et son talent reconnu. Au début des années 1960, elle revient "au pays". Le maire de Saint-Cyprien lui demande alors de rédiger l'histoire de sa commune. Il n'en fallait pas plus pour déclencher une vocation d'écrivain et d'historienne locale. Une dizaine d'ouvrages sur son cher Périgord suivront². Auteur également d'une trentaine d'articles dans notre Bulletin, elle collabora en outre à Périgord-Actualités, et surtout au Courrier français depuis les années 1970, incitée par Jean Secret, ami fidèle de notre regrettée collègue.

Lors des obsèques célébrées en l'église de Saint-Cyprien le 31 mars dernier, notre président a rendu hommage à la disparue en ces termes :

"Merci, chère vieille, bonne et charmante amie, pour tout ce que vous avez apporté à notre compagnie : votre présence active [...], votre vice-présidence attentive et bénéfique [...], les ouvrages d'histoire écrits par une plume sûre et charmante [...].

Merci pour tout ce que vous étiez : une grande dame de devoir, courageuse, vive et souriante - avec cette pincée d'humour qui ne dépassait jamais la courtoisie, [...]

Acta majorum serva¹ est, depuis cent vingt-cinq ans, la devise de notre Compagnie."

A cette cérémonie assistaient de nombreux habitants de Saint-Cyprien, des membres de notre compagnie, le père Briquet, le père Béhague, Jean-Claude Peteytas (directeur départemental du Courrier français).

S.B.

Une bibliographie a été donnée dans les "Mélanges offerts à Mine Alberte Sadouillet-Perin et à M. Marcel Secondat", B SHAP, t. CXV, 1988, supplément à la 3" livraison.
 Conserve la mémoire des anciens.

La SHAP et l'informatique

par Sophie BRIDOUX, Jacques LAGRANGE et Roland NESPOULET

Souvenons-nous. La parution en 1987 des deux volumes de la *Mémoire du Périgord* est saluée par une gerbe de compliments. Notre président d'alors, le docteur Gilles Dellue, connaissait, comme d'autres, les affres des chercheurs tenus de compulser chaque livraison de notre *Bulletin* pour recueillir la bonne source de l'information, de la précision attendue, de la référence indispensable. Enfin, cent dix années de tables analytiques et d'index sont réunis en deux tomes aisément consultables et à portée de main.

Pour aller plus loin, encore faut-il que, durant l'année 1998, notre Compagnie s'engage résolument dans l'ère informatique. Justement, les dispositions gouvernementales en matière d'emploi des jeunes permettent d'utiliser les aptitudes de notre première collaboratrice Marie-Pierre Mazeau-Thomas. En jouant au mieux avec notre ordinateur, elle commence à mettre en place des données relevées dans les travaux de la SHAP. Sophie Bridoux, autre assistante permanente et Roland Nespoulet, nouvel et jeune administrateur de la Société, entreprennent le transfert de la version papier de la Mémoire du Périgord sur support informatique. Ce transfert est aujourd'hui terminé. Au total, les 1 145 pages de la Mémoire du Périgord ont été saisies, représentant 57 443 enregistrements. Ainsi, comme îl est démontré par ailleurs, est-il possible à un chercheur de dégager toutes les mentions publiées dans cent vingt-cinq années du Bulletin citant, par exemple, les églises à coupoles du Périgord.

I- Le transfert sur support informatique de la version papier de la Mémoire du Périgord

La version informatisée de la Mémoire du Périgord autorise :

- une consultation thématique indépendamment des années,
- la recherche sur des critères multiples.

De plus, elle permet d'obtenir très rapidement la réponse à une recherche.

Le considérable travail de saisie de la Mémoire du Périgord a été effectué par Sophie Bridoux sur un ordinateur de type PC compatible avec le logiciel Ms Excel© fonctionnant avec le système d'exploitation Windows 98©.

Le fichier de données ainsi obtenu a ensuite été transféré dans une base de données Ms Access©. Roland Nespoulet a réalisé l'interface utilisateur (version 1.0).

L'exemple suivant montre la méthode de classement utilisée pour le transfert informatique.

Version papier:

Mémoire du Périgord, page 1 :

Index Alphabétique - Tome III, année 1876

"AGEN, Ville de Guyenne (Lot-et-Garonne).

III. - Invasion des Croquants du Périgord, 388".

Version informatique:

Mot-clé I	AGEN
Mot-clé 2	Ville de Guyenne
Mot-clé 3	Lot-et-Garonne
Référence	Invasion des Croquants du Périgord
Tome	III
Année	1876
Page(s)	388

II- Utilisation de la version informatique de la Mémoire du Périgord

La recherche ayant pour thème les églises à coupoles en Périgord illustrera concrètement une consultation de la version informatique de la Mémoire du Périgord,

l' étape : la recherche par mot-clé

Une liste déroulante des mots-clés facilite la recherche. Ainsi, commençant à écrire le mot "coupole", la liste déroulante fait apparaître plusieurs entrées :



Coupole romane,

Coupoles,

Coupoles sur pendentifs.

Cette première sélection donne 9 résultats.

Afin d'étendre la recherche, écrivons maintenant le terme "église". La liste déroulante indique la présence du mot-clé "église à coupoles".

Le résultat de la recherche s'élève maintenant au nombre de :

9+1=10 enregistrements.

2º étape : la recherche dans la référence

Elle consiste à afficher tous les enregistrements du *Bulletin* où le mot choisi apparaît dans la référence. Ayant opté pour "coupole" plutôt que pour "église" trop large, cette nouvelle opération permet de recueillir 29 résultats supplémentaires.

La recherche donne maintenant :

10+29=39 enregistrements.

3º étape : la sélection des résultats et l'élimination des doublons

Il s'agit maintenant de contrôler le résultat de la recherche et de sélectionner (en cochant une case) les enregistrements pertinents pour le thème recherché.

Par exemple, les enregistrements ayant trait aux coupoles en Italie ou à celles d'Espagne, seront éliminés.

La recherche a fait également apparaître des doublons. Un même article peut être indexé sous plusieurs mots-clés différents. Voici, par exemple, trois lignes que l'ordinateur a affichées car elles contiennent toutes trois le mot "coupole":

- COUPOLE, Saint-Avit-Sénieur, tome CVII (1980), p. 139-147 (ill.)
- SECRET (Jean), L'église de Saint-Avit-Sénieur a-t-elle eu des coupoles?, tome CVII (1980), p. 139-147 (ill.)
- FITTE (Paul), L'église de Saint-Avit-Sénieur a-t-elle eu des coupoles ?, tome CVII (1980), p. 139-147 (ill.)

Ces trois lignes correspondent à un seul et même article : le fait qu'il y ait 2 auteurs a généré la création de 2 lignes pour un même article. La troisième ligne est liée au thème de l'article. Il suffit alors de ne sélectionner qu'une seule ligne pour éliminer les doublons.

La recherche des enregistrements non pertinents et des doublons nous a amené à éliminer 14 enregistrements.

Le résultat de la recherche s'élève donc, en définitive à :

39-14=25 enregistrements de la version informatique de la Mémoire du Périgord.

La consultation a duré environ 2 minutes. L'utilisation de la version papier de la *Mémoire du Périgord* aurait nécessité plus de 2 heures de recherche.

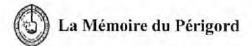
Demain, nous comptons aller au-delà ; distinguer par un simple "clic de souris" les coupoles sur trompes des coupoles sur pendentifs ; les pendentifs décorés, les fresques imagées. On l'aura compris, une infinité de détails propre à aider spontanément le chercheur.

Il est aujourd'hui possible d'atteindre cet objectif ; cela dépendra de l'utilisation de ce nouvel outil de recherche mis à disposition des membres de la Société Historique et Archéologique du Périgord. En effet, c'est la consultation active de la version informatique de la Mémoire du Périgord qui seule permettra de l'enrichir.

Notre richesse collective est que nous savons demeurer avant tout des amateurs, aussi bien ceux qui ont un goût vif pour une chose, que ceux qui conservent une préférence particulière, devenant en quelque sorte leur champ d'étude.

Pour chacun d'entre nous, le conseil d'administration, conduit par le père Pommarède, est désireux d'aller plus avant. Avec Sébastien Pommier, autre employé permanent, notre siège social pourrait désormais être accessible chaque jour. Les membres de la Société y consulteront directement ce merveilleux outil qu'est la Mémoire informatique. Notre personnel pourra, sur place, les guider dans leurs recherches. Notre Bulletin est résolument engagé dans la voie de la modernité accomplissant sa mission qui est d'éclairer les esprits.

S.B, J.L. et R.N.



Bridoux Sophie Thème : églises à coupoles Observations: * 25 réf. - ARCHITECTURE; ; ; Eglises à coupoles ; tome XXIV (1897) ; Bulletin ; p. 75 ARCHITECTURE; ; ; Coupoles ; tome LIV (1927); Bulletin; p. 211 - PERIGORD ; ; ; Eglises à coupoles ; tome LVI (1929) ; Bulletin ; p. 40, 63, 131, 235 - COUVRAT-DESVERGNES; 🛫 Eglises à coupoles du Périgord ; tome LVII (1930) ; Bulletin ; p. 23 - PERIGORD . , , Eglises à coupoles ; tome LVII (1930) ; Bulletin ; p. 197, 199, 204 EGLISES A COUPOLES; ; ; ; tome LVIII (1931); Bulletin; p. 138 - COUPOLES; ; ; Eglises d'Aquitaine ; tome LIX (1932) ; Bulletin ; p. 175 - PERIGORD;; Anciennes forêts et églises à coupoles; tome LXVI (1939); Bulletin, p. 402 - COUPOLE ROMANE ; , ; ; tome LXXIX (1952) ; Bulletin ; p. 17 - SUD-OUEST (Région); ; ; Eglises à coupoles , tome LXXXVIII (1961); Bulletin ; p. 142 - COUPOLES SUR PENDENTIFS ; ; ; tome LXXXIX (1962) ; Bulletin ; p. 79 - COUPOLES SUR PENDENTIFS ; ; ; tome XC (1963) ; Bulletin ; p. 62 - SUD-OUEST (Region); , , Eglises à coupoles ; tome XC (1963); Bulletin ; p. 11 - PERIGUEUX ; Monuments religieux ; Eglise de la Cité ; Chambres dans les ares de la coupole ; tome XCIV (1967) ; Bulletin: p. 204 - EGLISES; ; ; Romanes, à coupoles ; tome XCVI (1969); Bulletin ; p. 10 - COUPOLES ; . . A Périgueux ; tome XCVIII (1971) ; Bulletin ; p. 86 - COUPOLES ; . ; De Buschaud (Villars) ; tome XCVIII (1971) ; Bulletin ; p. 10 - PERIGUEUX ; Monuments religieux ; Eglise de la Cité ; Chambres dans les arcs de la coupole ; tonte C (1973) ; Bulletin ; p - COUPOLES . . , Baneuil et Lempzours ; tome CI (1974) ; Bulletin ; p. 182 - ARCHIGNAC , , . Coupole ; tome CIII (1976) ; Bulletin ; p. 87 - CHANCELADE; ; ; Abbaye, assises des coupoles ; tome CIV (1977) ; Bulletin ; p. 5 - COUPOLES ; ; Saint-Avit-Sénieur ; tome CVII (1980) ; Bulletin ; p. 139-147 (ill) SALLES: . . Eglise, chapiteaux, vestiges de coupole et retable ; tome CIX (1982) ; Bulletin ; p. 317 - COUPOLES ; , , De Saint-Front, représentation du XVIIIe s ; tome CXI (1984) ; Bulletin ; p. 320 (III) - PAUNAT; ; ; Pose de la charpente de la coupole ; tome CXVII (1990) ; Bulletin ; p. 92-93 (ill)

VIENT DE PARAITRE

par Marie-Pierre MAZEAU-THOMAS

Jean-Marie BELINGARD et al., *Le Périgord des maisons fortes*, Pilote 24 édition, Périgueux, 1999, 207 p., 173 photographies couleurs, 12 cartes, 7 dessins à l'encre, 10 plans.

Le titre de cet ouvrage est déjà une interrogation. Il éveille notre curiosité et par là même l'impatience de ce que la mémoire des pierres nous révèle.

Alors que la terminologie architecturale est parfois confuse, Jean-Marie Bélingard sous l'identification de "maison forte" nous convie à la découverte de l'architecture civile à caractère défensif qui apparaît vraisemblablement en Périgord à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle.

L'auteur, homme de passion, n'a cessé de fixer son attention sur toutes les constructions, témoins en perdition d'un autre temps. Guidé par l'humble espoir de nous faire partager les prémices de son travail, lors d'une conférence au siège de notre compagnie¹, il nous avait proposé une

B. S.H.A.P., t. CXXI, 1994, p. 497.

présentation de ses investigations obstinées, menées dès lors depuis une quinzaine d'années, accompagné de son épouse Annie.

Il est tout d'abord indispensable de souligner le caractère inédit de cette édition et la pédagogie opportune qui lui donne corps. En effet, elle met au clair une foule de questions qu'il est important de connaître pour pénétrer les mystères du monde qu'a défriché Jean-Marie Bélingard pour nous, les profanes que nous sommes en la matière.

En liminaire, tout d'abord une présentation fournie de ces demeures, leur aspect défensif, leur inscription dans l'histoire périgorde, leur implantation dans le paysage de notre région, et enfin les différents types de plan qui les caractérisent.

Dans le sillage de Jean-Marie Bélingard, Jacques Lagrange et Pierre Pommarède, co-auteurs, nous offrent à lire pour compléter les propos précédents "L'art de fortifier sa maison" et un inventaire des biens meubles du Suquet² datant du 26 septembre 1648. Ces descriptions nous fournissent de précieuses indications.

Et puis, la découverte des cent trente-sept maisons fortes répertoriées dans les six régions qui partagent le département (le Périgord central - le Bergeracois au nord de la Dordogne - le Bergeracois au sud de la Dordogne - le Sarladais - le Nontronnais - le Ribéracois, le Mareuillais et la Double).



Elles sont présentées par canton, commune et leur nom nous est annoncé. L'étude systématique de chaque demeure définit son type, su description architecturale et l'histoire des familles hôtes.

Douze cartes de notre département effectuées par Bernard Fournioux, fin médiéviste et bibliothécaire de notre Société, localisent par un numéro les maison fortes.

Les illustrations couleurs proposées par Bruno Guiot, sont soumises à des angles de vue et des formats qui au fil des pages offrent un répertoire typologique de ces demeures historiques. L'excellence de leur reproduction confère à l'ouvrage une poésie, parfois nostalgique.

Jean-Loup Daele donne par l'art du dessin à l'encre une approche de l'élévation de l'ouvrage architectural dans la finesse du trait, complété par des plans au sol d'Alexandre Willcox.

Un index alphabétique des maisons fortes, un glossaire et une bibliographic permettent au lecteur une approche simplifiée et riche de ce vaste travail.

Le passé qui se grave, s'imprègne, en feuilletant les pages de chair et de pierre de l'architecture périgorde définit aussi le présent et sa projection.

Dans le plaisir et l'émotion que nous éprouvons à imaginer les maison fortes dans leur contexte historique et à regarder ceux qu'elles sont aujourd'hui, se dégage parfois le regret – inconscient peut-être – de ce qui fut et plus jamais ne sera... "La longue histoire du Périgord est inscrite dans ses pierres, comme un chef d'œuvre du compagnonnage³."

Incontestablement, Jacques Lagrange, fervent éditeur, se pose en maître du bel ouvrage livresque. Il y a bien là la qualité et la rigueur. Jean-Marie Bélingard ne l'eut pas désavoué. Maintenant, les maisons fortes sont à jamais sorties de l'oubli.

M.-P.M.-T.

Lagrange (Jacques) Mazeau-Thomas (Marie-Pierre), Le Périgord à table, Pilote 24 édition; Périgueux, 1999, 223 p.



NOTES DE LECTURE

Lagrange (Jacques) et Mazeau-Thomas (Marie-Pierre), Le Périgord à table, Pilote 24 édition, Périgueux, 1999, 223 p.

Répertoire classique mais fort bien détaillé de 196 recettes traditionnelles paysannes comme certains savent encore les préparer en Périgord. Des saveurs que l'on a tendance à oublier, des ingrédients que l'on risque d'ignorer demain, des tours de main que l'on va perdre si on n'y prend pas garde.

"Comme une invitation inspirée de nos mères et grands-mères, la cuisine devrait au fil des pages redevenir ce qu'elle n'a jamais cessé d'être dans nos souvenirs... un appétit de saveurs, de parfums, de couleurs et surtout le bonheur du partage de la table."

Rien de magique, mais des manières simples, faciles d'accommoder quelques œufs autour d'une truffe, de régaler ses amis d'une tourtière aux abattis et aux salsifis, de se souvenir du grand-père aux fières moustaches qui savait préparer un tourin à l'ail comme personne...

Plutôt que d'insérer des illustrations classiques il a été choisi des citations pour agrémenter l'émotion gourmande des lecteurs.

Les auteurs sont périgordins, ils évoquent avec simplicité leurs souvenirs d'enfance dans ce manuel d'une cuisine qui fait rêver d'envie le monde entier par la générosité de son terroir.

Lagrange (Jacques), *Du crime d'Escoire au* Salaire de la peur, Pilote 24 édition, Périgueux, 1999, 115 p. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée.

Un triple meurtre est commis en 1943, au château d'Escoire en Périgord, situé sur la commune d'Antonne-et-Trigonant, à dix kilomètres de Périgueux.

On accuse le fils de la famille d'être complice de ces assassinats, pour des motifs d'intérêts sordides, de jalousies familiales, mais aussi de politique internationale.

Il est alors jugé devant les assises de la Dordogne, à partir du 27 mai 1943, il est promis à la guillotine. Une semaine après, le verdict populaire l'acquitte et il est acclamé par la foule.

L'ex-prévenu devient quinze ans après un romancier célèbre : Georges Arnaud.

Récit de l'enquête, du procès et de la nouvelle vie de ce personnage de légende, augmenté d'un chapitre décrivant une implication politique inattendue où percent des secrets d'Etat. Assez curieux.

LES PETITES NOUVELLES

Par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIETE

- Nos prochaines soirées à 18 h 30 au siège : 21 juillet (car le deuxième mercredi est le 14 juillet, fête nationale) et 8 septembre. Les conférenciers et les thèmes seront annoncés pendant les réunions mensuelles et par voie de presse.
 - La sortie de septembre aura lieu le samedi 18 septembre après-midi.
- Comme nous l'annoncions dans la précédente livraison du Bulletin, La Mémoire du Périgord est entièrement informatisée. Pendant quelques mois, son usage reste expérimental. Chacun des membres de notre compagnie peut en demander la consultation, via les bibliothécaires et leurs assistants. Vous pourrez lire, dans cette livraison, le mode d'emploi de ce magnifique outil de recherche.

COURRIER DES LECTEURS

- Mme Véronique Merlin-Anglade, conservateur en chef du Musée du Périgord (22, cours Tourny, 24000 Périgueux), nous signale que le tableau représentant le maréchal Bugeaud, utilisé pour illustrer la page de couverture de la précédente livraison de notre *Bulletin* (tome CXXVI, 1^{ere} livraison), fait partie des collections du "Musée du Périgord – Ville de Périgueux", comme tous les autres tableaux exposés actuellement au château Barrière.

- M. Antoine Lalba de Libourne, très touché par notre invitation à participer à la réunion du 2 juin au cours de laquelle seront réunis les jubilaires de notre compagnie, nous écrit pour nous remercier du Bulletin, dont il "dévore" les livraisons régulières et pour rappeler ses beaux souvenirs de la Société et les sorties "avec comme guide Jean Secret qui savait tout et

expliquait tout".

- M. Pierre de Bannes-Gardonne (82 bd de la Croix-Rousse, 69001 Lyon) fournit une information à M. Louis Grillon au sujet de son article sur les religieuses de l'hôpital Sainte-Marthe de Périgueux (B.S.H.A.P., 1998, p. 67-80): la sœur Thérèse du Chassin (ou Chassaing) fut recueillie en janvier 1794, à Vicq, par sa cousine Marie-Rose Scholastique du Chassaing, épouse de Jean Bannes, sieur de Gardonne. Elle y resta jusqu'en 1801 et retourna à l'Hôtel-Dieu, puis se retira au château du Tranchard (Cherval), où elle mourut en 1863.

DEMANDE DES CHERCHEURS

 M. Pierre de Bannes-Gardonne (82 bd de la Croix-Rousse, 69001 Lyon) recherche des cartes postales du château du Verdier et de Combourne (Corrèze).

- M. Marcel Vergeade (24600 Saint-Pardoux-de-Drone) recherche toute information sur la famille d'Alesmes de Meycourby, qui furent seigneurs

de Saint-Sulpice-de-Roumagnac et y demeurèrent jusque vers 1860.

- Mme Anne de Laulanié (52 rue Goya, 33000 Bordeaux, tél.; 05.56.52.33.91) recherche: 1°) tout procès concernant les forges du Périgord et de l'Agenais; 2°) toute information sur l'origine des forges de la Mouline (Sainte-Croix-de-Beaumont), de Pontroudié, la Brame (Vergt-de-Biron) et Bourzolles (près de Souillac), probablement dépendantes au XV siècle du duché de Biron; 3°) toute information concernant la famille Laulanie en Dordogne, Agenais, Haute-Garonne et Charentes, et la famille Balenx ou Baleux, dans la région de Biron. A lu dans B.S.H.A.P., 1876 que Jean de Baleux était prestre et curé de Saint-Michel-de-Biron en 1749.

INFORMATIONS

- M. Jean-Pierre Bitard rappelle une source bibliographique très utile : Le fichier central des thèses. On peut obtenir un relevé des thèses en cours sur un thème particulier, en s'adressant à : "Paris X, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre". Ce service est gratuit jusqu'à 9 références.

Le prochain colloque des Amis de Cadouin aura lieu le samedi
 21 août 1999 sur le thèmes des filles et des possessions de l'abbaye de

Cadouin.

 Le Spéléo-Club de Périgueux fêtera son 50° anniversaire les 11 et 12 septembre 1999 au Bugue, dans le gouffre de Proumeyssac, et aux Eyzies, où se situe son "Musée de la Spéléologie".

CORRESPONDANCE

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des "Petites Nouvelles", on peut écrire à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux, ou utiliser son adresse électronique (email) : bgdelluc@aol.com

ASSEMBLEE GENERALE

Les élections, pour le renouvellement triennal du conseil d'administration de notre compagnie, auront lieu à l'occasion de la prochaîne assemblée générale, le mercredi 5 janvier 2000. Les membres de la Société, désireux de faire acte de candidature à l'un des dix-huit sièges d'administrateurs à pourvoir, sont invités à le faire savoir par lettre, avant le 15 novembre 1999, adressé à M. le Président de la Société historique et archéologique du Périgord 18, rue du Plantier 24000 Périgueux.